Henri Mouhot. Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine. [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Mouhot, Henri (Alexandre-Henri). Henri Mouhot. Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indo-Chine. Relation extraite du journal et de la correspondance de l'auteur, par Ferdinand de Lanoye. 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DES FONTAINES 1984

DÉPÔT LÉGAL
Seine-et-Marne
13
1869

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

VOYAGE

DANS LES

ROYAUMES DE SIAM

DE CAMBODGE ET DE LAOS

391.

Ol
43
A

C.

COULOMMIERS. — Typographie A. MOUSSIN.



Henri Mouhot.

HENRI MOUHOT

VOYAGE

DANS LES

ROYAUMES DE SIAM

DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE

RELATION EXTRAITE

DU JOURNAL ET DE LA CORRESPONDANCE DE L'AUTEUR

PAR

FERDINAND DE LANOYE

et contenant 1 carte et 28 gravures

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE & Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1868

Droits de propriété et de traduction réservés.

AVANT-PROPOS

« Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes, l'intérieur présentant un champ de conjectures inutiles et fastidieuses [1]. »

Il y a plus de cinquante ans déjà que Malte-Brun écrivait les lignes précédentes sur les contrées où nous allons faire pénétrer nos lecteurs. Le savant géographe entrevoyait bien que toute la charpente de cette région était formée par quatre chaînes de montagnes sorties du Thibet, courant vers le sud et encadrant entre leurs escarpements parallèles trois longues et superbes vallées, arrosées par de grands fleuves; mais il ajoutait que « les sources et le cours même de ceux-ci étaient à peu près inconnus. »

Le demi-siècle, si fécond en découvertes, qui a passé sur l'ouvrage de Malte-Brun, a soulevé une bonne partie des voiles qui couvraient l'Indo-Chine. Deux guerres successives entre l'empire des Birmans et la défunte Compagnie des Indes ont poussé

[1] *Précis de la géographie universelle*, livre CLI. Première édition, 1813.

les Anglais dans la vallée de l'Irrawadi; ils l'ont explorée en conquérants, et en ont réduit la moitié méridionale en provinces anglaises. Toutes les grandes sectes chrétiennes ont eu et ont encore des missionnaires dans l'Indo-Chine, et plusieurs même possèdent des temples à Siam. Le meilleur livre [1] qu'on ait écrit sur ce dernier pays est l'œuvre d'un évêque catholique. Les pages les plus intéressantes et les plus douloureuses des *Annales de la Propagation de la foi* sont consacrées à la Cochinchine et au Tonquin. De courageux missionnaires se sont établis depuis une douzaine d'années dans les marches sauvages de l'Annam et du Cambodge; ils ont navigué sur le grand fleuve Mékong, l'artère de la grande vallée orientale de l'Indo-Chine, et ont signalé à la géographie le vaste lac Touli-Sap et les ruines antiques qui dorment sur ces bords.

L'honneur de relier l'ensemble de ces découvertes, de décrire, et de dessiner ces ruines, de traverser la chaîne qui sépare les deux bassins du Ménam et du Mékong, et de remonter ce dernier fleuve jusqu'aux frontières de la Chine, était réservé à un de nos compatriotes, M. Mouhot, choisi pour cette mission par les sociétés scientifiques de Londres.

Il a payé cet honneur de sa vie, mais un honneur plus grand était réservé à sa mémoire. Récemment une commission française, chargée par le gouverneur de Saïgon de remonter le fleuve Mékong et d'en relever topographiquement le cours, a croisé, à plusieurs reprises, les traces de Henri Mouhot, et dans le

[1] *Description du royaume Thay ou Siam*, par Mgr Pallegoix. Paris, 1854.

souvenir que ce voyageur a laissé dans ces contrées à demi sauvages, nos compatriotes ont trouvé comme un talisman qui applanissait devant eux les obstacles du chemin et abaissait toutes les barrières.

Si prématurément close qu'ait été la carrière de Henri Mouhot, elle a donc été suffisamment remplie; par ses travaux et par sa mort, cet héroïque et modeste savant a bien mérité, tout à la fois, de la science et de sa patrie.

Publiée d'abord dans le *Tour du Monde*, la relation de ses voyages a paru un an plus tard en Angleterre, en deux volumes in 8°, illustrés avec les planches mêmes du recueil français.

En reproduisant dans l'édition actuelle le texte primitif du *Tour du Monde*, nous l'avons revu avec le plus grand soin et en tenant consciencieusement compte des dissemblances qui le séparaient de la version anglaise.

Ces dissemblances, d'ailleurs, sont plus apparentes que réelles et portent bien moins sur le fond que sur la forme. Elles s'expliquent naturellement par la différence des points de vue où se sont placées les personnes chargées, à Londres et à Paris, de l'arrangement définitif des nombreux documents écrits, laissés par Henri Mouhot.

Pour les membres des sociétés savantes qui avaient patronné les travaux du voyageur dans un intérêt de spécialité scientifique, cette tâche ne pouvait être qu'un travail de *classification*.

Pour nous, — dont le devoir était de faire connaître à la France, de populariser parmi nous les labeurs et l'individualité, l'esprit et le cœur d'un com-

patriote, tombé dans l'extrême Orient en précurseur de notre civilisation, en éclaireur de notre drapeau, — nous avons songé avant tout à *coordonner* ses récits.

Sans omettre rien d'essentiel, mais évitant toute redite, tout double emploi, nous nous sommes astreint à resserrer le texte de l'auteur, à fondre l'un dans l'autre son journal et sa correspondance, de manière à toujours rapprocher et grouper ensemble les observations identiques et les appréciations de même nature; c'était le seul moyen de renfermer dans un cadre un peu restreint autant de faits et de choses que peuvent en contenir les deux volumes de la version anglaise. Nous avons fait enfin, pour la relation de Henri Mouhot, ce que, du fond du cœur, nous voudrions qu'une main émue et sympathique fît pour les manuscrits non encore terminés ou polis, sur lesquels, d'un moment à l'autre, la mort peut nous surprendre à notre tour.

Fd DE LANOYE.

Paris, le 30 septembre 1868.

VOYAGE

DANS LES

ROYAUMES DE SIAM

DE CAMBODGE, DE LAOS

ET AUTRES PARTIES CENTRALES DE L'INDO-CHINE

I

La traversée. — Premier coup d'œil sur le royaume de Siam et sur Bangkok, la capitale.

Le 27 avril 1858, je m'embarquai à Londres sur un navire du commerce, à voiles, et de très-modeste apparence, pour mettre à exécution un projet que je mûrissais depuis quelque temps, celui d'explorer le royaume de Siam, le Cambodge, le Laos et les tribus qui occupent le bassin du grand fleuve Mékong. J'épargne au lecteur les détails du voyage et de la vie à bord; je me borne à dire que l'encombrement du bâtiment et la conduite du capitaine, dont la sobriété laissait beaucoup à désirer, me firent traverser une série de jours assez difficiles. Enfin, j'arrivai à Singapour le 3 septembre. Je n'y fis qu'une courte halte pour m'orienter sur les pays que j'allais visi-

ter et trouver un navire en partance pour la capitale de Siam. Le 12 du même mois, après une traversée assez monotone dans le large golfe qui sépare l'Indo-Chine en deux péninsules, nous arrivâmes à la barre du Ménam, fleuve qui traverse la ville de Bangkok; il est obstrué à son embouchure par un vaste banc de sable qui barre le passage aux navires d'un fort tonnage, et c'est à huit ou neuf milles dans le golfe, et avec des frais assez considérables, qu'ils doivent opérer une partie de leur déchargement, s'ils veulent remonter jusqu'à la capitale. *Le Kusrovie*, notre bâtiment, ne tirant que douze pieds d'eau, passa sans grandes difficultés et vint jeter l'ancre à Paknam, en face de la demeure du gouverneur, chez lequel le capitaine et moi nous nous rendîmes aussitôt, afin d'obtenir la permission de poursuivre notre route.

Cette formalité remplie, je m'empressai de visiter les forts, le marché et quelques rues de la ville. Les premiers sont construits en briques et crénelés. Paknam est le Sébastopold ou le Cronstadt du roi de Siam; cependant je crois qu'une escadre européenne s'en rendrait facilement maîtresse et que son chef, après y avoir déjeuné, pourrait le même jour aller dîner à Bangkok.

Sur un petit îlot, au milieu de la rivière, s'élève une pagode fameuse et d'un travail remarquable; elle contient, m'a-t-on dit, les restes des derniers rois siamois. L'effet que produit cette pyramide, en se reflétant dans les eaux profondes ,et limpides et en profilant ses grandes lignes sur un fond de verdure tropicale, est vraiment saisissant.

Quant à la ville, ce que j'en ai vu était d'une saleté

repoussante. A huit ou dix kilomètres plus haut, nous passâmes devant une autre ville fortifiée nommée Paklat, et peuplée d'environ sept mille habitants, presque tous originaires du Pégou. Deux citadelles resserrent ici le fleuve, et de l'une à l'autre on peut tendre une sorte de chaîne formée de câbles en fil de fer et de poutres armées d'éperons. Cet obstacle, formidable peut-être pour une jonque chinoise ou annamite, ne soutiendrait pas un seul instant le choc d'une de nos chaloupes canonnières cuirassées; et la vue de cet impuissant engin de guerre m'intéressa bien moins que celle d'un hameau voisin, où l'industrie locale a établi une raffinerie de sucre.

On ne peut refuser au fleuve le beau nom qu'il porte — Ménam — Mère des eaux, car sa largeur, aussi bien que sa profondeur, permettent aux navires du plus fort tonnage d'effleurer ses rives sans danger; les vergues s'accrochent aux branches; les oiseaux folâtrent en chantant au-dessus des agrès, et les insectes, en quantité prodigieuse, bourdonnent nuit et jour sur le pont; le paysage est, en outre, des plus pittoresques et des plus beaux. De distance en distance, des maisons s'élèvent sur les deux rives, et dans le lointain on aperçoit de nombreux villages. Nous rencontrons un grand nombre de canots, et c'est avec une dextérité incroyable qu'hommes, femmes ou enfants dirigent ces légères embarcations.

Déjà lors de ma visite au gouverneur de Paknam, j'avais pu remarquer l'étroite familiarité qui existe en ce pays entre l'enfance et l'humide élément. J'ai vu les enfants de ce fonctionnaire, de vrais marmots,

se jeter dans la rivière, nager et plonger comme des poissons. C'était un spectable curieux et ravissant, surtout par le contraste qu'offrent les enfants avec les adultes. Ici comme dans toute la plaine de Siam que j'ai parcourue depuis, j'ai rencontré des enfants charmants que je me sentais porté à aimer et à caresser, tandis qu'arrivés à un certain âge, ils s'enlaidissent par l'usage du bétel qui noircit leurs dents et grossit leurs lèvres.

La situation même du pays tend un peu à rendre amphibies ses habitants. Toute la partie centrale du bassin de Ménam n'est qu'une plaine alluviale, coupée de canaux, et noyée annuellement pendant plusieurs mois ; nous étions déjà arrivés au centre de la cité populeuse que je me croyais encore à la campagne ; il me fallut la vue de plusieurs constructions européennes et celle des bateaux à vapeur qui sillonnent cette majestueuse rivière, dont les bords sont garnis de maisons et de boutiques flottantes, pour me rappeler à la réalité locale.

Nous jetâmes l'ancre en face de la cathédrale de la Mission française et du modeste palais de Mgr Pallegoix, ce digne archevêque qui, pendant près de trente ans, sans autre assistance que celle de quelques missionnaires dévoués comme lui, a su faire respecter dans ces régions lointaines le signe révéré du chrétien et le nom de la France.

La vue de la croix surtout, dans ces pays éloignés, fait le même bien au cœur que la rencontre d'un ami de vieille date. A sa vue, on se sent soulagé, on sait qu'on n'est plus seul. Le dévouement, l'abnégation de ces pauvres et bons missionnaires, pro-

vidence des voyageurs, modestes pionniers de la science et de la foi, sont dignes d'admiration, et ce serait de l'ingratitude que de ne pas leur rendre l'hommage qui leur est dû.

Depuis quelque temps, surtout depuis les guerres de Chine et de Cochinchine, on a fait grand bruit de Siam en Europe, et sur la foi des traités de commerce et de paix, et d'ampouleuses descriptions, plusieurs représentants de la France et de l'Angleterre y ont fondé des maisons de commerce. Malheureusement il y a eu beaucoup de déceptions et, à cette heure, c'est une plainte générale. Le fait est que les négociants ont des concurrents dangereux dans les mandarins, et même dans les princes qui accaparent la plus grande partie du riz et du sucre, branches principales du commerce, et l'expédient sur leurs jonques et leurs nombreux navires; de plus, le pays n'était pas préparé au changement qui s'est opéré tout à coup dans ses lois, et n'a encore guère cultivé que pour sa propre consommation; en outre, la population est peu nombreuse, et le Siamois est paresseux. La culture est en grande partie entre les mains des Chinois, gens plus laborieux, mais dont l'immigration s'est détournée depuis quelques années pour se porter en Australie, en Californie, à Singapour et dans quelques autres contrées florissantes.

Le royaume de Siam mérite certainement toute la réputation de beauté dont il jouit; cependant c'est particulièrement dans les montagnes que la nature porte un véritable cachet de grandeur.

Les environs de Bangkok sont, à perte de vue,

aussi plats que les *polders* de la Hollande. La ville elle-même repose sur un archipel d'îlots vaseux que le bras principal, ou *thalweg* du Ménam, découpe en deux sections. Celle de droite n'a guère droit qu'au titre de *faubourg*, car les huttes du peuple, les jardins et les marais y dominent. Les pagodes et les demeures des grands y sont rares. Sur la rive gauche du fleuve, au contraire, la ville proprement dite, entourée de murailles crénelées et flanquées de loin en loin de tours et de bastions, couvre un espace de deux lieues de circuit. Entre les deux sections, des milliers de boutiques, flottant sur des radeaux, s'allongent sur deux rangs en suivant les sinuosités du fleuve que sillonnent en tous sens d'innombrables embarcations. L'animation qui règne sur les eaux est la première chose qui frappe le voyageur pénétrant au sein de cette capitale par la voie du Ménam. Bientôt, son attention est attirée par la vue des palais royaux et des pagodes, projetant dans les airs, au-dessus de l'éternelle verdure de la végétation tropicale, leurs flèches dorées, leurs dômes vernissés, leurs hautes pyramides, sculptées à jour, découpées en guipures et reflétant tous les rayons du soleil, toutes les couleurs du prisme sur leur revêtement de cristaux et de porcelaines. Cette architecture des *Mille et une Nuits*, la variété infinie des édifices et des costumes, indiquant la diversité des nationalités groupées sur ce point du globe, le son incessant des instruments de musique et le bruit des représentations scéniques, tout cet ensemble est, pour l'étranger, un spectacle aussi nouveau qu'agréable au premier abord.

En outre, ici, — autre impression étrange, — pas de bruits de voitures ni de chevaux ; pour vos affaires ou vos plaisirs, vous êtes obligé de descendre ou remonter la rivière en bateau. Bangkok est la Venise de l'Orient; on n'y entend que le bruit des rames, celui des ancres, le chant des matelots ou les cris des rameurs qu'on nomme cipayes. La rivière tient lieu de cours et de boulevards, et les canaux remplacent les rues. Un observateur n'a de choix dans ce pays qu'entre deux positions : s'accouder sur son balcon, ou glisser mollement sur l'eau couché au fond de son canot.

II

Population de Bangkok. — Les Siamois. — Hommes, femmes, enfants. — Esprit de famille. — Étranges contrastes. — Superstitions.

Bangkok, ville toute moderne, a succédé comme capitale du royaume de Siam à deux autres cités qui, elles-mêmes, ne remontent pas à une haute antiquité : Ajuthia et Nophabury. En héritant de leurs prérogatives, elle a aussi hérité de leurs titres officiels, et tout bon Siamois voit en elle *Krung-théphamaha-nakkom-si-Ayuthaja-maha-dilok-raxathani*, c'est-à-dire « la grande ville royale des anges, la belle et inexpugnable cité, etc., etc. » Ces qualifications sont brillantes ; mais sont-elles méritées? Inexpugnable! hélas! Bangkok ne l'est pas plus qu'Ajuthia, qui a été, à plusieurs reprises, prise et pillée par les Pégouans et les Birmans. — Belle! elle a certainement droit à cette épithète quand, vue du milieu du fleuve, elle étale au regard ses palais et ses temples ; mais elle la perd rapidement dès qu'on pénètre dans les ruelles fangeuses, dans les mille canaux secondaires, étroits et nauséabonds qui dé-

coupent ses îlots chargés de huttes sales et misérables, blessant l'œil autant que l'odorat. Quant à la population de cette royale cité, — population dont il est presque impossible de savoir le chiffre exact, vu l'imperfection des recensements orientaux, mais qui grouille certainement, au nombre de trois ou quatre cents milliers de créatures, dans un espace où cinquante mille Français auraient peine à se mouvoir et à respirer, — bien loin de rappeler en quoi que ce soit le type angélique, tel du moins que nous nous le représentons d'après les traditions artistiques et religieuses, elle forme certainement un des groupes sociaux les plus énervés au physique et au moral qui existent sur ce globe sublunaire.

Pendant dix longues années, j'ai séjourné en Russie; j'y ai été témoin des effets affreux du despotisme et de l'esclavage. Eh bien! ici j'en vois d'autres résultats non moins tristes et déplorables. A Siam, tout inférieur rampe en tremblant devant son supérieur; ce n'est qu'à genoux ou prosterné et avec tous les signes de la soumission et du respect qu'il reçoit ses ordres. La société tout entière est dans un état de prosternation permanente sur tous les degrés de l'échelle sociale : l'esclave devant son maître, petit ou grand, celui-ci devant ses chefs civils, militaires ou religieux, et tous ensemble devant le roi. Le Siamois, si haut placé qu'il soit, dès qu'il se trouve en présence du monarque, doit demeurer sur ses genoux et sur ses coudes aussi longtemps que son divin maître sera visible. Le respect au souverain ne se borne pas à sa personne, mais le palais qu'il habite en réclame une part; toutes les fois

qu'on passe en vue de ses portiques, il faut se découvrir; les premiers fonctionnaires de l'État sont alors tenus de fermer leurs parasols, ou tout au moins de les incliner respectueusement du côté opposé à la demeure sacrée; les innombrables rameurs des milliers de barques qui montent ou descendent le fleuve doivent s'agenouiller, tête nue, jusqu'à ce qu'ils aient dépassé le pavillon royal, le long duquel des archers, armés d'une sorte d'arc qui décoche fort loin des balles de terre fort dure, se tiennent en sentinelles, pour faire observer la consigne et châtier les délinquants. Ajoutons, comme dernier trait, que ce peuple, toujours à plat ventre, — dont un grand tiers au moins, la moitié peut-être, si l'on en excepte la colonie chinoise, est esclave de corps et de biens, — se donne à lui-même le nom de *Thaie*, qui signifie *hommes libres!!!*

La population du royaume de Siam s'élève, suivant Mgr Pallegoix, à six millions, à quatre et demi seulement, suivant l'Anglais Bowring; mais, quel que soit son chiffre, elle n'est pas, à beaucoup près, homogène. Une colonie chinoise, très-respectable dans ce pays, en forme au moins un cinquième; deux autres cinquièmes sont composés de Malais, de Cambodgiens, de Laotiens, de Pégouans, etc. Les Siamois proprement dits comptent donc à peine deux millions. Chaque population a ses usages, ses mœurs à elle; et, bien que toutes appartiennent à cette branche du tronc humain que les classificateurs appellent la *race mongole*, toutes ont un type propre. Les Siamois se reconnaissent sans peine à leurs allures molles et paresseuses, à leur physionomie servile. Ils ont pres-

que tous le nez un peu camard, les pommettes des joues saillantes, l'œil terne et sans intelligence, les narines élargies, la bouche trop fendue, les lèvres ensanglantées par l'usage du bétel, et les dents noires comme de l'ébène. Ils ont tous aussi la tête complétement rasée, à l'exception du sommet, où ils laissent croître une espèce de toupet. Leurs cheveux sont noirs et rudes : ils figurent assez exactement la brosse; les femmes portent le même toupet, mais leurs cheveux sont fins et tenus soigneusement. On regrette, à les voir, qu'elles les rasent impitoyablement dès leur naissance. Le costume des hommes et des femmes est peu compliqué : une pièce d'étoffe qu'ils relèvent par derrière et dont ils attachent les deux bouts à leur ceinture, est leur unique vêtement. On lui donne indifféremment le nom de pagne ou de langouti. Les femmes portent, en outre, une écharpe d'une épaule à l'autre. Nous reconnaissons, du reste, volontiers, qu'ici, le type féminin, tant qu'il peut s'étayer de la jeunesse, est de beaucoup supérieur au type de l'homme et que, la finesse des traits à part, la Siamoise de douze à vingt ans a peu à envier aux modèles convenus de notre statuaire.

Depuis le prince jusqu'au mendiant, tout le monde mâche le bétel à Siam : c'est un des besoins de la vie. Aussi, les Chinois établis dans ce royaume cultivent-ils avec soin cette denrée, qu'ils vendent avantageusement. Ces Chinois émigrés sont d'habiles cultivateurs, des commerçants intelligents; ils parlent le siamois comme s'ils étaient nés à Siam, mâchent le bétel comme les indigènes; comme eux, ils rampent devant les mandarins et le roi; mais, en revanche, ils

font fortune, et avec l'argent viennent les honneurs.

Une des grandes qualités du peuple siamois est l'esprit de famille. Chez l'esclave, comme chez le seigneur, vous verrez donner les mêmes soins et les mêmes caresses aux enfants. Qu'il arrive un malheur à un membre de la famille, frère, cousin, etc., tous les parents à l'envi viendront s'unir, se cotiser, pour prévenir l'accident, s'il en est temps encore, ou pour l'alléger, dans le cas contraire. Il m'est arrivé vingt fois d'entrer dans une case d'esclaves, ou dans le palais du premier ministre, de prendre un enfant sur mes genoux et de le caresser; aussitôt je voyais la joie se peindre sur le visage du père et de la mère; tous deux me remerciaient avec effusion; *kopliai, kopliai,* merci, merci, me répétaient-ils, et, une autre fois, si je passais devant leur demeure, « Viens donc chez nous, étranger, » me criait la mère. Ces petits détails indiquent clairement, il me semble, que ce peuple a du cœur; et si, un jour, il s'éclaire et se civilise à notre contact, il retrouvera, j'en ai la conviction, ses autres facultés intellectuelles, qui ne sont qu'endormies.

Enfants du berceau jusqu'à la tombe, les Siamois adorent les bijoux, n'importent lesquels, vrais ou faux, pourvu qu'ils brillent; ils couvrent leurs femmes et leurs enfants d'anneaux, de bracelets, d'amulettes et de plaques d'or ou d'argent; aux bras, aux jambes, au cou, aux oreilles, sur le torse, sur les épaules, partout où il peut en tenir, on est sûr d'en trouver. J'ai vu un charmant enfant de six à huit ans, fils du roi, si chargé de ces objets, de clinquant et de broderies en pierres fines, qu'il ne pouvait bouger,

le poids de ses vêtements et de ses bijoux l'emportant de beaucoup sur celui de son pauvre petit corps.

Ne devant cacher ni le bien ni le mal là où nous les trouvons existants, séparément ou réunis, nous répèterons qu'un tiers au moins de cette population vit dans l'esclavage. C'est donc un total de quinze à dix-huit cent mille créatures humaines passées à l'état de marchandises. Elles forment trois catégories : 1° les prisonniers de guerre, captifs distribués aux nobles selon le caprice du roi, et dont la rançon peut aller en moyenne à quarante-huit ticaux (à peu près cent cinquante francs); 2° les esclaves rachetables, ou individus privés de leur liberté pour cause de dettes, et dont les services acquis à leurs créanciers sont supposés payer les intérêts de la somme due; 3° enfin les esclaves non susceptibles de rachat. Cette dernière classe, le *caput mortuum* de la misère, est entièrement recrutée d'enfants vendus par leurs parents à la suite de procès, de gêne ou de famine, et qu'un contrat écrit met corps et âme à la disposition de l'acquéreur.

Nous trouvons dans Pallegoix (t. I, p. 234) un spécimen d'un contrat de ce genre; le voici : « Le mercredi, sixième du mois, vingt-cinquième jour de la lune de l'ère 1211, moi, le mari, accompagné de Mme Kol, l'épouse, nous amenons notre fille Ma pour la vendre à M. Luang-si, moyennant quatre-vingts ticaux (deux cent quarante francs), pour qu'il la prenne à son service en place des intérêts dus. Si notre fille Ma vient à s'enfuir, que son maître me prenne et exige que je lui trouve et ramène la jeune Ma. Moi,

sieur Mi, j'ai apposé ma signature comme marque. »

Qui donc a prétendu que la lecture d'un acte de vente était monotone et sans intérêt?

Après le droit pour les parents de disposer commercialement de leurs enfants, vient pour le chef de famille celui de disposer pareillement de sa moitié. S'il l'a achetée, ce qui est le cas général dans les basses classes, la chose ne souffre pas la plus petite difficulté, il peut la revendre quand il lui plaît. Mais il ne peut agir si lestement à l'égard de celle qui lui a apporté une dot; il ne lui est loisible de vendre celle-ci qu'autant qu'ayant lui-même contracté des dettes du consentement de sa compagne, elle a répondu de l'engagement sur sa liberté.

A part ces transactions plus ou moins dramatiques et fréquentes, la plus grande union semble régner sous le toit conjugal siamois. La femme, presque toujours bien traitée par son époux, conserve un ascendant non contesté autour du foyer domestique; elle y est honorée et jouit d'une grande liberté; loin d'être reléguée dans l'intérieur, comme en Chine, elle se montre en public, va au marché, rend et reçoit des visites, étale à la promenade, en ville, à la campagne, dans les pagodes, les toilettes de luxe, les bijoux dont la surchargent la vanité et l'affection de son mari, et fait bien rarement repentir celui-ci de l'aveugle confiance qu'il lui accorde.

Ainsi voilà de pauvres créatures qui possèdent à un haut degré l'esprit de famille; voilà des parents qui aiment tendrement leurs petits, qui tremblent et gémissent en les voyant souffrir et pleurer, et qui s'en défont, comme d'une denrée vulgaire, avec un

merveilleux sang-froid, à la première incitation du besoin! Voilà des époux modèles, vivant dans le calme de l'union la plus exemplaire, et sur lesquels surtout plane incessamment la pensée qu'à un moment donné le mari pourra liquider quelque compte usuraire avec la liberté, la personne même de sa compagne!... Ah! la philosophie a beau étudier le cœur humain et fouiller ses replis, elle ne saura jamais combien de contrastes il recèle et quelle pâte malléable il offre aux institutions sociales, surtout aux mauvaises.

Nés de la rencontre de deux courants de populations venus de l'Occident et du Nord, les Siamois ont conservé intactes toutes les superstitions des Indous et des Chinois, en dépit des prescriptions du boudhisme, qui a cherché en vain à les en délivrer. Ils croient à tous les démons crochus, cornus, chevelus de la mythologie du Céleste Empire ; ils ont la foi la plus complète dans l'existence des sirènes, des ogres, des géants, des nymphes des bois et des montagnes, des génies du feu, de l'eau et de l'air, et enfin de tous les monstres fabuleux de l'antique panthéon, ou plutôt pandémonium brahmanique, depuis les *naghas* ou serpents divins qui vomissent des flammes, jusqu'à l'aigle *garouda* qui enlève les hommes. Ils croient également aux amulettes, qui rendent invulnérables, qui donnent la santé, la fécondité, ou écartent le mauvais sort et le mauvais œil; aux philtres qui inspirent l'amour ou la haine, etc., etc., et enfin, petits et grands, peuple et roi font vivre à leurs dépens une foule d'astrologues et de devins qui prédisent la pluie ou la sécheresse, la paix ou la guerre, les bonnes ou

les mauvaises chances du jeu et des transactions commerciales, et qui indiquent les jours et les heures favorables pour la naissance, le mariage, le départ et le retour d'un voyage, la construction d'une maison, en un mot pour tous les événements, pour toutes les opérations de quelque importance de la vie domestique ou sociale.

Une superstition moins innocente, s'il faut en croire l'évêque missionnaire Bruguierie [1], serait celle qui exige du sang humain pour arroser les fondations de toute nouvelle porte construite dans l'enceinte d'une cité. Des voyageurs modernes ont constaté l'existence de cette horrible coutume dans le centre de l'Afrique [2]; à Siam, elle ne peut être considérée que comme une effluve tout à la fois morbide et vivace, une irradiation délétère venant, jusqu'aux jours actuels, des profondeurs des siècles, et dont il faut chercher l'origine dans cette époque de barbarie primitive, où la race couchite dominait dans l'orient et le midi de l'Asie. L'évêque Pallegoix, qui avoue pourtant *avoir lu quelque chose de semblable dans les Annales de Siam*, n'ose affirmer le fait tel que le raconte son collègue, dont voici le récit textuel :

« Lorsque l'on construit une nouvelle porte aux remparts de la ville, ou lorsqu'on en répare une qui existait déjà, il est fixé, je ne sais par quel article superstitieux, qu'il faut immoler trois hommes innocents. Voici comment on procède à cette exécution

[1] *Annales des la Propagation de la foi*, 1832.

[2] Voir entre autres dans Raffenel, *Voyage dans le pays des nègres*, la terrible légende que ce voyageur a empruntée à l'histoire moderne de Ségo.

barbare. Le roi, après avoir tenu secrètement son conseil, envoie un de ses officiers près de la porte qu'il veut construire. Cet officier a l'air, de temps en temps, de vouloir appeler quelqu'un; il répète plusieurs fois le nom que l'on veut donner à cette porte. Il arrive plus d'une fois que les passants, entendant crier après eux, tournent la tête; à l'instant l'officier, aidé d'autres hommes apostés tout auprès, arrêtent trois de ceux qui ont regardé. Leur mort est dès lors irrévocablement résolue; aucun service, aucune promesse, aucun sacrifice ne peut les délivrer. On pratique dans l'intérieur de la porte une fosse; on place par-dessus, à une certaine hauteur, une énorme poutre; cette poutre est soutenue par deux cordes et suspendue horizontalement, à peu près comme celle dont on se sert dans les pressoirs. Au jour marqué pour ce fatal et horrible sacrifice, on donne un repas splendide aux trois infortunés. On les conduit ensuite en cérémonie à la fatale fosse. Le roi et toute la cour viennent les saluer. Le roi les charge, en son particulier, de bien garder la porte qui va leur être confiée, et de ne pas manquer d'avertir si les ennemis ou les rebelles se présentaient pour prendre la ville. A l'instant on coupe les cordes, et les malheureuses victimes de la superstition sont écrasées sous la lourde masse qui tombe sur leur tête. Les Siamois croient que ces infortunés sont métamorphosés en ces génies qu'ils appellent *phi*. De simples particuliers commettent quelquefois cet horrible homicide sur la personne de leurs esclaves, pour les établir gardiens, comme ils disent, du trésor qu'ils ont enfoui. »

III

Le roi de Siam. — Son érudition. — Son palais.

Je faisais mes préparatifs de départ le 16 octobre pour pénétrer dans le nord du pays et visiter le Cambodge et les tribus sauvages qui en dépendent, quand je reçus une invitation du roi de Siam, pour assister au grand dîner que ce monarque donne chaque année aux Européens habitant Bangkok, le jour de sa fête. Je lui fus présenté par Mgr Pallegoix, et l'accueil de Sa Majesté fut plein de douceur et d'affabilité.

Prenons à la hâte quelques notes sur son costume : large pantalon et courte jaquette brunâtre d'une étoffe légère, pantoufles pour chaussure, et pour coiffure une petite casquette de cuir comme celles que portent les officiers de marine. Le roi avait aussi un riche sabre au côté. La plupart des Européens présents à Bangkok assistaient à ce dîner, où des toasts chaleureux furent portés à la santé de Sa Majesté, qui assistait au repas, debout et circulant autour des tables, tout en chiquant le bétel et





Le roi de Siam et la défunte reine. (P. 18.)

adressant un mot agréable à chacun. Le repas était servi dans une vaste salle ou plutôt un péristyle d'où l'on pouvait voir un peloton de la garde royale avec drapeau et tambour en tête, rangé en ligne dans la cour.

Lorsque j'allai prendre congé de Sa Majesté, elle daigna m'offrir un petit sachet de soie verte contenant les pièces de monnaie d'or et d'argent en usage dans le pays, courtoisie à laquelle j'étais loin de m'attendre et dont je lui témoignai toute ma gratitude.

Sa Majesté Phra-Bard-Somdetch-Phra-Pharamendr-Maha-Monkut, aujourd'hui régnante à Siam, est, de fait, maîtresse absolue des êtres et des choses de son royaume. Le sol même, *fonds et tréfonds*, comme dirait un notaire, est sa propriété; nul ne peut y posséder, y vivre même sans sa permission. Chef infaillible de l'armée, de la loi et du culte, il nomme à tous les emplois civils, militaires et religieux. Il peut, à son gré, créer des princes de talapoins et des chefs de pagodes; il peut aussi les révoquer. S'il use peu de ce dernier droit, c'est moins par respect pour son clergé que pour ses propres souvenirs. Il a longtemps vécu de la vie des talapoins avant d'être roi. Passer par la filière monacale est une condition, la seule peut-être que l'usage exige à Siam de la royauté.

Quel que soit son passé, le roi de Siam affiche des prétentions à l'administration et à la politique; il donne, dans ce but, deux audiences par jour à ses mandarins et à ses ministres. La première commence à dix heures du matin et finit à deux ou trois heures de l'après-midi; la seconde se tient entre

onze heures du soir et se termine à deux heures après minuit.

En quatre heures bien employées, on peut faire bien des choses utiles; mais celles-ci se passent presque toujours en conversations étrangères aux motifs qui ont provoqué le conseil. Phra-Bard-Somdetch-Mongkut rappelle, par plus d'un point, Jacques Ier d'Angleterre. Sexagénaire, il a plus d'érudition que de sérieux dans l'esprit, plus de faconde que de logique dans le raisonnement; sans aucune idée arrêtée sur quoi que ce soit, il a le jugement d'un enfant dans le corps d'un vieillard. Persuadé que son règne fera époque, il veut tout organiser, tout régénérer dans son royaume, et ne trouve ni en lui ni autour de lui un point d'appui pour ses desseins mal digérés. En tout pays, ce serait un savant véritable, nulle part un véritable roi.

Il a fait dresser ses soldats à l'européenne; il a fait creuser des canaux, bâtir des forteresses, ouvrir des routes, construire des navires, commander des bateaux à vapeur; bien plus, il a fondé à Bangkok une imprimerie royale et a accordé la liberté de l'enseignement religieux aux diverses nations qui vivent sous sa domination. Tout cela, c'est beaucoup pour un roi d'Orient. Ses intentions sont évidemment bonnes et lui font honneur; mais le champ qu'il veut féconder est resté tant de siècles en jachère que sa culture fatiguerait un plus rude laboureur que Phra-Somdetch-Mongkut : aussi se contente-t-il d'ordonner et passe son temps à étudier le pali et les vieux livres canoniques, et laisse assez généralement les rênes de l'État et l'exécution de



Jeune prince royal. (P. 20.)

ses ordres à des mains plus habiles, plus fortes que les siennes, mais aussi souvent moins honnêtes.

Le pali, le sanscrit même, n'ont rien de caché pour lui; il en a résolu toutes les difficultés, en a sondé toutes les profondeurs, et, dans son innocente vanité d'érudit, il aime à faire parade de son savoir philologique. Nos savants pourraient recourir avec avantage à sa bibliothèque et à ses connaissances. Il a appris seul et presque sans livres la langue anglaise, qu'il parle et écrit couramment. Comme un véritable orientaliste, il ne se résigne que difficilement à s'écarter des usages traditionnels du pays. Les coutumes siamoises ne permettent, en aucune circonstance, à un étranger de paraître en armes devant le roi de Siam, et on raconte encore, parmi les résidents européens de Siam, avec quelles difficulés sir John Bowring, et après lui, M. de Montigny, ministre de France, parvinrent à conserver leurs épées devant Sa Majesté siamoise, en dépit de l'étiquette de sa cour.

J'emprunte à l'évêque Pallegoix, qui a passé de longues années dans l'intimité, pour ainsi dire, de ce monarque, la description de sa demeure royale :

« Le palais est une enceinte de hautes murailles, qui a plusieurs kilomètres de tour. Tout l'intérieur de cette enceinte est pavée de belles dalles de marbre ou de granit; il y a des postes militaires et des canons braqués de distance en distance; on voit de tous côtés une multitude de petits édifices élégants, ornés de peintures et de dorures. Au milieu de la grande cour s'élève majestueusement le *Mahaprasat* à quatre façades, couvert en tuiles vernissées, décoré de sculptures magnifiques et surmonté d'une haute

flèche dorée. C'est là que le roi reçoit les ambassadeurs; c'est là qu'on place le roi défunt dans une urne d'or, pendant près d'un an, avant qu'il soit brûlé; là aussi viennent prêcher les talapoins; la reine et les concubines entendent la prédication, cachées derrière les rideaux. A quelque distance de ce lieu consacré s'élève la grande salle où le roi donne ses audiences journalières, en présence de plus de cent mandarins prosternés la face contre terre; aux portes sont des statues gigantesques de granit apportées de Chine; les murailles et les colonnes de la salle sont ornées de peintures et de dorures magnifiques; le trône, qui a la forme d'un autel, est surmonté d'un dais à sept étages. Les appartements du roi sont attenants à la salle d'audience; puis viennent le palais de la reine, les maisons des concubines et des dames d'honneur, avec un grand jardin qu'on dit magnifique. Il y a, en outre, de vastes bâtiments qui renferment les trésors du roi, à savoir : l'or, l'argent, les pierreries, les meubles et les étoffes précieuses.

« Dans cette vaste enceinte du palais, il y a un tribunal, un théâtre pour les comédies, la bibliothèque royale, d'immenses arsenaux, des écuries pour les chevaux de prix et des magasins de toute sorte de choses; on y voit aussi une superbe pagode dont le pavé est recouvert de nattes d'argent, et dans laquelle sont deux idoles ou statues de *Bouddha*, l'une, en or massif, de quatre pieds de haut, l'autre, faite d'une seule émeraude, d'une coudée de hauteur, évaluée par les Anglais deux cent mille piastres (plus d'un million).



Vue générale de Bangkok. (P. 22.)

« Les pagodes royales sont d'une magnificence dont on ne se fait pas une idée en Europe; il y en a qui ont coûté jusqu'à deux cents quintaux d'argent (plus de quatre millions de francs). On en compte onze dans l'enceinte des murs de la ville, et une vingtaine en dehors des murs. La pagode *Xetuphon* renferme une statue de *Bouddha*, dormant, longue de cinquante mètres, et parfaitement dorée; dans celle de *Borovanivet*, on a employé en feuilles d'or (pour les dorures seulement) plus de quatre cent cinquante onces d'or. Une pagode royale est un grand monastère où logent quatre ou cinq cents talapoins avec un millier d'enfants pour les servir. C'est un vaste terrain, ou plutôt un grand jardin, au milieu duquel s'élèvent quantité de beaux édifices, à savoir : une vingtaine de belvédères à la chinoise, plusieurs grandes salles rangées sur les bords du fleuve, une grande salle de prédication, deux temples magnifiques, dont l'un pour l'idole de *Bouddha*, l'autre pour les prières des bonzes; deux ou trois cents jolies petites maisons, partie en briques, partie en planches, qui sont la demeure des talapoins; des étangs, des jardins; une douzaine de pyramides dorées et revêtues de porcelaine, dont quelques-unes ont de deux à trois cents pieds de haut; un clocher, des mâts de pavillon, surmontés de cygnes dorés, avec un étendard découpé en forme de crocodile; des lions ou des statues de granit et de marbre apportées de Chine, et, aux deux extrémités du terrain, des canaux revêtus de maçonnerie, des hangars pour les barques, un bûcher pour brûler les morts, des ponts, des murs d'enceinte, etc. Ajoutez à cela que dans les temples tout est resplen-

dissant de peintures et de dorures; l'idole colossale y apparaît comme une masse d'or ornée de mille pierreries. Ce peu de lignes suffira peut-être pour faire concevoir que ce sont à Siam un palais et une pagode royale [1]. »

Nous devons ajouter que la plus belle pagode de Bangkok, celle de *Wat-Chang*, n'est cependant pas renfermée dans l'enceinte du palais, mais s'élève vis-à-vis, sur la rive droite du Ménam. Sa flèche, haute de deux cents pieds, est le premier indice de la capitale qu'aperçoit le voyageur qui remonte le fleuve en venant de la mer.

Depuis la publication du livre de l'évêque Pallegoix, un nouveau pavillon entièrement dans le style italien, avec colonnade et pérystyle, a été élevé à proximité du Mahaprasat. Le roi, qui nous en fit lui-même les honneurs après le dîner dont j'ai parlé, nous fit remarquer l'inscription bilingue (anglaise et sanscrite) qu'il a fait graver sur le frontispice du portique et que l'on peut traduire par ces mots : *Résidences royales*. La distribution intérieure de ce pavillon offre un appartement complet, distribué et meublé dans le goût européen, avec glaces, pendules, tentures élégantes de haut prix. Seulement l'aménagement de ce riche mobilier laisse à désirer, et l'on est assez surpris d'y voir figurer pêle-mêle des statuettes et des portraits des souverains et personnages célèbres de notre Europe, des porcelaines de toutes les fabriques de l'Orient et de l'Occident, des rayons chargés de livres et de manuscrits en toutes les lan-

[1] Mgr Pallegoix, *Description du royaume Thaï ou Siam*, t. I, p. 62-66.

gues, des cartes de géographie, des globes et des sphères, des instruments de précision et de physique, des télescopes, des bocaux remplis d'échantillons d'histoire naturelle, des keepsakes anglais, des bronzes de Barbedienne, des milliers de ces colifichets luxueux avec lesquels la fabrique de Paris fait concurrence aux chinoiseries de Canton, des laques du Japon, des miniatures indiennes, des cristaux de Baccarat et des cornues de laboratoire, des appareils de photographie et des lanternes magiques. Le tohu-bohu de ce mobilier refoule, quoi qu'on en ait, la pensée sur la tête encyclopédique, mais un peu confuse, de son royal propriétaire.

IV

Le second roi. — Hiérarchie et corruption des grands. — Femmes et amazones du roi.

Comme si ce n'était pas assez pour leur malheureux pays d'avoir à entretenir et à supporter un roi, une cour et un sérail royal aux innombrables rejetons, les Siamois possèdent la doublure de toutes ces institutions. Derrière le premier roi, il y en a un second, qui, lui aussi, a son palais, ses mandarins, son armée. On lui rend les honneurs souverains, et cependant il ne remplit qu'une charge purement honorifique. Il n'est que le premier sujet du véritable roi de Siam. La seule prérogative réelle à laquelle sa haute position lui donne droit est de s'asseoir dans un fauteuil au lieu de s'accroupir devant son collègue, dont il est comme l'ombre. Il a bien le droit de puiser dans le trésor royal chaque fois qu'il en a besoin; mais sa demande doit cependant être préalablement revêtue du visa du premier roi, qui se garde bien de le refuser jamais. On a prétendu que cet *alter ego* du monarque commandait ordinairement les armées siamoises, mais c'est une allégation erronée,



Le deuxième roi de Siam. (P. 26.)

BIBLIOTECA NACIONAL IMPR.

car dans les dernières guerres contre les Laotiens et les Annamites, les guerriers de Siam eurent d'abord pour chef un frère cadet du roi, revêtu des fonctions de *kromlu-ang*, et, après lui, un général indigène dont le nom m'est inconnu. C'est cette même erreur qui a donné naissance au bruit généralement répandu en France qu'il y a deux rois à Siam, celui de la paix et celui de la guerre. Le droit de faire la guerre ou de conclure la paix appartient au premier roi seulement. Les deux collègues couronnés sont en ce moment frères consanguins ; mais la médisance prétend que leur position difficile a considérablement refroidi entre eux l'affection fraternelle. En effet, le second roi ne se rend chez le premier que dans les occasions où il lui est impossible de faire autrement. Et comme il est l'héritier désigné du trône, il ne prend peut-être pas aussi grand intérêt à la santé de son frère que l'exigeraient les liens du sang. Tout ce que je sais du second roi, c'est que, non moins instruit que son frère, parlant admirablement l'anglais et le français, aimant l'Europe et sa civilisation, il possède à un bien plus haut degré que son aîné le sens pratique des choses, l'esprit d'organisation et les facultés administratives, et que, sentant fort bien sa supériorité sur ce point, plus que personne il gémit de la mauvaise direction des affaires. En définitive, cultivant les arts, les lettres, aimant les chevaux, et en élevant de fort beaux, il a les goûts et l'existence d'un grand et riche seigneur européen [1].

[1] Ce prince est mort depuis la première publication de ce récit. Nous ignorons s'il a été remplacé dans ses fonctions honorifiques.

Entre les deux rois et le peuple, s'étagent douze ordres différents de princes, ni plus ni moins, plusieurs classes de ministres, cinq ou six de mandarins, puis, pour les quarante et une provinces du royaume, une série sans fin de gouverneurs et sous-gouverneurs, dont l'incapacité et les rapines dépassent tout ce qu'on peut imaginer en ce genre et semblent vouloir justifier le missionnaire Bruguierie, qui prétend que le mot siamois *sarenival*, que nous traduisons par celui de *gouverner*, signifie littéralement *dévorer le peuple*. Les fonctionnaires sont payés d'une manière insuffisante, mal contrôlés et jamais surveillés; la conséquence est facile à saisir, ils sont tous concussionnaires; le roi le sait et ferme les yeux, soit à cause du trop grand nombre de coupables qu'il faudrait punir, ou bien parce que de telles affaires ne valent pas la peine d'absorber un seul de ses instants. Les provinces sont des vaches à lait pour les gouverneurs, qui leur font rendre tout ce qu'elles peuvent donner. Le menu peuple est divisé à Siam en esclaves, gens corvéables et gens payant le tribut. Que le tribut entre dans les coffres du roi, le reste lui importe peu. Les mandarins peuvent le prélever et le prélèvent plutôt trois fois qu'une. Les mandarins ont-ils besoin de faire bâtir une maison, la main-d'œuvre ne leur coûte rien : ils requièrent le peuple de la construire; le rotin est là pour assurer l'activité du travail. Les provinces et la capitale fourniront les matériaux; la maison du voisin même y pourvoira; au besoin, on la démolira; rien n'est plus facile. Un mandarin désire-t-il votre fille pour en faire l'ornement de son harem, ou votre fils pour en re-

cruter la troupe de ses comédiens, il vous le fait savoir, et tout bon Siamois sait qu'entendre c'est obéir.

Au sujet des caprices qui naissent comme des miasmes des profondeurs insondables où croupissent, côte à côte, l'esclavage et l'arbitraire absolu, on m'a conté que Phra-Somdetch lui-même, ce roi si débonnaire, ayant appris, il y a quelques années, que le roi de Cambodge, son vassal, avait une fille d'une grande beauté, la lui fit demander, et sur le refus de ce dernier, il garda en otage les fils de son voisin, venus par hasard à Bangkok. Or, le roi de Siam n'a pas moins de six cents femmes; qu'avait-il besoin d'une six cent unième? Il est vrai que, dans le nombre, une seule a droit au titre de reine. Pour ce sujet encore, nous ne pouvons mieux faire que de recourir à Mgr Pallegoix : il n'est pas de meilleure autorité.

«.... Ce n'est pas la coutume que le roi demande pour reine une princesse d'une nation étrangère; mais il choisit une princesse du royaume qui, le plus souvent, est sa proche parente, ou bien une princesse des États qui lui sont tributaires. Le palais de la reine est attenant à celui du roi; il consiste en plusieurs grands bâtiments élégants et bien ornés. Ce palais a une gouvernante, dame âgée et qui a la confiance du roi. C'est elle qui est chargée de tout ce qui concerne la maison de la reine; au moyen d'une centaine de dames qui sont sous ses ordres, elle exerce une surveillance exacte sur la reine elle-même et sur les concubines du roi, qui sont des princesses de diverses nations ou des filles de grands mandarins que leurs pères ont offertes au prince; elle commande en outre environ deux mille femmes

ou jeunes filles employées au service du palais. La gouvernante de la maison de la reine est encore chargée de veiller sur les filles du roi et sur toutes les princesses, qui sont comme cloîtrées et ne peuvent jamais se marier. Toute cette troupe de femmes passent leur vie dans la triple enceinte de murs où elles sont enfermées, et ne peuvent sortir que rarement pour aller faire quelques achats ou pour aller porter des offrandes aux pagodes. Toutes, depuis la reine jusqu'aux portières, reçoivent leur solde du roi, qui les entretient, du reste, avec beaucoup de luxe et de générosité. On dit que, dans la troisième enceinte, se trouve un jardin délicieux et fort curieux; c'est un vaste enclos qui contient en miniature tout ce que l'on trouve en grand dans le monde. Là, il y a des montagnes factices, des bois, des rivières, un lac avec des îlots et des rochers, des petits vaisseaux, des barques, un bazar ou marché tenu par les femmes du palais, des pagodes, des pavillons, des belvédères, des statues, et surtout des arbres à fleurs et à fruits apportés des pays étrangers. Pendant la nuit, ce jardin est illuminé par des lanternes et des lustres; c'est là que les dames du sérail prennent leur bain et se livrent à toutes sortes de divertissements pour se consoler d'être séquestrées du monde. »

Des portraits photographiés de quelques habitantes de ce gynécée étant aujourd'hui parvenus en Europe, nous devons nous empresser de déclarer qu'ils ont été exécutés sous les yeux du roi, quand ils ne l'ont pas été de sa propre main; car Sa Majesté, qui ne doit rien ignorer, prétend que l'art des



Princesse de Siam dans son intérieur. (P. 30.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

Niepce et des Daguerre n'a point de secrets pour elle. Quant aux sentinelles qui veillent le plus fréquemment autour du palais, elles appartiennent au bataillon des amazones, qu'à l'exemple de ses collègues le nizam d'Hyderabad et le roi de Dahomey, Phra-Somdetch-Mongkut a recruté parmi les plus belles filles de son peuple. Les *femmes-hommes*, comme on les appelle ici, forment incontestablement le corps militaire le mieux tenu de l'armée siamoise; mais à les voir évoluer fièrement, avec leur béret écossais, leur jupe de tartan, le sabre au côté, le pistolet à la ceinture, arc et carquois sur l'épaule, on les prendrait volontiers pour des échappées du corps de ballet de l'*Académie impériale de musique*.

V

Jeux et spectacles.

Comme toutes les populations serviles, celle de Siam donne une bonne part de son existence, la meilleure devrais-je dire, aux jeux et aux divertissements. Le jeu sous toutes ses formes est, immédiatement après le pain quotidien, dont, au reste, elle n'a souci que quand elle a faim, sa préoccupation dominante. Il lui faut des amusements, des hochets, pour toutes les heures et pour tous les âges. Aux enfants, du matin au soir, le palet, la cligne-musette, le saute-mouton, les barres, le colin-maillard, la toupie et bien d'autres inventions que nos marmots croient marquées du cachet européen. Aux hommes faits, le tric-trac, les échecs, les dés, les cartes chinoises, et même le cerf-volant, réservé chez nous à l'enfance. Le joueur apportera à ces combinaisons de l'adresse ou du hasard un entrain si passionné qu'il exposera en enjeu ou en pari tout son avoir, et qu'ayant tout perdu il jouera jusqu'à son langouti, ce pauvre caleçon, seul voile de sa nudité!

La passion des Siamois pour les combats de coqs est encore plus forte ; aussi, malgré les défenses du roi et l'amende décrétée contre les délinquants, ces combats se renouvellent journellement. Dès qu'un spectacle de ce genre est annoncé, la foule y court et prend part aux paris avec tant d'empressement qu'il en résulte toujours des disputes et des rixes entre les spectateurs; de sorte que la lutte qui a commencé par des coups de bec et des plumes arrachées, finit par des coups de poing et des yeux pochés.

Le gouvernement, qui cherche à interdire les combats de coqs aux parents, permet aux enfants les combats de fourmis-lions, de grillons, de sauterelles, et même de deux espèces de petits poissons querelleurs et rageurs, qui se livrent des assauts acharnés au grand plaisir de la marmaille; en ceci, comme en beaucoup d'autres choses, le gouvernement semble peu logique; mais que voulez-vous? il cède à cette considération suprême des gouvernements despotiques : il faut que le peuple s'amuse! Les combats de buffles et d'éléphants sont très-goûtés de ce bon peuple, mais coûtent beaucoup; on ne peut les lui offrir que rarement, de même que les grandes régates et les joutes sur l'eau. Heureusement, pour remplir les entr'actes de ces représentations extraordinaires, on peut compter sur les grandes funérailles, qui ont toujours pour intermèdes obligés la lutte, le pugilat, les danses sur la corde, les feux d'artifice, les marionnettes, les ombres chinoises et la comédie en plein vent.

De tous les amusements que l'on jette en pâture au peuple siamois, celui-ci est le plus de son

goût; le théâtre cependant ne consiste guère qu'en une salle ouverte de tous côtés, sorte de tréteau sur lequel des acteurs et des actrices au corps frotté de poudre blanche, aux longs bonnets pointus, aux longues oreilles postiches, aux vêtements de polichinelles et aux bijoux de clinquant, chantent et crient, à tour de rôle ou en chœur, des histoires fabuleuses et des scenarios fantastiques, en s'accompagnant d'une pantomime bizarre. Eh bien! tel est l'attrait irrésistible de ce spectacle sur la foule qui le contemple et l'entend, qu'elle ne le quitte pas un instant du regard et de l'ouïe pendant les vingt-quatre heures qui formént la durée moyenne d'une représentation de ce genre.

A Siam, chaque grand personnage possède un théâtre et entretient une troupe d'acteurs. Sa Majesté naturellement a les siens, dont je puis parler, ayant eu l'honneur d'être convié à un *spectacle à la cour*. Le théâtre s'élève dans une cour attenante à la salle d'audience. Des draperies de soie rouge et blanche, des boiseries sculptées et un nombre infini de ces immenses découpures en carton dans lesquelles excellent les Siamois, en forment les décors. Une vaste tribune, située à droite de la scène, que de riches tentures désignaient à nos regards, était destinée à Sa Majesté elle-même. Tous les grands mandarins étaient prosternés au bas des degrés qui y conduisaient. Une grande estrade, située en avant de la scène et de plain-pied avec elle, était garnie de chaises et de fauteuils à l'intention des Européens. Le roi nous ayant précédés de quelques minutes, nous dûmes aller le saluer et lui présenter nos res-

pects avant de goûter les charmes de la représentation si pompeusement annoncée. Une musique étourdissante servit d'ouverture à la pièce. L'orchestre se distingua par un bruit épouvantable et par une absence complète d'harmonie, plutôt que par la variété de son répertoire. La même phrase musicale nous fut jouée pendant cinq heures d'horloge, au grand contentement du roi et de ses courtisans. Je croirais volontiers que toute la science musicale de Siam se borne à ce terrible air; car les autres représentations auxquelles j'ai été condamné d'assister ailleurs m'ont toujours fait entendre ces notes uniques et discordantes. Enfin la pièce commença; une foule d'acteurs et d'actrices s'élancèrent sur la scène vêtus des costumes les plus bizarres qu'on puisse imaginer. Les soieries brodées d'or dans lesquelles ils se drapaient, les bonnets coniques ornés de pierres fausses et de verroteries qu'ils portaient fièrement sur leur tête, offraient un coup d'œil saisissant et curieux. Quant à leur jeu, on ne peut rien imaginer de plus simple; il consiste presque uniquement en une pantomime originale sans doute, mais assez disgracieuse, que relève un chœur criard, placé à peu de distance des acteurs. Ce que l'on joua, je ne puis le dire; tout ce que je compris fut une chasse au cerf des plus puériles. Un acteur coiffé d'une tête de cerf s'élance sur la scène; on le poursuit pendant quelques secondes, on l'atteint, on le tue, on l'emporte, on le fait cuire et on le mange sur la scène; tout cela en moins de temps que je n'en mets à l'écrire. La mésaventure de cet Actéon siamois n'était cependant pas la catastrophe dernière du drame; sa représentation durait depuis six heures, lorsque,

profitant du départ de Sa Majesté, qui nous avait faussé compagnie sans mot dire, je me retirai non moins discrètement, et parfaitement édifié sur l'art dramatique parmi les Siamois.

Il faut l'avouer, ils ne déploient un art véritable que dans la mise en scène de l'acte qui clôt le passage de l'homme sur la terre, dans la mise en scène des funérailles. C'est un cérémonial qui dure au moins trois jours pour le mandarin ou bourgeois un peu riche, trois jours remplis de feux d'artifice, de sermons de talapoins, de comédies nocturnes, de jeux variés, et surtout de festins. Quand il s'agit d'un cadavre ayant porté couronne, c'est bien autre chose!... *les infimes, les esclaves, les vils cheveux, les animaux* de Sa Majesté (traductions siamoises de *fidèles sujets*) peuvent compter alors sur six mois de spectacles et sept grands jours de liesse et bombance.

VI

Remonte du Ménam. — Rives, riverains et embarcations. — Ajuthia ancienne et moderne. — Un fragment d'histoire par une plume royale.

Ayant terminé, ou à peu près, mes observations et mes visites à Bangkock, je m'empressai d'arrêter mes dispositions de voyage. Je fis l'achat d'une légère petite barque qui pût contenir toutes mes caisses, un étroit espace couvert pour ma personne et un autre pour les bipèdes ou quadrupèdes composant toute ma famille d'adoption : deux rameurs, un singe, un perroquet et un chien. L'un de mes domestiques était Cambodgien, l'autre Annamite, chrétiens tous deux et connaissant quelques mots de latin et d'anglais, qui, joints au peu de siamois que j'avais déjà pu apprendre, devaient me suffire pour me faire généralement comprendre.

Le 19 octobre, je quittai Bangkok et remontai le Ménam dans ma barque avec mes deux rameurs, dont l'un était en même temps mon *cook* ou cuisinier. Le courant est toujours très-fort en cette saison, et

nous mîmes cinq jours pour faire soixante-dix milles à peu près. La nuit, nous avions terriblement à souffrir des moustiques, et même pendant le jour je faisais une chasse incessante à coups d'éventail à ces terribles petits vampires. Comme la campagne était entièrement inondée, nous ne pouvions mettre pied à terre nulle part; et quand près des habitations même je tuais un oiseau, il était très-souvent perdu pour moi. C'était là un vrai supplice de Tantale, car les bords du fleuve sont si riants et si gais! la nature si belle et si riche!

Dans cette saison de l'année, les pluies cessent entièrement et pour plusieurs mois; depuis quelques jours la mousson du nord-est commençait à souffler; le temps était constamment beau et la chaleur tempérée par la brise. Les eaux allaient également se retirant. C'était l'époque des fêtes religieuses des Siamois, et la rivière était presque sans cesse sillonnée par une foule de longues et belles barques, chargées de banderoles, et conduisant en pèlerinage des dévots des deux sexes dans leurs costumes d'apparat. Beaucoup de ces barques, armées de plus de cinquante rameurs couverts de vêtements neufs et éclatants, luttant de vitesse et s'excitant par de longues clameurs et des cris perçants, voguaient au son d'instruments dont l'harmonie, amortie par celle de l'onde, ne manquait point de charme. Des lignes interminables d'embarcations escortaient un mandarin dont la barque, ou, suivant l'appellation locale, le *ballon*, éclatant de dorure et couvert de sculptures, brillait dans la flottille comme un cygne au milieu d'une troupe de canards. Ce magistrat allait



Rives du Ménam. (P. 38.)

offrir des présents aux pagodes des environs et des étoffes jaunes aux talapoins.

Le roi se montre rarement en public : deux ou trois fois par an seulement, une fois en bateau et une fois sur la terre ferme, dans le courant du mois d'octobre. Sur le fleuve, il est toujours accompagné par trois ou quatre cents barques, contenant souvent plus de douze cents personnes, et l'aspect de cette procession nautique, dont les rameurs sont couverts d'habillements aux couleurs éclatantes, et les barques de banderoles, est réellement d'une splendeur indescriptible et telle que l'Orient seul sait en déployer encore.

Chemin faisant, je ne cessais de m'étonner de la gaieté et de l'insouciance que déploie le peuple siamois, en dépit du joug qui pèse sur lui et des impôts exorbitants dont il est surchargé; mais la morbidesse du climat, la douceur native des indigènes et le pli de la servitude, creusé de génération en génération, font oublier à ceux-ci les soucis privés et les amertumes inséparables du régime oppresseur.

Partout sur mon passage on faisait des préparatifs pour la pêche, car le moment où les eaux se retirent des champs est aussi celui où l'on prend le poisson, qui, séché au soleil, fournit à la consommation de toute l'année, et s'exporte même en assez grande quantité. Ma barque était tellement encombrée de caisses, de boîtes et d'instruments que l'espace qui me restait était très-restreint; j'y souffrais de la chaleur et du manque d'air, mais surtout des moustiques, si nombreux, qu'on pouvait les prendre à la poignée et que leur bourdonnement était comparable

à celui d'une ruche. C'est la plaie des pays tropicaux; mais c'est ici particulièrement qu'ils pullulent d'une manière effrayante, à cause des marécages immenses, de la vase et du limon que les eaux, en se retirant, laissent à découvert et où la chaleur du soleil enfait éclore en peu de temps des nuées. Mes jambes surtout étaient une chair vive.

Le 23 octobre, j'arrivai à Ajuthia, et mes deux rameurs me conduisirent directement chez l'excellent P. Larnaudy, missionnaire français, qui m'attendait. Je fus parfaitement bien reçu par ce bon prêtre, qui mit à ma disposition, pour le temps que je désirais, ce qu'il avait de mieux à offrir, c'est-à-dire sa petite maison de bambou.

Le bon père est aussi naturaliste et chasseur dans ses moments de loisir; il voulut bien de temps en temps m'accompagner, et, tout en courant les bois, nous parlions du *charmant pays de France*. Après une longue chasse ou une promenade en bateau, nous rentrions à la case, où nous trouvions notre repas préparé par les soins d'un artiste qui excelle dans la cuisine siamoise, que la fatigue nous faisait apprécier peut-être plus que de droit. Du riz avec une omelette ou du poisson cuit au « carry, » des tiges de bambous, des haricots crépus et autres légumes sauvages entraient dans la composition de nos menus avec des poulets pour rôti ou du gibier quand la chasse avait été fructueuse. Trois poulets se vendaient un « fuand » (trente-sept centimes).

Ajuthia est aujourd'hui la seconde ville du royaume. Comme elle est presque entièrement située sur les bords d'un canal qui relie le principal fleuve à un

autre cours d'eau qui remonte vers Pakpriau et Korat, sur la route du Laos, les voyageurs qui se dirigent vers ces lieux s'arrêtent d'ordinaire à Ajuthia pour visiter les différents temples de l'île où était l'ancienne cité.

Le nombre actuel des habitants est de vingt à trente mille, parmi lesquels se trouvent beaucoup de Chinois, quelques Birmans et des naturels de Laos. Ils s'occupent généralement de commerce, d'agriculture et de pêche, car ils ne possèdent pas de manufactures importantes. Les maisons flottantes forment la plupart des habitations, parce que les Siamois les regardent comme plus saines que les maisons construites sur la terre ferme. Le sol est admirablement fertile. Le principal produit est le riz, qui, bien que d'une excellente qualité, ne se vend pas aussi bien au marché que celui qui croît plus près de la mer, parce qu'il est moins dru et que ses grains sont plus petits. On fabrique aussi beaucoup d'huile et de toddi, sorte de boisson enivrante et sucrée.

On tire ces deux produits d'une variété de palmier, qui croît en abondance dans ces parages. J'ai vu dans les jardins des légumes européens qui avaient atteint d'assez belles dimensions. Les fruits du pays sont aussi beaux que bons ; cependant la végétation n'est pas tout à fait la même que celle des environs de Bangkok. Le cocotier et le palmier-arec deviennent de plus en plus rares en montant vers le nord et font place au bambou.

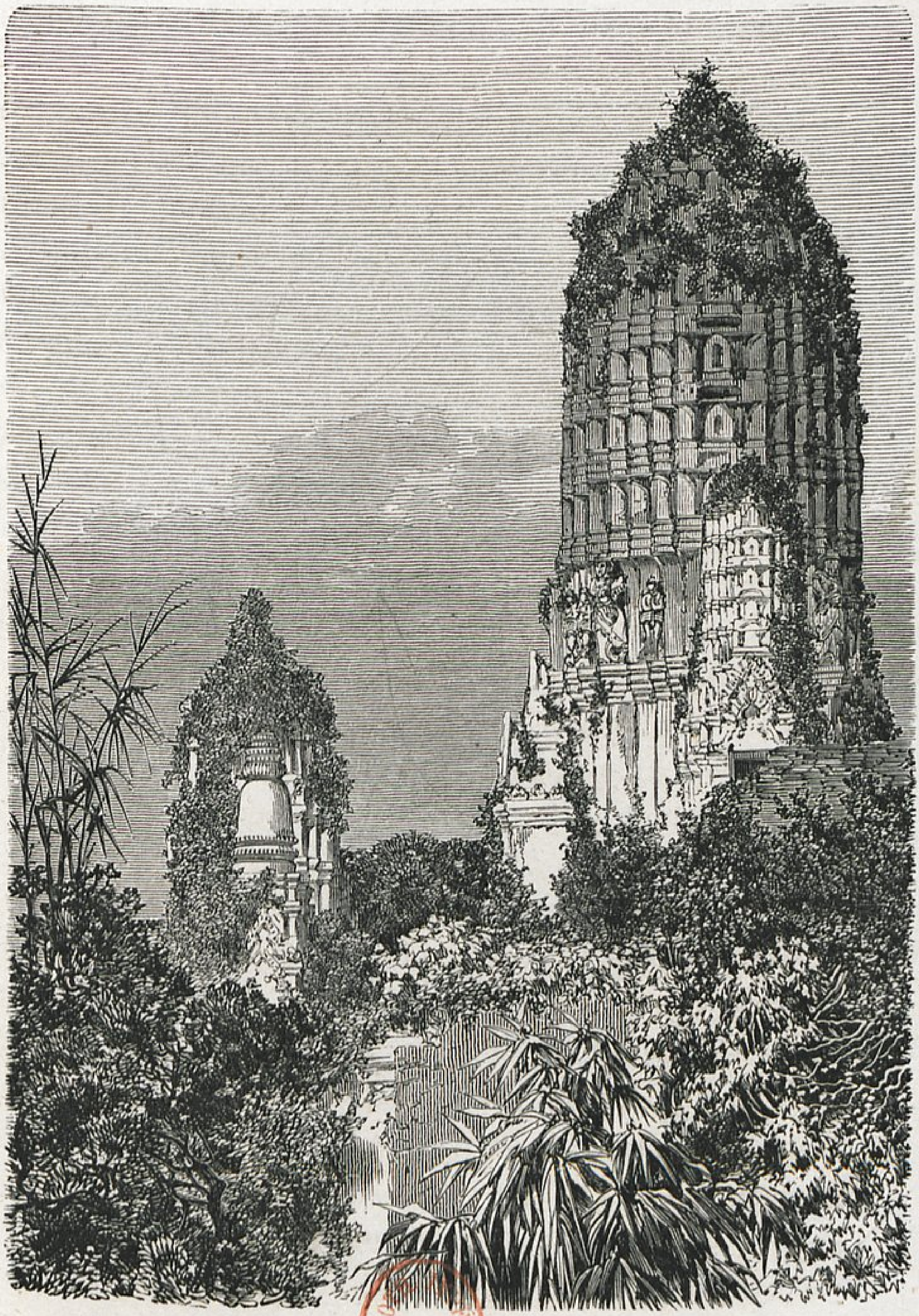
Ajuthia est naturellement considérée comme une des cités les plus importantes de la contrée ; mais elle n'est défendue par aucune fortification. Elle a un

gouverneur, sorte de commissaire royal, et quelques officiers en sous-ordre.

Le roi vient généralement passer huit ou quinze jours chaque année dans la capitale de ses ancêtres. Il y possède un palais construit sur une des rives du fleuve, sur l'emplacement de l'ancienne habitation de ses pères; mais cet édifice, construit en bambou et en bois de teck, a peu l'aspect d'une résidence royale.

La plupart des principaux marchands de Bangkok ont à Ajuthia des maisons qui leur servent à la fois de magasin et de pied-à-terre; ils viennent s'y reposer une semaine ou deux pendant les chaleurs.

Les seuls restes visibles de l'antique cité sont un grand nombre de *wats* ou temples plus ou moins ruinés. Ils occupent une surface de plusieurs milles d'étendue et sont cachés par les arbres qui ont poussé tout alentour. Comme la beauté d'un temple siamois ne consiste pas dans son architecture, mais bien dans la quantité d'arabesques qui recouvrent ses murs de brique et de stuc, il cède bientôt à l'action du temps et devient, s'il est négligé, un amas informe de bois et de briques recouvert de toutes sortes de plantes parasites. Il en est ainsi des monuments d'Ajuthia. Un monceau de briques et de terre, que surmontent encore quelques sommets, marque la place où, jadis, des milliers de croyants sont venus se prosterner devant l'autel de Bouddha. Les angles de cet immense quadrilatère de décombres, dont j'ai suivi en tous sens, mais non sans peine, les murailles bouleversées et frangées de broussailles, sont encore indiqués par des dômes ébréchés et des pyramides



Ruines à Ajuthia. (P. 42.)

écroulées. Au centre d'une niche antique, démantelée, dont la base seule résiste encore aux outrages du temps et de l'atmosphère, j'ai mesuré une statue de Bouddha (ou de Gautama, comme on l'appelle ici). Elle a dix-huit mètres de hauteur, et paraît de bronze au premier coup d'œil; mais j'ai constaté que, tout entière maçonnée en brique à l'intérieur, elle était simplement revêtue de plaques d'airain de trois centimètres d'épaisseur. Mgr Pallegoix prétend que les ruines d'Ajuthia recèlent d'inépuisables trésors et qu'on y fouille toujours avec succès. Selon lui, une seule des statues qui dorment aujourd'hui sous les éboulis des temples antiques avait exigé, pour sa confection, 25,000 livres de cuivre, 2,000 livres d'argent et 400 livres d'or! Aujourd'hui, le vautour et l'orfraie nichent dans la couche de décombres qui les a ensevelis.

Au centre d'une plaine, à quatre milles environ de la ville, il y a une pyramide sacrée d'une hauteur et d'une largeur immenses; elle sert en quelque sorte d'asile, et le roi vient encore parfois la visiter. On n'y arrive qu'en bateau ou à dos d'éléphant; car il n'y a en fait de route, pour aller jusque-là, qu'un canal ou des terrains marécageux. Cet édifice est très-célèbre chez les Siamois à cause de sa hauteur; mais le seul attrait qu'il puisse avoir pour un étranger, c'est la vue magnifique dont on jouit de son sommet. Ainsi que tous les autres monuments du même genre, celui-ci est composé d'une succession de degrés partant de la base pour arriver au faîte; quelques images mal faites viennent distraire la monotonie de cet édifice de brique. Il n'a aucun de ces ornements de faïence

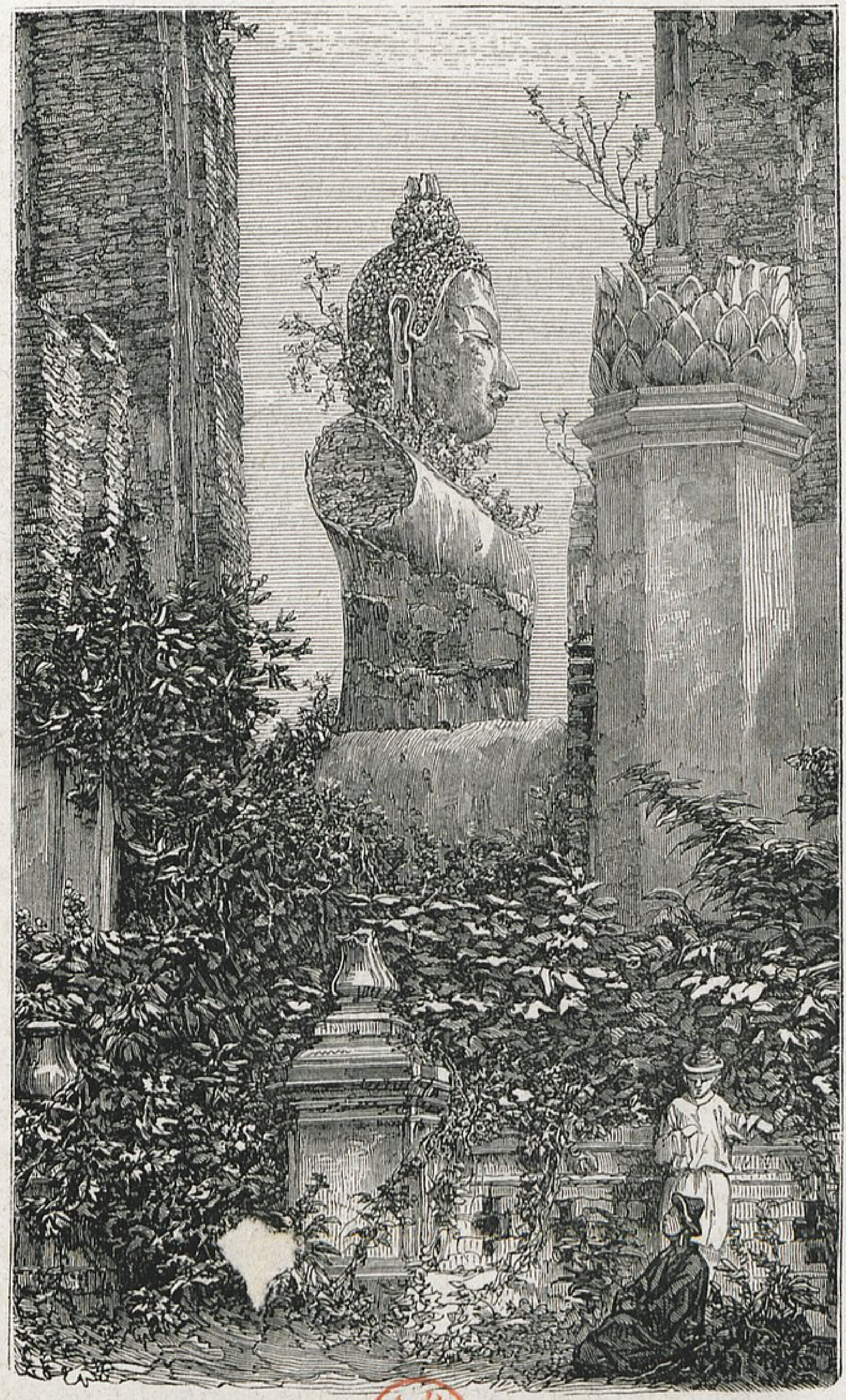
dont les temples et les pyramides de Bangkok sont si abondamment recouverts.

Au troisième étage de ce monument, quatre corridors, formant la croix, aboutissent dans l'intérieur du dôme, aux pieds d'une colossale statue dorée de Bouddha, qu'entourent, assiégent et souillent incessamment des tourbillons de chauves-souris et de chats-huants. Les fétides excréments des oiseaux nocturnes sont désormais le seul encens du dieu abandonné, leurs cris aigus et sinistres son seul cantique! *Sic transit gloria mundi*.

L'histoire d'Ajuthia se liant à celle du développement et de la décadence du royaume de Siam, nous ne pouvons mieux faire que de l'emprunter à un récit succinct des destinées de la monarchie siamoise, récit qui n'est pas sorti d'une plume moins érudite que celle de Phra-Somdetch lui-même [1].

« Ajuthia est située à 15° 19' de latitude nord, et 90° 13' de longitude est de Paris; elle couvre l'emplacement de plusieurs autres villes qui reconnaissaient l'autorité cambodgienne. Vers l'an 1300, les habitants qui occupaient toutes ces localités étaient sans cesse décimés par des guerres fréquentes avec les Siamois du nord et les Pégouans ou *Moas*, de sorte que ces cités furent évacuées ou délaissées en décombres : il n'en est resté que les noms. Au mois d'avril 1350, le roi U-T[illegible] prince plus puissant qu'aucun de ses prédécesseurs, cherchant une

[1] Cet opuscule, publié d'abord par M. Dean dans le *Chinese repository*, a été reproduit *in extenso* par sir John Bowring dans sa belle compilation sur *le Royaume et le peuple de Siam* (the Kingdom and people of Siam, London, J. W. Parker and Son, 1857).



Ruines du temple et d'une statue de Bouddha, à Ajuthia. (P. 44).

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

localité salubre pour sa résidence, arrêta son choix sur le district d'Ajuthia, et fonda la ville de ce nom, qui dès lors s'étendit et s'embellit graduellement; sa population s'accrut non-seulement par l'augmentation naturelle, mais par l'affluence de familles du Laos, du Cambodge, du Pégou, d'habitants de la province chinoise d'Yunnam, qui y étaient amenés captifs, puis de Chinois et de musulmans de l'Inde qui y venaient trafiquer. Quinze rois de la dynastie d'U-Tong régnèrent à Ajuthia; après quoi, le puissant souverain du Pégou, Chamnadischop, rassembla une armée nombreuse où l'on comptait des Pégouans, des tribus de Birmans et du nord de Siam, et il vint attaquer Ajuthia. Les ennemis, après un siége de trois mois, prirent cette capitale, mais ne détruisirent ni ne massacrèrent ses habitants; le monarque pégouan se contenta de faire prisonniers le roi et la famille royale pour les emmener à la suite de son char de triomphe au Pégou; et il laissa comme gouverneur de sa nouvelle dépendance Mathamma-rajah, dont il emmena le fils aîné comme otage au Pégou : ce fils s'appelait Phra-Naret. Ceci se passait en 1556.

« Cet état de dépendance et de soumission ne dura toutefois que peu d'années. Au milieu de la confusion que l'on vit naître à la cour du Pégou, au sujet de l'avénement d'un nouveau roi, le prince Naret s'échappa avec sa famille, et, avec l'aide de plusieurs Pégouans influents, il s'aventura à reprendre le chemin de son pays. Le nouveau roi du Pégou envoya des troupes à sa poursuite; mais le prince Naret s'attaquant à leur chef, lui lança un de ses traits,

qui le fit tomber mort de son éléphant. Le prince arriva ensuite sain et sauf à Ajuthia.

« Une guerre s'alluma avec le Pégou, et le Siam redevint État indépendant. Six générations après, sous le roi Naraï, plusieurs marchands européens s'établirent dans le pays, et parmi eux se trouvait Constance Phaulcon, à qui ses services valurent le gouvernement de toutes les provinces du nord du Siam. Il conçut le projet d'établir un fort d'après le système européen pour la défense de la capitale; le roi ayant accueilli très-favorablement ce plan, Constance fit choix d'un terrain sur un canal près de Bangkok, ville qui tire son origine de cette construction.

« Le même célèbre Européen amena le roi Naraï à restaurer l'ancienne ville de Nophaburi (Louvo), et y construisit un palais royal magnifique d'après les principes de l'architecture européenne; il y établit ensuite une demeure spacieuse pour lui-même, puis une église catholique dont les inscriptions se reconnaissent même de nos jours. Ces bâtiments, tombés en désuétude, offrent encore le spectacle de ruines imposantes. Constance avait commencé ou projeté bien d'autres travaux, des aqueducs, des exploitations de mines, etc., lorsque la jalousie des nobles siamois vint l'arrêter dans sa carrière, et causer sa perte. Accusé d'avoir trempé dans un complot, il fut assassiné sur un ordre du roi. (C'est du moins la tradition reçue; les annales écrites de Siam cependant prétendent qu'il a été tué par un prince rebelle, qui comprenait bien que du vivant de Constance, il ne pouvait rien contre l'autorité du roi.) On montre

encore quelques vestiges des travaux utiles du malheureux favori, tels qu'un canal, qui devait aller de Nophaburi au lieu sacré dit Phrâbat, et un aqueduc dans les montagnes.

« La mort de Naraï fut le signal de nouvelles révolutions de sérail; un fils illégitime tua son successeur, donna d'abord la couronne à son tuteur, se réservant pendant quinze ans les fonctions du premier ministre, jusqu'à ce qu'enfin, à la mort de son tuteur, il prit lui-même le sceptre. Il s'appelait Nai-Dua. Deux de ses fils et deux de ses petits-fils régnèrent successivement à Ajuthia; un de ces derniers ne régna que peu de temps et entra dans les ordres religieux après avoir cédé la couronne à son frère. Pendant ce règne, en 1759, une invasion formidable eut lieu; le roi des Birmans, à la tête de trois corps de troupes nombreuses, pénétra dans le pays et concentra ses forces devant la capitale Ajuthia qu'il cerna. Le roi siamois (Chaufa-Ekadwat-Aurak-Moutri) n'opposa point une résistance réfléchie, et ses grands dignitaires ne lui prêtèrent nulle assistance. Il appela bien tous les habitants des petites villes voisines au sein de sa capitale et concerta des plans pour sa défense; mais la division et la jalousie rendirent tous les efforts infructueux. Le siége se prolongea deux ans; les assiégés éparpillèrent leurs forces dans de petits combats et des sorties où, pour la plupart, les Birmans étaient victorieux. Leur général Maha-Noratha mourut en vain; ses principaux officiers choisirent un autre chef, qui, profitant de la saison de sécheresse, franchit les fossés, ouvrit des brèches, enfonça les portes et se

rendit maître de la ville. Les provisions des Siamois étaient épuisées ; la confusion était à son comble, et l'ennemi victorieux mit le feu à la ville. A peine le roi, grièvement blessé, put-il s'échapper avec les flots de fuyards ; il mourut bientôt des suites de ses blessures et de ses fatigues, complétement délaissé ; ce n'est que plus tard qu'on a trouvé et enterré son corps. Son frère, le grand talapoin, et alors le personnage le plus considérable de son pays, fut emmené prisonnier par les Birmans. Ceux-ci s'apercevant que le Siam était trop vaste et trop éloigné pour y établir leur gouvernement, se résolurent à y porter partout le pillage et l'incendie ; ils massacrèrent impitoyablement les habitants pour leur extorquer le secret de leurs trésors supposés. Cette œuvre de destruction et de carnage dura deux mois ; les officiers birmans s'enrichirent des dépouilles des malheureux habitants, dont ils emmenèrent un grand nombre captifs ; non satisfaits encore de ces actes de cruauté et de brigandage, ils laissèrent un chef pégouan, nommé Phaya-Nackong, pour administrer le pays selon son bon plaisir, et avec la charge spéciale de réunir encore des esclaves et du butin, pour transporter le tout en temps opportun dans le pays des Birmans.

« Ainsi périt Ajuthia, en mars 1767, après quatre cent dix-sept ans d'existence, sous trente-trois rois et trois dynasties.

« Et tout le pays des Thai tomba dans l'anarchie, parcouru en tous sens par des bandes armées et déchiré par ses propres enfants autant que par ses ennemis. Les forêts, les déserts même les plus inac-

cessibles cessèrent d'être un asile pour les opprimés, et se changèrent en repaires de bandits qui s'égorgeaient les uns les autres pour s'arracher leur butin.

« Un homme aussi habile que brave entreprit de mettre un terme à ce triste état de choses. Pin-Tak, Chinois d'origine, né en 1734 dans le nord du Siam, avait su obtenir, sous le dernier roi, d'abord un poste secondaire, puis celui de gouverneur de Tak, sa ville natale; il y prit, de son chef, le titre magnifique de Phaya : de là vient le nom qu'il a gardé dans l'histoire. Il avait été appelé à une espèce de vice-royauté des provinces occidentales peu de temps avant l'invasion des Birmans; ayant dû céder devant le nombre, il se retira sur Ajuthia; mais s'apercevant que le gouvernement n'était pas capable de résister à l'ennemi, il se réfugia avec sa troupe à Chantaburi (Chantaboun), ville située sur le bord oriental du golfe de Siam. Il en fit le centre de la résistance à l'étranger et l'asile de braves compagnons qui désertaient les drapeaux des bandes de brigands pour les siens. Phaya-Tak se trouva bientôt à la tête de dix mille hommes, et fit des traités avec les chefs du nord et du sud-est du Cambodge et de l'Annam ou Cochinchine. Usant tantôt de ruse, tantôt de force, il s'empara des districts du nord et surprit Phaya-Nackong, le gouverneur birman, le tua et s'empara de tout le butin de l'ennemi : argent, provisions et munitions de guerre.

Toutefois, ne jugeant pas ses forces capables de résister à une nouvelle invasion qui était probable, il se décida à se retirer plus au midi et à établir le centre de son pouvoir à Bangkok : cet endroit, plus

rapproché de la mer, était aussi plus favorable à une retraite si la fortune lui devenait contraire. Il y arriva à la tête de ses troupes, y établit sa capitale, et bâtit son palais sur le bord occidental du fleuve, près du fort qui est resté debout jusqu'à présent.

« Poursuivant son œuvre avec une rare persistance, il eut encore plusieurs rencontres avec les Birmans, et les vainquit surtout au moyen d'une flottille qui multipliait ses forces. Une fois, il s'empara de tout leur camp et d'une partie du butin qu'ils avaient ramassé; enfin il délivra complétement le pays de ces ennemis, qui y avaient porté la désolation et la terreur. Le peuple, le reconnaissant comme son sauveur, ne s'opposa nullement à son désir de ceindre la couronne; il envoya de Bangkok des ordres, des gouverneurs et des colonies même pour repeupler le pays dans diverses directions. Ainsi, à la fin de 1768, il se voyait le souverain absolu de toute la partie méridionale de Siam et de la province orientale baignée par le golfe. Profitant d'une guerre acharnée de la Chine avec les Birmans, il reconquit la province du nord ou de Korat. Deux autres provinces qui, pendant l'invasion étrangère, s'étaient affranchies complétement, furent recouvrées encore par Phaya-Tak; au bout de trois ans, il était le maître incontesté du Siam, et il consolida de plus en plus son autorité, rétablissant partout l'ordre et la paix. Ayant réorganisé complétement le royaume, il lui fut facile de résister à une nouvelle attaque des Birmans en 1771; l'année suivante, il dirigea une expédition contre la péninsule malaise, dans l'intention de prendre possession de Ligor, la capitale, dont

le gouverneur, ancien sujet des rois d'Ajuthia, s'était revêtu lui-même de la royauté et avait montré des dispositions hostiles contre le nouveau roi de Siam, qu'il traitait d'usurpateur. Après quelques rencontres assez vives, le gouverneur de Ligor se réfugia chez le chef de Patawi, autre ville de la presqu'île malaise; cependant il fut livré aux affidés de Phaya-Tak, qui, dans l'intervalle, était entré à Ligor et y avait saisi toute la famille du gouverneur et tous ses trésors. Parmi les membres de cette famille quasi-royale se trouvait la fille du gouverneur rebelle, personne d'une grande beauté, à laquelle le roi de Siam daigna donner une place dans son harem; grâce à son intervention, son père et tous les membres de sa famille eurent la vie sauve, et même plus tard (en 1776) le gouverneur de Ligor fut réintégré dans la vice-royauté de cette contrée gouvernée jusqu'aujourd'hui par ses descendants. »

Tels sont les traits rapides du travail historique écrit, il y a peu d'années, par le premier roi de Siam. Complétons ce récit d'après d'autres données. Le terme du règne de Phaya-Tak ne fut nullement heureux. Tombé, dans les dernières années de sa vie, dans une noire mélancolie, il devint cruel et perdit sa popularité. Un de ses généraux, Chakri, qui commandait dans le Cambodge, se prévalut de ces circonstances pour ourdir contre lui un complot; il surprit le roi à Bangkok, le mit aux fers et peu après à mort (1782). Alors Chakri lui-même prit le sceptre; toutefois il mourut peu de temps après et eut pour successeur son fils, sous lequel les anciennes querelles avec les Birmans se ravivèrent, surtout à pro-

pos de quelques districts du nord, aux frontières indécises. Deux fois le roi de Siam sortit vainqueur de ces luttes; lorsque les Birmans revinrent à la charge pour la troisième fois, le roi perdit la partie occidentale du pays, qui depuis relève de la Birmanie. Le roi mourut en 1811; son fils et successeur, craignant ou feignant de craindre de nouveaux complots, fit décapiter cent dix-sept nobles siamois, parmi lesquels il y avait plusieurs généraux qui avaient vaillamment combattu à côté de son père contre les Birmans; un de ses cousins, très-aimé du peuple, tomba également victime de ces supplices multiples qui aliénèrent au prince l'affection de ses sujets. Sous d'autres rapports, son règne portait cependant le cachet d'une certaine habileté. Il avait repoussé avec succès les attaques incessantes des Birmans et réprimé plusieurs révoltes. Il emmena tous les prisonniers de guerre captifs à Bangkok, leur donna des terres à cultiver, et contribua ainsi d'une manière efficace à la prospérité de sa résidence. Il sut maîtriser aussi l'humeur inquiète des Malais.

C'est sous son règne que parut à Bangkok la mission anglaise dirigée par sir John Crawfurd, diplomate aussi estimable que savant distingué.

Quand ce souverain mourut, en 1824, son fils Chào-Fa-Mongkut n'avait guère que vingt ans; en sa qualité de fils aîné de la reine, le trône lui appartenait; mais un de ses frères, fils d'une concubine et plus âgé que lui, s'empara du pouvoir en disant au prince : « Tu es encore trop jeune, laisse-moi régner quelques années, et, plus tard, je te remettrai

la couronne. » Il se fit donc proclamer roi, sous le nom de Phra-Chào-Prasat-Thong. Une fois assis sur le trône, il paraît que l'usurpateur, s'y trouvant bien, ne songea plus à remplir sa promesse. Cependant le prince Chào-Fa, craignant que, s'il acceptait quelque charge dans le gouvernement, tôt ou tard, et sous quelque spécieux prétexte, son frère ne vînt attenter à sa vie, se réfugia prudemment dans une pagode, et se fit talapoin. Il se passa deux événements mémorables sous le règne de Phra-Chào-Prasat-Thong : le premier fut la guerre qu'il soutint en 1829 contre le roi laotien de Vieng-Chang; ce monarque, fait prisonnier, fut amené à Bangkok, mis dans une cage de fer, exposé aux insultes de la populace, et ne tarda pas à succomber aux mauvais traitements qu'il endurait. Le second fut une expédition dirigée contre les Cochinchinois, par terre et par mer, et qui n'eut d'autre résultat que de procurer à Siam des milliers de captifs.

Au commencement de 1851, le roi, étant tombé très-malade, rassembla son conseil, et proposa un de ses fils pour successeur. On lui répondit : « Sire, le royaume a déjà son maître. « Atterré par cette réponse, le monarque rentra dans son palais et ne voulut point reparaître en public; le chagrin et la maladie le minèrent bien vite, et il expira le 3 avril 1851. Ce jour-là même, malgré les complots des fils du roi défunt, que le premier ministre sut habilement comprimer, le prince Chào-Fa quitta son monastère et ses habits jaunes, et fut intronisé sous le nom déjà connu de nos lecteurs de Somdetch-Phra-Paramander-Mahà-Mongkut, etc. J'abrége :

l'énumération de tous les titres de Sa Majesté siamoise tiendrait plus d'une page. Vingt-six années d'études solitaires n'avaient pas été sans fruits pour l'âme honnête de ce monarque. Il avait vu, pendant ce quart de siècle, grandir irrésistiblement la puissance des Anglais sur cette terre de l'Inde, berceau des plus antiques traditions et des dieux de son peuple, et la domination néerlandaise sur le grand archipel malais, auquel les intérêts commerciaux d'une grande partie de ses États sont entièrement liés. Dans le même temps il avait été témoin de la chute et du dépècement du royaume birman, si longtemps le rival et la terreur du sien; enfin des signes manifestes de la décadence du Céleste Empire, modèle et régulateur séculaire de tous les États de l'extrême Orient, n'avaient pu lui échapper. Salutaires spectacles pour des yeux intelligents!... Phara-Somdetch y puisa, sinon une conviction bien arrêtée, du moins une tendance à se tourner ver l'Occident pour y chercher des conseils et des appuis, puisque c'est de là que rayonne aujourd'hui la lumière. Il sortit de sa retraite claustrale avec un grand fonds de tolérance. Une de ses premières mesures fut la révocation d'un arrêt d'exil qui frappait plusieurs missionnaires. Dans l'audience qu'il accorda à l'évêque Pallegoix, partant pour l'Europe en 1852, il lui remit pour le pape une lettre autographe écrite en langue anglaise, et dans laquelle il exprimait sa haute considération pour le chef du culte catholique, et lui communiquait en même temps sa résolution d'accorder à cette religion, dans ses États, toutes les libertés dont elle pourrait avoir besoin. Il ajoutait

qu'il agissait en harmonie avec l'esprit de ses ancêtres en assurant à ses sujets une liberté de religion complète. Dans ce but, il fit recueillir des renseignements sur les travaux des missionnaires catholiques, afin de protéger les indigènes convertis au christianisme contre les exactions des fonctionnaires païens. A dater de cette époque, les relations d'amitié avec la France et l'Europe n'ont pas discontinué et sont devenues de plus en plus intimes. Ces résultats déjà acquis et ces bonnes intentions devront rendre l'histoire indulgente pour les faiblesses du caractère de Phra-Somdetch, et pour son impuissance à cautériser les plaies séculaires de son pays.

Les limites du Siam ont beaucoup varié à diverses époques de son histoire; et aujourd'hui même, à l'exception de la frontière occidentale, les autres lignes de démarcation ne sauraient être tracées d'une manière bien exacte, la plupart des frontières étant occupées par des tribus plus ou moins indépendantes. Toutefois, ces limites, en y faisant entrer la péninsule malaise, s'étendent aujourd'hui du quatrième au vingtième degré de latitude nord, et du quatre-vingt-douzième au centième méridien. D'après cette évaluation, la longueur des États siamois atteindrait à peu près quatre cent cinquante lieues; sa largeur varierait depuis quelques kilomètres jusqu'à cent soixante-dix lieues.

VII

Pakpriau. — Le mont Phrâbat. — Le prince-abbé. — Temple et monastère. — Le pied de Bouddha. — Empreintes géologiques.

La chaleur est quelquefois accablante à Ajuthia; pendant huit jours, nous avons éprouvé trente-deux degrés centigrades à l'ombre nuit et jour, mais peu de moustiques, ce qui était un grand soulagement. Mes courses m'ont ramené plus d'une fois vers les grandes ruines qui se trouvent au milieu des bois, et j'y ai fait une collection de beaux papillons et de plusieurs insectes nouveaux. En quittant Ajuthia, je me dirigeai vers Pakpriau, qui est à quelques jours de marche, au nord, sur la frontière du Laos; c'est un pays de montagnes qui me promettait une ample récolte d'insectes et de coquilles terrestres.

La grande comète (1858) que j'avais déjà observée pendant mon voyage sur mer brillait maintenant sur le fleuve de tout son éclat; sa queue était vraiment splendide. Il est difficile de ne pas croire que c'est à cet astre que nous devons les fortes chaleurs qui ont marqué l'été et l'automne de cette année.

Jusqu'à présent, ma santé est restée excellente; je ne me suis jamais mieux porté, même dans le nord de la Russie. Depuis l'arrivée des vaisseaux anglais et d'autres navires européens à Bangkok, tout y a doublé de prix; néanmoins, tout est encore ici à très-bon marché relativement aux prix d'Europe. Je ne dépense pas plus d'un franc par jour pour mon entretien et celui de mes hommes. Le peuple vient en masse pour voir mes collections, et il ne peut s'imaginer ce que je puis faire de tant d'animaux et d'insectes.

Quel contraste entre cette nature-ci et celle de notre Europe! Comparé à ce globe enflammé, à ce ciel étincelant, que notre soleil est pâle, que notre ciel est froid et sombre! Qu'il est doux, le matin, de se lever avant ce soleil éclatant! Et qu'il est plus doux encore, le soir, de prêter l'oreille à ces mille sons, ces cris stridents et métalliques, qui s'élèvent de tous les points du sol, comme si une armée d'orfèvres et de batteurs d'or étaient à l'ouvrage! De silence, de repos, nulle part; partout et toujours on ne voit, on n'entend que le bouillonnement de la vie dans cette nature exubérante.

Je reste étonné chaque fois que je vois de petits bambins de deux à trois ans dirigeant des barques de toute dimension et nageant et plongeant sans cesse au milieu de ce fleuve rapide et profond comme une mer. Répétons-le, ils vivent en amphibies. Je m'amuse souvent à voir ces petits êtres fumer mes bouts de cigares, pour lesquels ils courent après les papillons qu'ils m'apportent sans les endommager.

J'ai découvert, chemin faisant, cette espèce d'a-

raignée que l'on trouve aussi, je crois, au Cap, et que l'on pourrait élever pour en tirer la soie; en saisissant le bout de celle-ci qui lui sort du corps, on n'a qu'à dévider, dévider toujours; le fil est très-fort, élastique, et ne se rompt jamais pendant l'opération.

Que le peuple, dans ce pays, serait heureux s'il ne croupissait pas dans l'esclavage le plus abject! La nature féconde, cette excellente mère, le traite en enfant gâté : elle fait tout pour lui. Les arbres des forêts sont chargés de légumes et de fruits exquis; les rivières, les lacs et les étangs abondent en poissons; quelques bambous suffisent pour la construction d'une maison. Le débordement périodique des eaux se charge dans la plaine de rendre la terre d'une fertilité extraordinaire. Ici, l'homme n'a qu'à semer et planter; il abandonne le soin du reste au soleil, et il ne connaît ni ne sent le besoin de tous ces objets de luxe qui font partie de la vie de l'Européen.

Le 13 novembre nous arrivâmes à un village nommé Arajiek; le terrain y était déjà plus élevé, et, pouvant enfin mettre le pied sur la terre ferme et battre la campagne, je tuai plusieurs écureuils blancs que je n'avais pas rencontrés dans les environs de Bangkok. Plusieurs semaines de courses et de voyages ne m'ont pas encore habitué à ce cri perçant que font entendre pendant toute la nuit des milliers de cigales et d'autres insectes qui semblent ne dormir jamais. C'est sur les deux rives un mouvement et un bruit continuels.

A peine le soleil commence-t-il à dorer la cime des arbres que les oiseaux, toujours alertes et gais, entonnent chacun leur hymne du matin; c'est un con-

cert enchanteur, une variété de sons infinis. Ce n'est que dans la solitude et dans la profondeur des bois qu'on peut réellement admirer et observer l'espèce d'accord ou d'ensemble du chant des nombreux oiseaux qui retentit de manière à former comme un chœur symphonique; ainsi la voix de l'un est rarement étouffée par celle de l'autre; on jouit en même temps de l'effet que produit l'ensemble et du charme du musicien ailé que l'on préfère. Les martins, les fauvettes, les drongos, les dominicains, répondaient aux tourterelles roucoulant au sommet des plus hauts arbres, tandis que des grues, des hérons, des martins-pêcheurs et une quantité d'autres espèces d'oiseaux aquatiques ou de proie poussent de temps en temps quelque cri rauque ou perçant.

Je me fais conduire chez le mandarin du village, qui m'accueille avec affabilité et m'offre, en retour de quelques petits présents, un déjeuner composé de riz, de poisson frais et de bananes. Je lui demande de me faciliter les moyens de visiter le mont Phrâbat, pèlerinage fameux où les Siamois vont en grand nombre adorer tous les ans le vestige du pied de « Bouddha; » il m'offre de m'accompagner, proposition que je reçois avec reconnaissance. Le lendemain, à sept heures du matin, mon hôte m'attendait à la porte avec des éléphants montés par leurs cornacs et les hommes nécessaires à notre excursion. Le même soir, à sept heures, nous étions rendus à notre destination.

Peu d'instants après notre arrivée, tous les habitants du mont en étaient instruits, et talapoins et montagnards ne purent résister au désir de voir « l'é-

tranger. » Je distribuai aux principaux d'entre eux quelques petits présents qui les enchantèrent ; mais mes armes étaient surtout l'objet de leur admiration.

Je me rendis à la demeure du prince de la montagne, qu'une maladie retenait dans sa maison ; il me fit servir à déjeuner, me témoignant le regret de ne pouvoir m'accompagner en personne ; mais il eut la gracieuse prévenance de m'envoyer quatre hommes pour me servir de guides et d'aides. En retour de son amabilité et de l'empressement qu'il mit à me rendre service, je lui présentai un petit pistolet, qu'il accepta avec les marques de la plus grande joie.

Le mont Phrâbat et la plaine qu'il domine à huit lieues à la ronde forment le fief de ce dignitaire, dont l'existence est tout à fait celle des princes-abbés de l'Europe féodale. Il a des milliers de vassaux taillables et corvéables à sa merci, et en emploie autant qu'il veut au service de son monastère, où rien ne rappelle le vœu de pauvreté de son ordre ; il ne sort jamais qu'en magnifique palanquin, tel qu'en ont les plus grands princes, et la suite de pages qui l'entoure, ainsi que la troupe de jouvencelles alertes qui sont chargées du soin de son réfectoire, ne m'ont pas paru affectés de la plus légère teinte d'ascétisme.

Je me rendis, de sa demeure, sur le versant occidental de la montagne où se trouve le fameux temple qui renferme l'empreinte du pied de *Samonakodom*, le Bouddha de l'Indo-Chine. Je fus saisi d'étonnement et d'admiration en arrivant à cette partie de la montagne, et je me sens incapable d'exprimer convenablement la grandeur du spectacle qui s'offrit à ma vue. Quel bouleversement de la nature ! Quelle

force a soulevé ces roches immenses, transporté et entassé les uns sur les autres tout ces blocs erratiques? A la vue de ce pêle-mêle, de ce chaos, j'ai compris comment l'imagination de ce pauvre peuple, resté enfant en dépit des siècles qui ont passé sur lui, a cru retrouver là des traces du passage de ses fausses divinités. On dirait qu'un récent déluge vient de se retirer. La vue seule de ce tableau me récompensa de mes fatigues. Jusqu'au sommet de la montagne, dans les vallées, dans les crevasses des rochers, dans les grottes, partout, je rencontrai des empreintes d'animaux, parmi lesquelles celles d'éléphant et de tigre sont les mieux marquées et les plus communes; mais j'ai pu me convaincre que plusieurs de ces empreintes provenaient d'animaux antédiluviens et inconnus. Tous ces êtres, selon les Siamois, formaient le cortége de Bouddha, lors de son passage sur la montagne. Quant au temple lui-même, il n'a rien d'admirable, car il est comme presque toutes les pagodes du Siam : inachevé d'un côté, et dégradé de l'autre. Il est construit en briques, quoique les pierres et le marbre abondent à Phrâbat, et l'on y arrive par une suite de larges degrés. Des murs, couverts de petits morceaux de verre de couleur, forment des arabesques d'une grande variété, et resplendissent au soleil avec des reflets chatoyants qui ne sont pas sans charme. Les panneaux et les corniches sont dorés; mais ce qui surtout attire l'attention par la finesse et la beauté du travail, ce sont les portes massives en bois d'ébène, incrustées de nacre de diverses couleurs qui forment des dessins d'un fini admirable. L'intérieur du temple ne répond

pas à l'extérieur; toutefois, le sol est recouvert de nattes d'argent; les murs portent encore des traces de dorure, mais noircies par le temps et la fumée; un catafalque est élevé au milieu de la salle, entouré de lambeaux de serge dorée; c'est là que l'on conserve la fameuse empreinte du pied de Bouddha. La plupart des pèlerins la couvrent de leurs offrandes : de poupées, de grossières découpures en papier, de tasses et d'une quantité immense de bimbeloterie; plusieurs de ces objets sont en or et en argent.

Après un séjour d'une semaine sur ce mont, d'où je rapportai, avec d'intéressantes collections, des reliques pétries avec les cendres d'anciens rois, je fus reconduit par les éléphants de mon hôte d'Arajiek, qui ne m'avait pas quitté, et par un guide que le prince de Phrâbat m'obligea d'accepter. Nous reçûmes encore l'hospitalité dans la maison de ce dignitaire, et le lendemain la rivière nous ramenait à *Sarabüri*, chef-lieu de la province de Pakpriau et résidence d'un gouverneur.

Sarabüri, ville d'une assez grande étendue et peuplée de cultivateurs siamois, chinois et laotiens, est composée, comme toutes les villes et villages de Siam, de maisons faites en bambous et à demi cachées sous le feuillage le long de la rivière. Au delà sont les champs de riz; puis plus loin sont d'immenses forêts où habitent seuls les animaux sauvages.

Le 26 au matin, nous passâmes devant Pakpriau, village près duquel commencent les cataractes; les eaux étant encore hautes, nous eûmes beaucoup de peine à lutter contre le courant. A peu de distance au nord de ce bourg, je trouvai une pauvre famille



Rocher au sommet du mont Phrâbal. (P. 60.)

de chrétiens laotiens dont le bon P. Larnaudy m'avait parlé [1]. Nous amarrâmes notre barque auprès de leur habitation, espérant qu'elle y serait plus en sûreté qu'ailleurs pendant le temps que j'emploierais à l'exploration des montagnes des environs et à visiter *Patawi*, qui est le pèlerinage des Laotiens, comme Phrâbat est celui des Siamois.

Dans tout le district de Pakpriau, depuis les rives du fleuve, à l'est comme à l'ouest, tout le terrain, jusqu'aux montagnes qui commencent à une distance de huit ou dix milles, ainsi que sur toute cette chaîne, du sommet à la base, est couvert de fer hydroxydé et de fragments d'aérolithes; aussi la végétation y est-elle chétive, et les bambous en forment la plus grande partie; mais partout où les détritus ont formé une couche d'humus un peu épaisse, elle est au contraire d'une grande richesse et d'une grande variété. Les arbres, hautes et innombrables futaies, fournissent des gommes et des huiles qui seraient précieuses pour le commerce et l'industrie, si l'on pouvait engager les habitants paresseux et insouciants à les recueillir. Les forêts sont infestées de tigres, de léopards et de chats-tigres. Deux chiens et un porc furent enlevés près de la chaumière des chrétiens, gardiens de notre barque, pendant notre séjour à Pakpriau. Le lendemain, j'eus le plaisir de faire payer au léopard le vol commis à ces pauvres gens, et sa peau me sert de natte. Où le sol est humide et sablonneux, je trouvai en grand nombre des traces de ces animaux; mais celles du tigre royal

[1] Le P. Larnaudy était l'interprète de l'ambassade siamoise qui a visité la France en 1860-1861.

sont beaucoup plus rares. Pendant la nuit, les habitants n'osent pas s'aventurer hors de leurs habitations; mais dans la journée ils savent que ces animaux, repus du produit de leurs chasses, se retirent dans leurs antres au fond des bois. Étant allé explorer la partie orientale de la chaîne de Pakpriau, il m'arriva de m'égarer en pleine forêt à la poursuite d'un sanglier qui se frayait un passage dans le fourré avec beaucoup plus de facilité que mes gens et moi, chargés que nous étions de fusils, de haches, de boîtes, etc.; nous manquâmes sa piste; cependant, par les cris d'effroi des singes et autrès animaux, nous savions ne pas être éloignés de quelque tigre ou léopard, digérant sans doute sa proie du matin. La nuit arrivait; il fallait songer à regagner le logis, sous peine de quelque rencontre désagréable; mais, en dépit de nos recherches, nous ne pûmes trouver de sentier, et nous dûmes, très-éloignés du bord de la forêt, passer en conséquence la nuit sur un arbre, où, avec des branches et des feuilles, nous nous fîmes des espèces de hamacs; le lendemain seulement, au grand jour, nous pûmes reconnaître notre chemin.

VIII

Patawi. — Vue magnifique. — Retour à Bangkok.

Ayant fait inutilement chercher des bœufs ou des éléphants pour porter nos bagages afin d'explorer cette partie du pays, dont tous les cultivateurs sont occupés à la récolte du riz, je laisse ma barque et son contenu à la garde de mes hôtes laotiens, et nous partons à pied, comme des pèlerins, pour Patawi par une belle matinée et un temps légèrement couvert, « le temps des chasseurs, » et qui me rappelle les agréables journées d'automne de mon pays; je suis accompagné seulement de Küe et de mon jeune guide laotien. Nous suivons pendant trois heures un sentier au milieu de forêts infestées de bêtes sauvages, et croisons ensuite la route de Kôrat; enfin nous arrivons à Patawi. Comme à Phrâbat, au pied de la montagne et à l'entrée d'une longue et large avenue qui conduit à la pagode, se trouve une cloche que frappent les pèlerins à leur arrivée, afin d'informer les bons génies de leur présence et les disposer à écouter leurs prières. Le mont, isolé, de cent cin-

quante mètres de hauteur, est de même formation que celui de Phrâbat, mais d'un aspect différent, quoique aussi grandiose. Ici, ce n'est plus cet amas de blocs rompus, superposés, comme si des géants les avaient bouleversés en se livrant un combat pareil à ceux dont parle la Fable; Patawi semble composé d'un seul bloc, d'une immense roche, qui s'élève presque perpendiculairement comme une muraille, à l'exception de la portion du milieu, qui, du côté sud, surplombe et s'avance de six à sept mètres sur la vallée, qu'on domine comme du haut d'un balcon. Au premier coup d'œil, on reconnaît l'action de l'eau sur un sol qui n'était primitivement que de l'argile.

Il y a beaucoup d'empreintes semblables à celles de Phrâbat, et en plusieurs endroits des troncs entiers d'arbres couchés sur le sol et pétrifiés à côté d'arbres existants et pareils; on dirait que la hache vient seulement de les abattre, et ce n'est qu'en essayant leur dureté avec le marteau que l'on peut s'assurer de leur état actuel. Après avoir franchi plusieurs larges degrés en pierre, je trouvai à main gauche la pagode et à droite l'habitation des talapoins, qui, au nombre de trois, un supérieur et deux hommes pour le servir, gardent et honorent les précieux rayons de Somanakodom. Les auteurs qui ont écrit sur le bouddhisme ignorent-ils la signification du mot « rayons » employé par les sectateurs de Bouddha? Or, en siamois, le même mot qui signifie « rayon, » veut dire également « ombre; » et c'est par respect pour leur divinité que la première acception est généralement reçue.

Le talapoin et ses deux hommes furent très-surpris de voir arriver un « farang » ou étranger dans la pagode. Quelques petits présents ne tardèrent pas à me mettre dans leurs bonnes grâces. Le supérieur surtout fut enchanté d'un morceau de fer aimanté que je lui donnai; il s'amusa longtemps avec ce jouet et poussa des cris d'admiration chaque fois qu'il le voyait attirer et soulever tous les petits objets de métal qu'il mettait à sa portée.

Je me rendis à l'extrémité nord de la montagne, où quelque être généreux, pour faire une œuvre méritoire, a eu la bonne idée de construire une salle pareille à celles que l'on trouve sur beaucoup de chemins et auprès des pagodes pour abriter les voyageurs.

La vue dont on jouit de cet endroit est d'une splendeur indescriptible, dans toute la valeur significative de ce mot. Je n'ai pas la prétention, on a pu le voir du reste, de dépeindre avec toutes leurs couleurs ces spectacles grandioses qui vont désormais se multiplier sous mes yeux; à peine ma plume et mon crayon ont-ils pu en saisir les contours et quelques détails; mais ce dont on peut être sûr, c'est que mes esquisses n'admettent que ce que j'ai vu et rien de plus. Je n'avais rencontré jusqu'alors au Siam que des horizons peu développés; mais ici la beauté du pays se montre dans toute sa splendeur. Je voyais se dessiner à mes pieds, comme un riche et moelleux tapis velouté, aux nuances éclatantes, variées et fondues, une immense ligne de forêts, au milieu desquelles les champs de riz et les autres lieux non boisés paraissent comme de petits

filets d'un vert clair ; au delà s'élèvent comme en gradins des monticules, des monts, et enfin à l'est, au nord et à l'ouest, sous la forme d'un demi-cercle, la chaîne de montagnes de Phrâbat, puis celle du royaume de Muang-Lôm, et enfin celles de Kôrat jusqu'à plus de soixante milles de distance. Toutes se relient les unes aux autres et ne forment pour ainsi dire qu'un seul massif dû au même bouleversement. Mais comment décrire la variété de formes de toutes ces sommités ? Ici, ce sont des pics qui se confondent avec les teintes vaporeuses et rosâtres de l'horizon ; là, des aiguilles où la couleur des roches fait ressortir l'épaisseur de la végétation; puis des mamelons aux fortes ombres, tranchant sur l'azur du ciel ; plus loin, des crêtes majestueuses ; enfin, ce sont surtout les effets de lumière brillante, les teintes délicates, les tons chauds qui font de ce spectacle quelque chose d'enchanteur, de magique, que l'œil d'un peintre pourrait saisir, mais que son pinceau, si riche et si puissant qu'il fût, ne saurait jamais rendre qu'imparfaitement.

A la vue de ce panorama inattendu, un cri d'admiration sortit en même temps de toutes les bouches. Mes pauvres compagnons, généralement insensibles aux beautés de la nature, éprouvaient cependant un moment d'extase devant ce tableau sublime et grandiose. « Oh! *di! di* (beau)! » s'écriait mon jeune guide laotien ; et demandant à Küe, qui restait silencieux, ce qu'il pensait de cette vue : « Oh! *master*, me répondit-il dans son jargon mêlé de latin, d'anglais et de siamois, les Siamois voir Bouddha sur une pierre et ne pas voir Dieu

dans ces grandes choses; moi content d'être venu à Patawi. »

Du côté opposé, c'est-à-dire au sud, le tableau est différent; c'est une plaine immense qui s'étend de la base de Patawi et des monts voisins jusqu'au-delà d'Ajuthia, dont on aperçoit même les hautes tours qui se confondent avec l'horizon à plus de cent vingt milles de distance. Du premier coup d'œil on voit que cette plaine était recouverte par la mer à une époque peu reculée, où toute la partie méridionale du Siam formait un golfe : de nombreux coquillages marins que je trouvai sur le sol et dans la terre, et parfaitement conservés, en sont une autre preuve, tandis que les empreintes, les roches, les coquilles fossiles prouvent également un bouleversement de beaucoup antérieur à cette époque.

J'eus à Patawi, avec les bons montagnards laotiens, une répétition des veillées que j'avais eues à Phrâbat; tous les soirs, après le travail des champs, plusieurs venaient pour voir le *farang*. Ces Laotiens diffèrent un peu des Siamois; ils sont plus grêles et ont les pommettes un peu plus saillantes ; ils sont généralement aussi plus bruns et portent les cheveux longs; tandis que les autres se rasent la moitié de la tête, ne laissant croître de cheveux que sur le sommet. On ne peut refuser aux Laotiens le courage du chasseur, s'ils n'ont pas celui du guerrier. Armés d'un coutelas ou d'un arc avec lequel ils lancent adroitement à plus de cent pas des balles d'une argile durcie au soleil, ils parcourent leurs vastes forêts, malgré les léopards et les tigres dont elles sont infestées. La chasse est leur principal

amusement, et, lorsqu'ils peuvent se procurer un fusil et un peu de poudre chinoise, ils vont traquer le sanglier, ou attendre le tigre et le daim à l'affût, perchés sur un arbre ou dans une petite hutte qu'ils élèvent sur des pieux de bambou. Leur pauvreté approche de la misère; mais, comme presque toujours, elle provient de leur excessive paresse, car ils ne cultivent que le riz nécessaire à leur entretien. Cette récolte assurée, ils passent le reste de leur temps à dormir, à flâner dans les bois, à faire de longues courses aux villes et villages voisins, et à se visiter chemin faisant.

A Patawi, j'entendis beaucoup parler de Kôrat, qui est la capitale d'une province du même nom située au nord-est de Pakpriau, à cinq journées de marche de cet endroit (cent ou cent vingt milles) et que j'ai l'intention de visiter plus tard. Il paraît que c'est un pays riche et qui produit surtout beaucoup de soie d'une bonne qualité; il s'y trouve également et en grande quantité un arbre à caoutchouc; mais les habitants négligent cette gomme, ignorant sans doute sa valeur. J'en ai rapporté un magnifique échantillon qui a été très-admiré à Bangkok par les négociants anglais. La vie y est, dit-on, d'un bon marché fabuleux. On peut y acheter six poules ou poulets pour un *fuang* (37 centimes), cent œufs pour le même prix, le reste à proportion. Mais, pour y arriver, il faut traverser pendant cinq ou six jours la vaste et profonde forêt du *Roi-du-Feu* que l'on voit du sommet de Patawi, et ce n'est que pendant la saison sèche que l'on peut s'y aventurer; durant celle des pluies, l'eau et l'air y sont mortels. Les

Siamois, gens superstitieux, n'osent pas non plus y tirer des coups de fusil, dans la crainte d'y attirer les mauvais génies qui les feraient périr.

Pendant le temps que je passai sur la montagne, le supérieur des talapoins redoubla de soins et d'égards pour moi; il fit transporter mon bagage dans la chambre et étendre ma natte sur les siennes, dont il se privait pour moi. Les talapoins se plaignent beaucoup du froid qu'il fait à Patawi dans la saison des pluies, des torrents qui tombent du sommet de la montagne, et aussi des tigres, qui, chassés de la plaine par l'inondation, se réfugient sur les montagnes, et viennent jusque contre leurs habitations enlever leurs poules et leurs chiens. Toutefois, ce n'est pas seulement en cette saison que ces carnassiers leur rendent visite, car la seconde nuit que nous passâmes en ce lieu, vers dix heures, les chiens poussèrent tout à coup des hurlements plaintifs.

« Un tigre! » s'écria mon Laotien, couché près de moi.

Je m'éveillai en sursaut, saisis mon fusil, et j'entr'ouvris la porte; mais la profonde obscurité ne me permit ni de le voir ni de sortir sans m'exposer inutilement; je me contentai de décharger mon arme en l'air pour effrayer l'animal. Ce n'est que le lendemain que nous nous aperçûmes de l'absence d'un de nos chiens.

Après avoir parcouru cette intéressante localité pendant une semaine, nous revînmes lever l'ancre de notre barque pour regagner Bangkok, où j'avais à mettre en ordre mes collections et à les expédier.

Les lieux qui, deux mois auparavant, étaient re-

couverts de six mètres d'eau, étaient maintenant à sec, et partout autour des habitations on bêchait les potagers et on commençait la plantation des légumes; mais les horribles moustiques avaient reparu en essaims plus formidables que jamais, et après avoir ramé tout le jour, mes pauvres domestiques ne pouvaient même goûter de repos pendant la nuit. Pendant le jour, surtout près de Pakpriau, la chaleur était excessive. Le thermomètre se tenait ordinairement à quatre-vingt-dix degrés Fahrenheit à l'ombre, et à cent quarante degrés au soleil, 35° et 60° du thermomètre centigrade. Heureusement nous n'avions plus à lutter contre le courant, et, quoique passablement chargée, notre barque filait rapidement. Nous n'étions plus qu'à trois heures de Bangkok, lorsque j'aperçus deux canots européens amarrés au bord du fleuve, et dans une salle de voyageurs, auprès d'une pagode, trois capitaines anglais de ma connaissance qui, avec leurs femmes, faisaient un joyeux pique-nique. L'un des trois était celui qui m'avait amené de Singapour; il vint au-devant de moi et m'entraîna partager leur déjeuner.

Le même jour, j'arrivai à Bangkok, et je ne savais encore où descendre, lorsque M. Wilson, l'aimable consul de Danemark, vint au-devant de moi et m'offrit gracieusement l'hospitalité dans sa magnifique demeure. Je dois considérer la partie du pays que je viens de parcourir comme très-saine, sauf peut-être à l'époque des pluies ; il paraît qu'alors l'eau qui découle des montagnes, après avoir passé sur une foule de détritus vénéneux et s'être imprégnée de substances minérales, donne naissance à des miasmes

délétères d'où s'échappe la terrible fièvre des bois *(jungle fever)*, qui, si elle ne vous emporte pas au premier accès, ne vous quitte qu'après plusieurs années de souffrances.

Mon voyage a eu lieu à la fin de la saison des pluies, lorsque les terrains qui avaient été inondés commençaient à se dessécher; il s'en élevait quelques miasmes, et j'ai vu plusieurs indigènes atteints de fièvres intermittentes; cependant je n'ai pas cessé un instant de me bien porter. Dois-je l'attribuer au régime que je suivais et qui m'a souvent été recommandé, c'est-à-dire de ne boire que du thé, jamais ou très-rarement de vin ou de spiritueux, et jamais d'eau fraîche ? Je le pense, et je crois qu'en agissant toujours ainsi l'on ne courrait aucun danger sérieux dans les localités les plus malsaines.

IX

Départ pour le Cambodge. — Voyage en barque de pêcheurs. — Chantaboun. — Produits. — Commerce. — Physionomie du pays. — Archipels du golfe de Siam. — Manière dont les crocodiles attrapent les singes.

Mon intention était de visiter le Cambodge ; mais je ne pouvais m'y rendre avec ma légère barque de rivière ; or, comme l'on ne voit guère circuler entre Bangkok et Chantaboun que de petites jonques chinoises ou des barques de pêcheurs chargées de poisson pour la capitale, je dus m'embarquer sur une de ces dernières, le 23 décembre, avec un nouveau domestique appelé Niou et d'origine anamite. Elevé au collége des Pères, à Bangkok, il connaissait assez bien le français pour m'être très-utile, surtout comme interprète. Notre embarcation était trop petite pour son contenu ; car, outre moi et Niou, elle portait deux hommes et deux enfants de treize à quatorze ans. L'aspect de toutes les petites îles du golfe est d'un effet enchanteur et pittoresque. Notre traversée fut plus longue que nous n'avions pensé. Trois jours suffisent en temps ordinaire ; il nous en fallut

huit, tellement le vent était violent et contraire. Nous eûmes aussi un accident qui fut fatal à l'un de nous et qui aurait pu l'être à tous. C'était dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier. Notre barque filait rapidement sous une brise violente et fraîche. J'étais assis sous le petit toit de feuilles et de bambous entrelacés qui me protégeait contre la pluie et la fraîcheur des nuits, disant adieu à l'année qui venait de s'écoulér et souhaitant la bienvenue à la nouvelle; priant pour qu'elle me fût favorable, et surtout qu'elle répandît à pleines mains la coupe de bonheur sur tous ceux qui me sont chers. La nuit était obscure. Nous n'étions qu'à deux milles de la côte, dont les montagnes nous apparaissaient comme un sombre bandeau. La mer seule brillait de cette lueur phosphorescente si bien connue de ceux qui ont navigué longtemps. Depuis plusieurs heures, deux requins n'avaient cessé de nous suivre en traçant à l'arrière comme un sillon de feu tortueux. Tout était silencieux sur notre bateau; on n'entendait que le vent sifflant dans nos voiles et le bruit des vagues. Je sentais en moi-même, à cette heure de la nuit, seul et loin de tous ceux que j'aimais, une tristesse que je cherchais inutilement à soulever et une inquiétude dont je ne pouvais me rendre compte. Tout à coup nous éprouvons un choc violent, suivi presque aussitôt d'un second, et notre barque reste dans l'immobilité la plus complète. Tout le monde à bord pousse un cri de détresse; les matelots sautent à l'avant avec Niou; en un instant la voile est pliée, les torches allumées; mais, ô malheur! un de nous manque à l'appel.... Un des jeunes garçons qui était

assoupi sur le bord du bateau avait été, par le choc, précipité à la mer. Inutilement nous cherchâmes le corps de ce malheureux; il était indubitablement devenu la proie d'un des requins. Fort heureusement pour nous, la barque n'avait touché que de côté contre la pointe d'un rocher et s'était ensuite échouée sur le sable, de sorte qu'après l'avoir dégagée nous pûmes aller jeter l'ancre près de la côte.

Le 3 janvier 1859, ayant traversé le petit golfe de Chantaboun par une mer excessivement houleuse, nous vîmes apparaître la fameuse roche du Lion qui forme comme la pointe d'un cap à l'entrée du port. De loin, on dirait un lion couché, et l'on a peine à croire que la nature seule ait moulé ce colosse avec des formes aussi curieuses, et cependant c'est l'eau qui l'a arrondi et modelé de la sorte. On comprend que les Siamois aient pour ce rocher, comme pour toutes les choses qui leur paraissent extraordinaires ou merveilleuses, une espèce de vénération. On raconte qu'un jour un navire anglais étant venu jeter l'ancre dans le port de Chantaboun, le capitaine, en voyant le lion, proposa de l'acheter, et que le gouverneur ayant refusé de lui vendre, l'Anglais, sans pitié, fit feu de toutes ses pièces sur le *pauvre animal*. Le fait a été raconté par un poète siamois dont l'œuvre est une plainte touchante contre la dureté de cœur des barbares de l'Occident.

Le 4 janvier, à huit heures du matin, nous arrivions à la ville de Chantaboun proprement dite. Elle est bâtie le long du fleuve, à six ou sept milles des montagnes. Les Annamites chrétiens forment le tiers à peu près de la population de cette loca-

lité; le reste est composé de marchands chinois, de quelques Annamites païens et de Siamois. Les seconds sont tous des pêcheurs, descendant d'Annamites de même profession, qui, venus de Cochinchine pour pêcher au nord du golfe de Siam, s'établirent peu à peu à Chantaboun. Tous les jours, tant que dure la saison froide et que la mer n'est pas trop forte, ils vont tendre leurs filets dans les petites baies du littoral ou dans les bassins que forment les îles entre elles.

Le commerce de cette province n'est pas considérable, comparativement à ce qu'il pourrait être; mais les nombreuses taxes, les corvées continuelles imposées au peuple par les chefs, puis l'usure et les prévarications des mandarins, ajoutées à l'esclavage, accablent, ruinent les familles et stérilisent le travail. Cependant, quoique la population ne soit pas nombreuse, on exporte à Bangkok une assez grande quantité de poivre que les Chinois principalement cultivent au pied des montagnes, un peu de sucre et de café d'une qualité tout à fait supérieure, et enfin des nattes faites de joncs, très-jolies, et qui se vendent très-avantageusement en Chine; du tabac, une quantité de poisson sec et salé, ainsi que des *bichos-di-mar* ou holothuries de mer séchées, et de l'écaille de tortue que pêchent les Annamites païens.

Tout sujet siamois, dès qu'il a atteint la taille de trois coudées, est soumis à un impôt ou tribut annuel équivalant à 6 ticaux (18 francs); les Annamites de Chantaboun le payent en bois d'aigle, les Siamois en gomme-gutte. Le tribut des Chinois se paye en gomme laque, et seulement tous les quatre ans; il n'est que

de 4 ticaux. C'est à la fin de la saison des pluies que les Annamites chrétiens se réunissent en troupes de quinze à vingt, et partent sous la conduite d'un homme expérimenté, qui devient le chef de l'expédition et indique d'ordinaire aux autres les arbres qui renferment du bois d'aigle, car tous ne sont pas également habiles à reconnaître ceux qui en contiennent, et il faut, pour bien réussir et s'éviter un travail inutile et pénible, une expérience que l'on n'acquiert qu'avec le temps. Les uns restent dans les montagnes environnantes, les autres vont aux grandes îles de Ko-Xang ou de Ko-Kut, situées au sud-est de Chantaboun.

Le bois d'aigle est dur, moucheté, et répand une forte odeur aromatique lorsqu'on le brûle. Il sert à brûler, après leur mort, le corps des princes et des hauts dignitaires que l'on conserve préalablement pendant une année dans un cercueil. Les Siamois l'emploient également en médecine. Le bois de l'arbre qui le produit est blanc et très-tendre, et il faut l'abattre et le fendre en entier pour trouver le bois d'aigle qui est répandu dans l'intérieur du tronc. Les Annamites font une espèce de secret des indices auxquels ils reconnaissent l'arbre qui en contient. Le peu de renseignements qu'ils ont voulu me donner m'a cependant mis sur la voie. Je fis abattre sur la montagne plusieurs arbres que je jugeais devoir en contenir, et le résultat de mes observations est que ce bois se forme dans les cavités de l'arbre, et que plus celui-ci est vieux, plus il en contient. On frappe le tronc de l'arbre, et s'il rend un son creux et laisse échapper par les nœuds une

odeur plus ou moins forte de bois d'aigle, on est assuré qu'il en renferme.

La plupart des Chinois marchands se livrent à l'opium et au jeu; les Annamites chrétiens ont en général une conduite plus réglée; mais leur caractère est tout l'opposé de celui des Siamois, qui sont mous, paresseux, insouciants et légers, mais généreux, hospitaliers, simples et sans orgueil. L'Annamite est petit, maigre, vif, actif, mais prompt et colérique. Il est sombre, haineux, vindicatif et surtout orgueilleux; entre parents même, ce sont des dissensions et une jalousie continuelles. Sans pitié pour le pauvre ou pour le malheureux, il est serviteur-né du puissant. L'attachement de ceux qui sont catholiques pour leurs prêtres et les missionnaires fait seul exception; ils s'exposent pour eux aux plus grands dangers. De leur côté, les païens tiennent fortement à leur idolâtrie par respect pour leurs ancêtres. Dans les rapports que j'ai eus avec les uns et les autres, tant à Chantaboun que dans les îles, où j'en rencontrais fréquemment, venus de ce premier endroit ou de Kampot, port du Cambodge, je n'ai eu qu'à me louer de la générosité et de la bonté des païens.

Les missionnaires de Bangkok m'ayant donné une lettre d'introduction pour leur confrère de Chantaboun, je descendis chez lui et j'eus le plaisir de rencontrer un digne homme qui me reçut avec la plus grande cordialité et mit à ma disposition une chambre de sa modeste habitation. Depuis plus de vingt ans ce bon père se trouve à Chantaboun avec les Annamites qu'il a baptisés, content et heureux

au milieu de l'indigence et de la solitude. A mon arrivée, il était au comble du bonheur; il voyait s'élever rapidement de jour en jour une nouvelle chapelle qu'il fait construire, et pour laquelle il a trouvé le moyen d'économiser sur son modeste viatique. Construite en briques, elle remplacera bientôt la chapelle de planches dans laquelle il officie. Je passai seize jours heureux sous son toit, tantôt chassant sur le fleuve et les canaux, tantôt sur le mont Sabab. Le pays me rappelait beaucoup la province de Pakpriau. La plaine est peut-être encore plus déserte et plus inculte; mais au pied de la montagne s'ouvrent de charmantes vallées, où quelques centaines de Chinois se livrent à la culture du poivre.

J'achetai au prix de 25 ticaux une bonne petite barque pour visiter les îles du golfe, très-intéressantes sous tous les rapports, quoique sur plusieurs d'entre elles les tigres soient nombreux. La première que je visitai porte le nom de Ko-nam-sao (buste de jeune fille). Elle a la forme d'un pic et près de deux cent cinquante mètres de hauteur. D'origine volcanique comme toutes les autres îles de cette partie du golfe, elle n'a seulement que deux milles de circonférence. Les roches qui l'entourent presque partout en rendent l'accès difficile; mais l'effet qu'y produisent une végétation puissante et une verdure pleine d'éclat et de fraîcheur est ravissant. La saison de la sécheresse, si agréable dans les voyages en Europe, à cause de la fraîcheur des nuits et des matinées, est au Siam un temps de mort et de désolation pour toute la nature. Malgré une végétation

encore assez fraîche, la vie semble s'arrêter ; les oiseaux ont fui vers les lieux où ils trouvent à se désaltérer et recherchent de préférence le voisinage des habitations et les bords des rivières où les insectes, en nombre immense, leurs fournissent une abondante nourriture. Rarement un chant vient charmer l'oreille; l'aigle pêcheur seul fait entendre son cri rauque et perçant chaque fois que le vent change. Les fourmis en essaims innombrables surgissent, au contraire, de partout; le sol, les arbres, tout en est couvert, et elles paraissent être, avec les moustiques et quelques grillons, les seuls insectes qui aient échappé à la destruction. En poursuivant les troupes de singes qui s'enfuyaient à mon approche, ou bien en suivant les traces des daims ou des léopards, dont plusieurs tombèrent frappés de mes balles, nulle part je ne trouvai dans ces îles la moindre trace de sentier, ni source, ni ruisseau; je n'avançais que très-difficilement à travers les masses de lianes et de branches entrelacées, la hache à la main, et ce n'est qu'épuisé par la chaleur et la fatigue que je revenais au rivage.

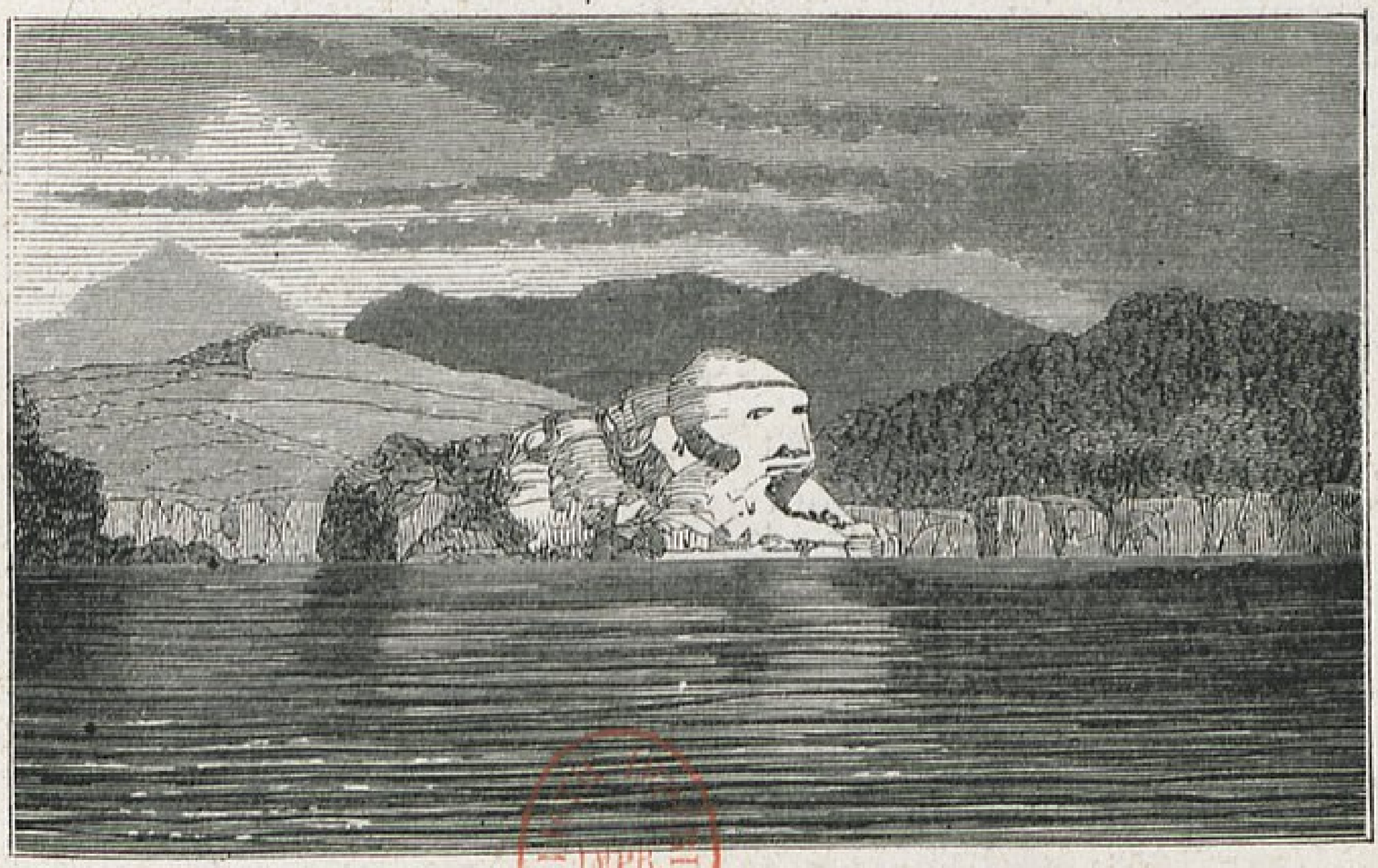
La plupart des roches de ces montagnes, comme celles des îles, sont métamorphiques, c'est-à-dire d'anciennes roches sédimentaires qui ont conservé beaucoup de traces de leur ancien dépôt sous les eaux, mais qui ont subi un changement dans leur structure et dans leur composition par l'action des volcans. Toutes renferment un grand nombre de filons et d'amas auxquels en géologie l'on donne le nom de « gîtes de contact, » c'est-à-dire de gîtes métallifères qui, encastrés dans des roches stratifiées

ou des roches massives, ont été pénétrés de leur substance.

Le 26, nous fîmes voile pour la première des îles Ko-Man, car il y en a trois qui portent ce nom et qui sont rapprochées les unes des autres. La plus grande n'est éloignée de la côte que d'une dizaine de milles. Quelques aigles pêcheurs, une espèce de pigeons blancs et des coucous noirs sont à peu près les seuls habitants ailés que j'y rencontrai; mais les iguanes y sont très-nombreuses, et lorsque le soir elles sortent de leurs retraites, le bruit qu'elles font en marchant pesamment sur les feuilles sèches et les branches mortes, pourrait facilement être attribué à des animaux plus grands et plus redoutables.

Vers le soir, la marée ayant baissé, nous laissâmes échouer notre barque dans la vase; j'avais déjà remarqué pendant le jour que la boue, semblable à celle des tourbières, était imprégnée de matières volcaniques; mais pendant toute la nuit il s'en échappa une si forte odeur sulfureuse, que je me crus sur un volcan sous-marin. Le 28, nous passâmes à la seconde île des Patates, qui est plus élevée et plus pittoresque que la précédente ; les rochers qui la bordent sont d'un effet grandiose. Le coup d'œil dont on jouit en traversant les deux îles par un beau soleil et à marée basse est surtout magnifique. Les îles des Patates doivent leur nom aux nombreux tubercules sauvages qui s'y trouvent.

Je passai plusieurs jours au cap Liaut, tantôt sur la côte, tantôt dans les nombreuses îles qui en sont très-rapprochées; c'est la plus belle partie du golfe



La roche du Lion, devant le port de Chantaboun. (P. 76.)



Vue des îles du golfe, prises du cap Liaut. (P. 82.)

elle est comparable pour sa beauté au détroit de la Sonde près des côtes de Java. Il y a deux ans, le roi étant venu visiter Chantaboun, on lui bâtit sur la plage, à l'extrémité du cap, une maison et un kiosque. En mémoire de sa visite, l'on a aussi érigé au sommet de la montagne une petite tour d'où l'on jouit d'une vue très-étendue.

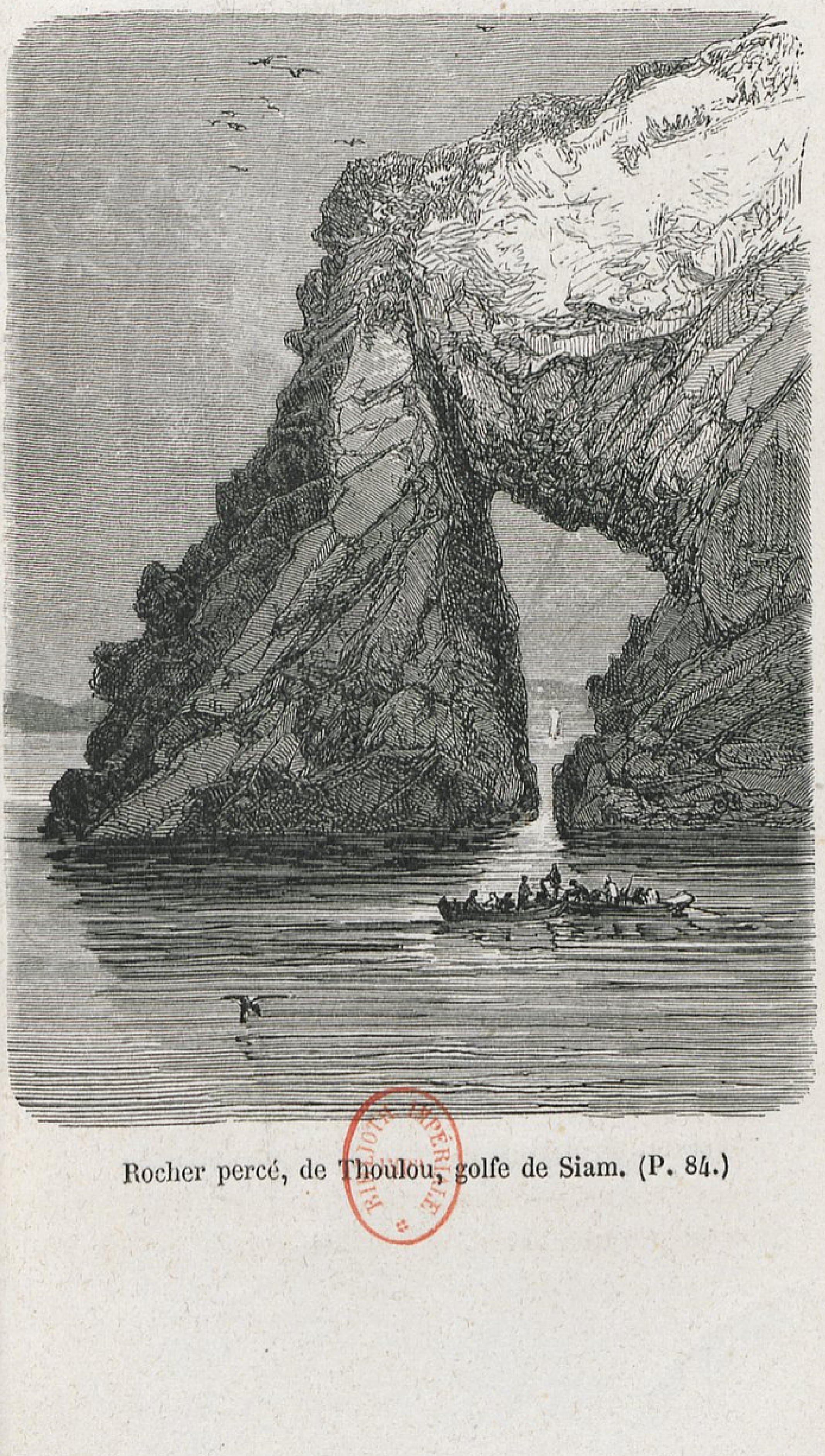
Je visitai aussi Ko-Kram qui est la plus belle et la plus grande de toutes les îles qui se trouvent au nord du golfe entre Bangkok et Chantaboun. Toute l'île n'est qu'une suite de montagnes boisées, mais cependant d'un accès assez facile et renfermant beaucoup de fer oligiste. Les singes et les daims qui l'habitent viennent tous les soirs boire au rivage, car elle manque d'eau douce.

Le 29 au matin, à mesure que le soleil s'élevait à l'horizon, la brise diminuait, et nous n'étions plus qu'à trois milles du détroit qui sépare l'île de l'Arec de celle des Cerfs, lorsqu'elle tomba tout à fait. Depuis une demi-heure, nous n'avancions qu'à force de rames, et exposés à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, quoiqu'à une heure matinale, sans le moindre souffle dans l'air, devenu lourd et suffoquant. Tout à coup et à mon grand étonnement, la mer s'agita, se souleva, et ballotta en tous sens notre légère embarcation. Je ne savais que penser d'un phénomène tout nouveau et inconnu pour moi, et d'où pouvait peut-être résulter, d'un instant à l'autre, quelque danger ou accident sérieux, lorsque notre pilote s'écria tout à coup : « Voyez comme l'eau de la mer bout. » En effet, je me retournai du côté indiqué ; la mer semblait être en ébullition, et peu d'instants après un immense

jet d'eau et de vapeur fut lancé dans les airs et dura pendant plusieurs minutes. Je n'avais jamais été témoin d'un pareil phénomène et je ne suis plus étonné maintenant de la forte odeur de soufre qui me suffoquait dans l'île Ko-Man. C'était donc un volcan sous-marin qui faisait éruption à près d'un mille de distance de l'endroit où trois jours auparavant nous avions jeté l'ancre.

Le 1er mars, nous arrivâmes à Ven-Ven, sur le Paknam-Ven; sorte d'estuaire où se déverse un fleuve large de plus de trois milles à son embouchure et formé par plusieurs cours d'eau qui découlent des montagnes et se joignent à un bras de la rivière de Chantaboun, qui, faisant l'office d'un canal, relie ces deux localités.

Les crocodiles sont plus nombreux dans le fleuve de Paknam-Ven que dans celui de Chantaboun. Continuellement je les voyais ou les entendais s'élançant de la rive dans l'eau, et il arrive assez fréquemment que des pêcheurs imprudents ou des gens endormis près de la rivière, ont été dévorés par eux ou sont morts des blessures qu'ils en ont reçues. Ce dernier cas s'est renouvelé deux fois depuis mon séjour dans la province de Chantaboun; mais une chose amusante pour l'homme qui se plaît à étudier les mœurs intéressantes de toutes les créatures dont Dieu a parsemé la surface du globe et que nous eûmes le plaisir d'observer à Ven-Ven, c'est la manière dont ces amphibies attrapent les singes qu'une malicieuse fantaisie pousse à les taquiner. Au bord du rivage, le crocodile, le corps enfoncé dans l'eau, ne laisse dépasser que sa gueule grande ouverte, afin de saisir tout ce



Rocher percé, de Thoulou, golfe de Siam. (P. 84.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

qui passera à sa portée. Une troupe de singes vient-elle à l'apercevoir, ils semblent se concerter, s'approchent peu à peu et commencent leur jeu, tour à tour acteurs et spectateurs. Un des plus agiles ou des plus imprudents arrive de branche en branche jusqu'à une distance respectueuse du crocodile, se suspend par une patte, et avec la dextérité de sa race, s'avance, se retire, tantôt allongeant un coup de patte à son adversaire, tantôt feignant seulement de le frapper. D'autres, amusés du jeu, veulent se mettre de la partie; mais les autres branches étant trop élevées, ils forment la chaîne en se tenant suspendus les uns aux autres par les pattes ou par la queue; ils se balancent ainsi, tandis que celui qui se trouve le plus rapproché de l'animal amphibie le tourmente de son mieux. Parfois la terrible mâchoire se referme, mais sans saisir l'audacieux singe : ce sont alors des cris de joie et des gambades; mais parfois aussi une patte est saisie dans l'étau et le voltigeur entraîné sous les eaux avec la promptitude de l'éclair. Toute la bande imprudente se disperse alors en poussant des cris et des gémissements; ce qui ne l'empêche pas de recommencer le même jeu quelques jours, peut-être même quelques heures après.

X

La vie des montagnes (mont Sabab). — Chasses. — Tigres. — Serpents, etc. — Riche végétation de Chantabury.

De retour à Chantaboun de mes excursions maritimes, j'allai m'installer chez un bon vieux Chinois, planteur de poivre, qui, deux mois plus tôt, lors de ma première visite, m'avait déjà donné l'hospitalité. Il se nomme Ihié-Hou, mais en siamois nous l'appelions *Apaït*, ce qui veut dire *oncle*. Apaït est veuf; il a deux fils, dont l'un est âgé de dix-huit ans; celui-ci est un bon enfant, laborieux, vif, courageux et infatigable; il m'est déjà fort attaché et a grande envie de m'accompagner au Cambodge. Né dans ces montagnes et très-intelligent, il n'est pas de quadrupèdes, et très-peu d'oiseaux dont il ne connaisse les mœurs et les habitudes ; puis il n'a peur ni des tigres, ni des éléphants; toutes ces qualités réunies jointes à sa douceur font que *Phraï* (c'est le nom du jeune homme) serait un véritable trésor pour moi.

Apaït a aussi deux frères qui, devenus catholiques, sont allés s'établir à Chantaboun, afin de se

rapprocher de l'église; quant à lui, il n'a jamais eu le moindre penchant à changer de religion, parce que s'il devenait chrétien, il faudrait, dit-il, qu'il oubliât ses parents trépassés, auxquels il a le plus grand soin de faire de temps en temps de petits sacrifices. Ses affaires ne sont pas brillantes, car il a dix ticaux d'intérêt à payer pour une petite somme de cinquante ticaux qu'il a emprunté, l'intérêt étant, à Siam, de vingt et de trente pour cent. En outre, il a les impôts à acquitter : douze ticaux pour ses deux fils, huit pour son champ de poivre, un pour son porc, quatre pour sa maison, un pour son foyer, un pour le bétel qu'il cultive, deux shellungs pour ses cocotiers, deux pour ses arbres à dourions, un tical pour ses aréquiers; total, trente-neuf ticaux. Le revenu de sa terre étant de quarante, tous frais payés, que peut-il faire avec le tical unique (deux francs cinquante centimes) qui lui reste? Les malheureux cultivateurs dans le genre de celui-ci, et ils sont nombreux, vivent de riz qu'ils obtiennent des Siamois en échange de l'arec, puis de quelques légumes.

J'éprouvai beaucoup de plaisir, de bonheur, pourrais-je dire, dans le séjour de ces lieux si beaux et si tranquilles, et en même temps si riants et si imposants. Ces montagnes sont entrecoupées, ou par des vallons animés du murmure des ruisseaux à l'eau fraîche et limpide, ou par de petites plaines parsemées de quelques modestes cases, appartenant à de laborieux Chinois, tandis qu'à peu de distance s'élève la vraie montagne avec ses rochers grandioses, ses grands arbres, ses torrents et ses cascades.

Nous avons déjà eu quelques orages, car la saison des pluies s'approche; la végétation redevient fraîche et la nature animée; le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes se font entendre partout. Apaït m'a cédé son lit, si toutefois on peut appeler lit quelques lattes d'aréquier posées sur quatre pieux de bambous. J'y ai étendu ma natte, et j'y ferais un long somme, si plusieurs fois pendant la nuit je n'étais éveillé par des armées de fourmis qui me passent sur le corps, s'introduisent sous ma couverture, dans mes vêtements, s'établissent confortablement dans ma barbe et finiraient sans doute par m'entraîner hors de mon lit, si de temps en temps je ne secouais ma couverture. D'autres fois, ce sont des cancrelas ou d'autres vilaines bêtes de la même espèce qui prennent leurs ébats sous le toit, et se laissent maladroitement tomber sur ma figure, en m'inspirant toujours du dégoût et souvent l'appréhension que ce ne soit quelque être plus venimeux ou plus répugnant encore. La chaleur en ce moment est très-supportable; le thermomètre marque ordinairement quatre-vingts degrés Fahrenheit le matin et quatre-vingt-dix degrés au milieu du jour (vingt-neuf à trente-deux degrés centigrades); mais l'eau des ruisseaux est si fraîche, que deux bonnes ablutions par jour, une le matin et une autre le soir, tout en entretenant et fortifiant ma santé, me procurent un bien-être pour plusieurs heures.

Hier soir, le petit Phraï étant allé avec Niou à Chantaboun pour acheter quelques provisions, rapporta pour un demi-fuang de bonbons chinois à son père; le pauvre vieillard ne se sentait pas de joie, et

ce matin à la pointe du jour, il se vêtit de ses meilleurs habillements, de sorte qu'en le voyant si beau, je me demandai ce qu'il pouvait y avoir de nouveau au logis. Après avoir nettoyé une planche fixée en guise de table au-dessous d'un dessin qui, sous la forme d'un pantin tirant la langue, ayant des griffes aux pieds et aux mains et une longue queue de singe, représente le père d'Apaït, celui-ci prit trois petites tasses, les emplit de thé, mit les bonbons dans une autre et plaça le tout sur la planche qui fait fonction d'autel. Il alluma ensuite deux morceaux d'un bois odoriférant, et commença ses prières : c'était un sacrifice qu'il faisait aux mânes de ses parents, avec l'espoir que leur âme viendrait goûter aux bonnes choses qu'il leur offrait.

A l'entrée du jardin d'Apaït, en face de sa case, j'ai fait avec quelques bâtons et des branches d'arbres une espèce de séchoir, couvert d'un toit de feuilles, où je sèche les grosses pièces, comme singes gibbons, blancs et noirs, chevrotains, buses, calaos, ainsi que mes boîtes d'insectes; cela attire une foule de curieux siamois et chinois qui viennent voir le farang et admirer ses curiosités.

Nous venons de passer le premier jour de l'an des Chinois, qu'ils ont fêté pendant trois jours. Plusieurs d'entre eux demeurant à une grande distance ont profité de ce temps pour nous faire visite, et, par moments, la maison d'Apaït, le vaste terrain battu qui est devant son jardin, tout était rempli de visiteurs en habits de fête. Beaucoup me demandaient des médicaments, car, à la vue de mes instruments, de ma trousse de naturaliste et de mes bocaux,

ils me prenaient pour un grand médecin. Hélas! mes prétentions ne sont pas si élevées; cependant je les traite d'après le système Raspail, et une petite boîte de pommade camphrée ou une fiole d'eau sédative sont peut-être retournées dans quelque musée d'Europe sous la forme d'un insecte ou d'une coquille quelconque, que ces braves gens m'auront rapportée en retour du bien que j'avais l'intention de leur faire.

Il est bien agréable pour moi, après une journée de chasse fatigante, par monts et par vaux et dans l'intérieur des forêts où l'on ne se fraye un chemin que la hache à la main, de me reposer le soir sur le banc de notre bon Chinois, devant sa case ombragée de cocotiers, de bananiers et d'autres beaux arbres. Depuis quatre jours, un vent du nord très-violent et frais, malgré la saison, n'a cessé de souffler, brisant et déracinant une quantité d'arbres au sommet de la montagne. Ce sont ses adieux. Le vent du sud-ouest soufflera dorénavant pendant plusieurs mois.

Aujourd'hui, la soirée m'a paru encore plus belle et plus agréable qu'à l'ordinaire; les étoiles scintillaient au ciel, et la lune brillait de tout son éclat. J'étais assis à côté d'Apaït, tandis que son fils nous jouait des airs chinois sur sa flûte de bambou. Je songeais à quel degré de prospérité cette province pourrait atteindre, si, déjà une des plus belles et des plus florissantes du pays, elle était sagement et intelligemment gouvernée, ou si quelques Européens venaient y jeter les fondements d'une colonie civilisatrice.

Proximité de la mer, communications faciles et

susceptibles de perfectionnement, climat sain, température supportable et surtout inépuisable fécondité du sol qui permet la culture des plus riches productions, rien ne manque à cette contrée pour assurer le succès à des planteurs industrieux et entreprenants.

Ma négociation est enfin arrivée à un résultat heureux, c'est-à-dire que le bon vieux Apaït a consenti à laisser son fils Phraï entrer à mon service, pourvu que je lui donne trente ticaux, la moitié de ses gages d'une année, en avance; puis il vendra sa case et son champ de poivre, payera sa dette et se retirera dans un autre endroit de la montagne. Le petit Phraï est enchanté de me suivre et de pouvoir courir les bois du matin au soir. Je ne suis pas moins content que lui, car avec sa connaissance du pays, son activité, son intelligence et son dévouement pour moi, il est d'un prix inestimable. Les chaleurs deviennent de plus en plus fortes. Le thermomètre est monté un jour à cent deux degrés Fahrenheit (trente-neuf centigrades) à l'ombre; aussi les longues chasses deviennent pénibles et quelquefois impossibles ailleurs que dans les forêts. Je profitai, il y a quelques jours, d'un temps couvert et par conséquent moins chaud, pour visiter une chute d'eau dont on m'avait parlé et qui se trouve dans le district presque désert de Priou, à douze milles de Kombau. Au mois de janvier, lors de mon premier passage ici, j'avais déjà eu le désir de m'y rendre; mais le Chinois qui s'était proposé pour nous y conduire, s'était égaré et nous avait fait marcher une journée tout entière pour nous conduire à un endroit

opposé. De Kombau, nous longeâmes pendant une heure et demie une charmante vallée unie presque partout comme une pelouse, et riante comme un parc. Elle aboutit à une forêt où, en suivant le bord d'un torrent qui, encaissé entre deux monts et hérissé de blocs de granit, augmente de largeur à mesure que l'on approche de sa source, nous ne tardâmes pas à arriver à la chute. Dans la saison des pluies, ce doit être un spectacle de toute beauté; une énorme nappe d'eau tombe alors de tous les côtés du haut d'immenses roches perpendiculaires, taillées à pic et décrivant comme un cirque de près de trente mètres de diamètre; pendant la sécheresse, l'eau de la source seule sort de dessous d'immenses blocs de granit, mais avec une telle abondance qu'elle alimente plusieurs ruisseaux. D'une hauteur de plus de vingt mètres, le torrent, large de deux à sa source, tombe avec fracas et presque d'aplomb sur les rochers, d'où il rejaillit en se détournant pour former une nouvelle chute de trois mètres de hauteur seulement, mais qui se déverse dans un vaste bassin profond de plus de quinze pieds, et qui reflète comme un miroir les rochers et les arbres qui l'entourent. Mes deux domestiques, échauffés par une longue course, se plongèrent dans cette eau si froide, à mon grand étonnement; et quand je voulus leur exposer le danger qu'ils couraient en agissant ainsi, ils me répondirent que c'est quand on a chaud qu'on doit se baigner; et tous les indigènes font de même.

Un voyageur ne doit ignorer aucun métier; un jour, je dus me faire tailleur de pierre pour détacher

une empreinte d'un animal inconnu de la surface d'un large bloc de granit enfoui au fond d'un torrent de la montagne; au mois de janvier, un Chinois me demandait un prix si élevé pour ce travail que je pensais me contenter d'une empreinte de cire; mais Phraï m'ayant proposé de se charger de ce travail, nous l'avons entrepris, et nous l'avons mené à bonne fin. Beaucoup de Siamois eussent préféré que je ne touchasse pas à leur pierre, de même que par superstition ils sont scandalisés de me voir tuer des gibbons blancs, bien que, lorsque l'animal est une fois abattu et dépouillé, comme ce ne sont pas eux qui ont commis ce péché, mortel à leurs yeux, ils soient très-heureux d'obtenir une côtelette ou un *bifteck* de ma victime, car ils attribuent à la chair de ce singe de grandes vertus médicinales.

La saison des pluies approche; les orages deviennent de plus en plus fréquents, et le tonnerre gronde parfois avec un fracas épouvantable; les insectes deviennent aussi plus nombreux ; mais les fourmis qui cherchent à s'abriter pour cette saison envahissent les habitations et deviennent un véritable fléau pour moi et mes collections, sans parler de mes vêtements; j'ai eu déjà plusieurs livres et cartes presque entièrement mangés dans une seule nuit. Heureusement, les moustiques ont disparu, c'est donc une souffrance de moins; mais, en revanche, il y a une espèce de petite sangsue, qui, lorsqu'il pleut, quitte les ruisseaux, se répand dans les bois et les rend, sinon impraticables, au moins fort désagréables à traverser; c'est par douzaines qu'ils faut à tout moment les arracher de l'épiderme; mais

comme l'on ne peut ni les voir ni les sentir toutes, c'est toujours couvert de sang que l'on revient au logis; quelquefois mon pantalon, de blanc qu'il était en partant, prend la couleur garance, si chère au troupier français.

Le gibier commence à devenir rare, au grand désappointement de nous tous, car Phraï et Niou faisaient bombance avec la chair des gibbons, et commerce de leur fiel qu'ils vendaient un shellung ou 75 centimes de notre monnaie aux médecins chinois de Chantaboun ; les calaos sont aussi devenus très-farouches, de sorte que nous ne pouvons plus guère compter que sur des chevrotains pour approvisionner la cuisine.

Il y a bien aussi sur la montagne de grands cerfs; mais ce n'est qu'en passant la nuit à l'affût qu'on peut les approcher d'assez près pour les tirer. Les oiseaux en général ne sont pas communs ; on ne voit ni cailles, ni perdrix, ni faisans ; et les quelques poules sauvages qui, de temps en temps, font leur apparition, sont si farouches, que ce serait perdre un temps précieux de leur faire la chasse. Dans cette partie du pays, les Siamois prétendent qu'ils ne peuvent cultiver de bananes à cause des éléphants, qui, à certaines époques, viennent du versant opposé de la montagne et dévorent les feuilles de cette plante, dont ils sont friands. Les tigres aussi sont nombreux, le tigre royal aussi bien que celui de la petite espèce ; toutes les nuits ils passent près des habitations, et le matin on peut voir l'empreinte de leurs larges pattes profondément marquée dans l'argile auprès des ruisseaux ou sur le sable des sen-

tiers ; le jour, ils se retirent sur la montagne, dans des fourrés épais et presque inaccessibles. Rien n'est plus rare que de les tirer *au gîte*, car généralement ils fuient à l'approche de l'homme, à moins qu'ils ne soient poussés par la faim. J'ai rencontré un jeune colon chinois qui porte sur le corps dix-neuf cicatrices faites par un de ces animaux. Un jour, il était à l'affût sur un arbre, à une hauteur de trois mètres, lorsqu'un tigre de la plus grande espèce s'approcha d'un jeune chevreau qui, attaché à un arbre à très-peu de distance de l'affût du Chinois, l'attirait par ses cris. Le chasseur ayant tiré sur le carnassier, celui-ci, mortellement blessé, réunit toutes ses forces, fit un bond énorme, et, saisissant son ennemi avec ses griffes et ses dents, l'arracha de son siége et lui déchira les chairs en roulant avec lui sur le sol; heureusement pour le malheureux Chinois, ce fut là le dernier effort du monstre ; il expira presque aussitôt.

Dans les montagnes de Chantaboun et non loin de notre demeure actuelle, on trouve des pierres précieuses d'une assez belle eau; il y a même à l'est du bourg une éminence que l'on appelle la montagne des Pierres-Précieuses; il paraîtrait, d'après ce que dit Mgr Pallegoix, qu'il fut un temps où elles étaient très-communes, puisque dans l'espace d'une demi-heure, il en ramassa une poignée, c'est-à-dire autant que les habitants de la province en trouvent actuellement dans une année. Ce qui prouve du reste qu'elles sont devenues très-rares, c'est que l'on ne trouve plus à en acheter, même à un prix élevé.

Il paraît que j'ai gravement offensé les pauves

Thais de Kombau, en enlevant les empreintes dont j'ai parlé plus haut; je viens d'en rencontrer plusieurs qui, me disent-ils, ont les « bras cassés; » ils ne pourront plus travailler et seront toujours pauvres. Désormais ils auront une bonne excuse pour leur paresse, et moi j'aurai à me reprocher et à répondre de leur misère, puisqu'en enlevant cette pierre, j'ai irrité contre eux tous les génies de la montagne. Les Chinois pensent autrement; mais leurs idées ne sont pas moins amusantes. Ils prétendent que sous l'empreinte il doit se trouver un trésor dans le roc, et que le bloc que j'ai enlevé doit avoir de grandes vertus médicinales, de sorte qu'Apaït et ses amis frottent tous les matins le dessous de la pierre contre un autre morceau de granit, puis recueillent précieusement dans de l'eau la poussière qui en tombe et avalent le tout, à jeun, avec la ferme persuasion que c'est un remède contre tous les maux. C'est ici le cas de dire que c'est la foi qui nous sauve: bien des pilules sont administrées chez les peuples civilisés qui n'ont certainement pas plus de vertus curatives que la *poudre de granit* absorbée par le vieux Apaït.

Ce pauvre bonhomme a vendu sa propriété pour 60 ticaux; sa dette payée, il lui reste, avec l'argent qu'il a reçu de moi pour son fils, 40 ticaux. Il n'en faut pas davantage ici pour qu'il se croie riche jusqu'à la fin de ses jours; il pourra de temps en temps régaler l'âme de ses aïeux de bonbons et de thé, et lui-même vivre en vrai mandarin campagnard. Avant de s'éloigner de Kombau, le bon vieillard m'a procuré un autre domicile au prix de deux ticaux (cinq

francs) par mois; je n'ai rien perdu au change sous le rapport du confort. Pour un *appartement meublé*, je pense que ce n'est pas cher. Voici l'inventaire des meubles : dans le *salon*, rien, dans la chambre à coucher, une vieille natte sur un *lit de camp*. Cependant cette case-ci est plus propre, plus spacieuse et mieux couverte que l'autre, où l'eau filtrait de toutes parts, puis j'ai un large lit de camp pour me reposer de mes longues chasses. En outre, mon nouveau propriétaire me fournit de bananes et de légumes que nous lui payons en gibier, quand la chasse a été fructueuse.

Les fruits dans cette province sont aussi bons que nombreux : ce sont la mangue, le mangoustan, l'ananas, si odoriférant et qui fond dans la bouche, et surtout, ce qui est bien supérieur à tout ce que j'avais pu imaginer avant d'en avoir goûté, le fameux *dourion*, qui mérite à juste titre d'être appelé le roi des fruits. Toutefois, pour bien l'apprécier, il faut quelque temps; il faut surmonter le dégoût qu'inspire son odeur lorsqu'on n'en a jamais mangé; cette odeur est telle qu'au premier abord, j'étais obligé de m'éloigner du lieu où il s'en trouvait. La première fois que j'en goûtai, il me semblait être près de quelque animal en putréfaction; ce ne fut qu'à la quatrième où à la cinquième tentative que je sentis cette odeur se changer en un arome des plus agréables. Le dourion atteint en grosseur à peu près les deux tiers du jacquier, et comme ce dernier il est entouré d'une écorce très-épaisse et épineuse, qui le protége contre la dent des écureuils et des autres rongeurs; en l'ouvrant, on trouve à l'intérieur dix

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

cellules dans chacune desquelles est un certain nombre de noyaux plus gros qu'une datte et entourés d'une sorte de crème blanche, quelquefois jaunâtre, d'un goût exquis. Quel bizarre caprice de la nature! de même qu'il en a coûté plus que de la répugnance pour y goûter, on est bien puni si l'on en mange souvent ou si l'on s'oublie une seule fois à en prendre plus que l'extrême modération ne l'autorise, car c'est un fruit tellement échauffant, qu'on se trouve couvert de rougeurs et de boutons le lendemain d'un excès de dourion, comme si l'on avait la rougeole. Ce fruit cueilli n'est jamais bon, car il tombe de lui-même lorsqu'il a atteint son degré parfait de maturité; on doit le manger de suite, dès qu'on l'a ouvert, autrement en peu de temps il est gâté; dans son écorce, on peut le conserver près de trois jours. A Bangkok, un seul de ces fruits coûte un shellung; à Chantaboun, on peut en avoir neuf pour le même prix.

J'étais sur le point d'écrire, dans mon journal, qu'ici il y a peu de danger à courir les bois, et que souvent nous chassons aux papillons et aux insectes sans prendre d'autres armes qu'une hache et un couteau de chasse, et que Niou s'est aguerri au point d'aller de nuit avec Phraï attendre le cerf à l'affût, lorsqu'une panthère s'est précipitée sur un chien couché à deux pas de ma porte. La pauvre bête a poussé un cri de douleur vraiment déchirant qui nous fit tous sortir ainsi que les Chinois mes voisins, chacun une torche à la main. Ceux-ci se trouvèrent face à face avec la panthère, et à leur tour ils se mirent tous à jeter les hauts cris; mais il

était déjà trop tard pour moi de saisir mon fusil, l'animal en quelques secondes fut hors de portée.

Grâce à la proximité de la mer et au voisinage des montagnes, le moment des fortes chaleurs a passé inaperçu; aussi je fus fort surpris en recevant, il y a quelques jours, une lettre de Bangkok, dans laquelle on me dit que depuis plus de trente ans on n'avait pas eu de pareilles chaleurs. Beaucoup d'Européens qui habitent cette ville sont malades; cependant je ne crois pas le climat de Bangkok plus malsain que celui des autres villes de l'Asie orientale situées sous le tropique; je serais même porté à croire le contraire; mais l'exercice qui est nécessaire à l'entretien de la santé y est pour ainsi dire impossible, et il n'y a aucun doute que ce manque d'action contribue beaucoup aux maladies.

Depuis longtemps je m'étais proposé de pénétrer dans une grotte qui se trouve sur le mont Sabab, à mi-chemin entre Chantaboun et Kombau, et si profonde, qu'elle s'étend, dit-on, jusqu'au sommet de la montagne. Je partis donc accompagné de Phraï et de Niou, munis de tout ce qu'il nous fallait pour notre excursion. Arrivés à l'entrée de la grotte, nous allumâmes nos torches, et, après avoir escaladé les blocs de granit qui sont près de l'entrée, nous y descendîmes. Des milliers de chauves-souris, réveillées par la lueur de nos flambeaux, se mirent à voltiger en rond autour de nous, éteignant nos torches à chaque instant et nous fouettant le visage de leurs ailes. Phraï marchait le premier, sondant le terrain de la lance dont il était armé. Nous avions fait ainsi une centaine de pas à peine lorsque tout à coup il se

rejeta sur moi en s'écriant avec toutes les marques du plus grand effroi : « Un serpent! retirez-vous! » et au même instant j'aperçus un énorme boa qui, à une quinzaine de pas tout au plus, la tête levée, la gueule ouverte et dardant sa langue fourchue, paraissait prêt à s'élancer sur mon guide. Mon fusil était chargé d'un côté de deux balles et de l'autre de gros plomb. Je mis en joue et lâchai la détente des deux coups à la fois; un épais nuage de fumée nous enveloppa, et nous ne vîmes plus rien. Le plus prudent pour nous était de battre en retraite, ce que nous fîmes aussitôt. Nous attendîmes pendant quelque temps à l'entrée de la grotte avec anxieté, prêts à combattre l'ennemi s'il se présentait, mais rien n'apparut. Mon bon guide donna ici la preuve de son courage : ayant rallumé une torche, il se munit de mon fusil fortement rechargé, d'une longue corde, et pénétra de nouveau, mais seul dans la grotte. Nous tenions un des bouts de la corde afin de pouvoir, au moindre signal, voler à son secours. Pendant quelques instants, qui nous parurent d'une longueur immense, notre anxiété fut terrible; mais quels ne furent pas notre étonnement et notre joie en voyant revenir Phraï tirant après lui la corde au bout de laquelle traînait une énorme boa. La tête du reptile avait été fracassée par mes deux coups de feu, et il était mort sur place. Nous ne cherchâmes pas, ce jour-là, à pénétrer plus avant dans la grotte; nous étions satisfaits du succès de notre excursion.

J'avais appris qu'une grande fête allait être célébrée par les Siamois, dans une pagode située à une lieue dans la montagne, en l'honneur d'un supérieur de tala-

poins mort l'année dernière, et dont on devait brûler les restes, selon la coutume du pays. Je m'y rendis avec l'espoir que cette curieuse cérémonie m'apprendrait à connaître les mœurs de ce peuple à la fois dans leurs rites funéraires et dans leurs amusements. Il était huit heures du matin quand nous y arrivâmes ; c'était le moment du « Kin-Kao, » ou de la consommation du riz. Près de deux mille Siamois des deux sexes, venus de Chantaboun et des villages environnants, les uns en chariot, les autres à pied, étaient dispersés dans l'enceinte de la pagode. Tous portaient, comme aux jours de grande fête, des ceintures et des langoutis neufs aux couleurs éclatantes, et le coup d'œil qu'offrait à distance cette foule bariolée était des plus gais. Sous un vaste toit de planches soutenu par des colonnes formant une espèce de hangar et bordé par des lambris couverts de peintures grotesques représentant des hommes et des monstres dans les attitudes les plus bizarres, s'élevait une imitation de rocher fait de carton peint, sur lequel on avait placé un catafalque chargé de dorures, de peintures et de sculptures, et contenant une urne dans laquelle les précieux restes du talapoin étaient renfermés. Çà et là quelques morceaux d'étoffe et de papier disposés en forme de bannière servaient de décoration. En face du catafalque et à l'extérieur de la salle se trouvait un bûcher, et à quelque distance, sur une estrade élevée, un orchestre était établi, jouant des divers instruments de la musique siamoise. Plus loin, quelques femmes avaient établi un marché où elles débitaient des fruits, des bonbons et des noix d'arec, tandis que d'un autre côté des Chinois et des Siamois

jouaient, sur un petit théâtre monté pour cette occasion, des scènes dans le genre de celles de nos théâtres ambulants qui courent les foires. Cette fête, qui dura trois jours, n'avait rien qui rappelât une cérémonie funèbre, et il s'y fit une consommation énorme de poudre et d'arack. Je m'y étais rendu, pensant y voir quelque chose de nouveau et de curieux, car la crémation n'existe que chez très-peu de peuples, et on ne la pratique ici que pour les souverains, les princes et les personnages de rang élevé; je n'avais pas songé que je serais moi-même un objet de curiosité pour la foule, ce qui arriva cependant.

A peine étais-je dans l'enceinte de la pagode, suivi de Phraï et de Niou, que de tous les côtés j'entendis répéter le mot : « Farang! venez voir le farang; » puis aussitôt Siamois et Chinois quittèrent leurs bols de riz pour se porter de notre côté. J'espérais qu'une fois leur curiosité satisfaite, ils me laisseraient circuler paisiblement; mais loin de là, la foule grossissait de plus en plus et me suivait de quelque côté que j'allasse, au point de devenir gênante, insupportable, et d'autant plus que la plupart de ceux qui y affluaient étaient déjà ivres d'opium ou d'arack, et peut-être de tous les deux. Je m'éloignais de cet endroit quand, en passant devant une baraque en planches construite pour la circonstance, j'aperçus plusieurs chefs de la province qui prenaient aussi leur déjeuner. Le plus âgé vint directement à moi, me prit la main et me pria d'une manière civile d'aller m'asseoir auprès d'eux; je profitai de sa bonne invitation pour trouver un refuge contre les importuns. On me combla d'honnêtetés ainsi que de pâtisseries, de fruits naturels et

confits, etc. ; mais la foule qui m'avait suivi se pressait de plus en plus autour de la maison et avait fini par en envahir tous les abords, jusqu'au toit qui était couvert de curieux. Tout à coup un sourd craquement se fit entendre, et toute la partie antérieure de l'habitation, cédant sous le poids des spectateurs, s'écroula avec eux, et ils roulèrent au milieu des talapoins et des laïques : ce fut une confusion des plus comiques. J'en profitai pour m'échapper, « jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus. »

XI

Retour à Chantaboun. — Iles Ko-Khut, Koh-Kong, etc. — Superbe perspective du golfe de Kampôt. — Le Cambodge. — Commerce de ces contrées. — État misérable du pays. — Audience chez le roi du Cambodge.

De retour à Chantaboun, dans l'hospitalière demeure du bon abbé Ranfaing, missionnaire français, établi en ce lieu, mon premier soin fut de prendre des renseignements, et de me mettre à la recherche des moyens de transport pour gagner Battambang, chef-lieu d'une province de ce nom, qui, depuis près d'un siècle, a été enlevée au Cambodge par l'empire siamois. Je fis prix avec des pêcheurs annamites païens pour me conduire d'abord de Chantaboun à Kampôt, port du Cambodge, à raison de trente ticaux. Les Annamites chrétiens m'en demandaient quarante et leur nourriture pour aller et retour. Après avoir pris congé de l'abbé Ranfaing, qui m'avait comblé de bontés et d'attentions chaque fois que j'étais venu à Chantaboun, je m'installai de nouveau dans une barque avec mon Chinois et mon Annamite, et, voulant profiter de la marée haute, nous partîmes à midi,

malgré une pluie battante. Arrivés au port à sept heures du soir, nous y fûmes retenus jusqu'au surlendemain par un vent contraire et trop violent pour nous permettre de le quitter sans danger.

Deux jours plus tard nous arrivâmes à Ko-Khut, où de nouveau des pluies torrentielles et un vent contraire nous retinrent à une centaine de mètres du rivage, dans une anse qui était loin d'offrir beaucoup de sécurité à notre fragile embarcation.

Notre position n'était pas agréable ; notre chétive barque, rudement secouée par les flots en fureur, menaçait à chaque instant d'être jetée à la côte contre les rochers. Aux trois quarts remplie par notre bagage auquel nous avions donné la meilleure place pour le préserver de l'eau de mer ainsi que de la pluie, elle contenait encore cinq hommes serrés les uns contre les autres à l'avant, et n'ayant pour abri que quelques feuilles de palmier cousues ensemble à travers lesquelles l'eau filtrait et nous tenait constamment mouillés. La pluie continuait à tomber avec une telle abondance que nous ne pouvions entretenir de feu pour cuire notre riz. Pendant quatre jours, il nous fallut rester à demi couchés dans notre barque, les membres fatigués de la position à laquelle nous condamnaient le défaut d'espace et nos effets et notre linge trempés et collés sur notre corps. Enfin, le cinquième jour, j'eus le plaisir de voir le ciel s'éclaircir et le vent changer. Vers les deux heures de l'après-midi, prévoyant une belle nuit, et ayant remonté, par une bonne dose d'arack, le moral de mes hommes qui commençaient à faiblir, nous levâmes l'ancre et nous nous éloignâmes de Ko-Khut poussés

par une bonne brise. J'étais heureux d'avancer et de pouvoir enfin respirer à pleins poumons; aussi je restai une partie de la nuit sur ma petite tente de palmier, jouissant de la beauté du ciel et de la marche rapide de notre bateau. A la pointe du jour, nous aperçûmes la première île Koh-Kong à notre gauche, à une distance d'à peu près dix milles. C'est une île déserte; mais on y recueille de la gomme-gutte; elle est moins grande que Koh-Xang ou Koh-Chang et n'offre pas un aspect aussi imposant, ni une suite de pics aussi majestueux. C'est à Compong-Sôm, près de Kampôt, que l'on recueille la plus grande partie de la gomme-gutte et le beau cardamome qui se trouvent dans le commerce ; les indigènes renferment la première dans des bambous, qu'ils fendent lorsqu'elle est durcie.

Nous eûmes bientôt oublié les petites misères de la première partie de notre voyage et nous fûmes bien dédommagés par la beauté des sites et l'aspect enchanteur du groupe d'îles et d'îlots que nous côtoyions à une courte distance. Nous arrivions dans des parages infestés par les pirates de Kampôt. Placés sur les hauteurs, ils observent la mer et, dès qu'ils aperçoivent une voile, ils s'apprêtent à l'attaquer au passage. Nous avancions paisiblement, sans souci des forbans, car nous n'avions avec nous aucune marchandise qui pût les tenter, et, du reste, nous étions bien armés et en état de repousser ceux d'entre eux qui auraient essayé de nous attaquer. Vers cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans l'anse d'une petite île afin de faire cuire le riz du soir et d'accorder à mes hommes un peu de repos,

car ils n'avaient pas dormi la nuit précédente. Nous étions à une journée et demie de Kampôt. A minuit, nous levâmes l'ancre et nous voguâmes, doucement bercés par les flots, nos voiles à peine enflées. Lorsqu'on a dépassé la pointe nord-ouest de la grande île Koh-Dud, qui appartient à la Cochinchine, le coup d'œil devient de plus en plus beau; la terre forme cadre de tous côtés, et il semble qu'on vogue sur un lac aux contours arrondis et verdoyants. A l'est s'étendent les côtes et les îles de la Cochinchine jusqu'à Kankao, à l'ouest et au nord, celles du Cambodge, couronnées par une belle montagne de neuf cents mètres de hauteur. Celle-ci rappelle si bien le mont Sabab, que Phraï cria au pilote : « Mais vous nous ramenez à Chantaboun; voilà le mont Sabab. » Nous ne pûmes jouir longtemps du superbe tableau qui se déroulait à nos yeux, car, peu d'instants après notre entrée dans le golfe, d'énormes nuages noirs s'amoncelèrent au sommet de la montagne, et par degrés la voilèrent entièrement. Ils furent bientôt sur nos têtes; le tonnerre grondait avec force, et un vent épouvantable faisait filer notre barque, couchée sur le flanc, avec la vitesse d'un bateau à vapeur. Le pilote même tremblait au gouvernail et me demandait de l'arack pour soutenir ses forces et son courage. Après une demi-heure de cette course effrénée, les nuages crevèrent et une pluie torrentielle nous transperça ; mais elle fit tomber le vent; nous étions alors arrivés dans le lit de la rivière qui conduit à Kampôt.

Il paraît que le roi devait passer en revue, le jour de notre arrivée, les navires qui se trouvaient dans

la rade ; mais le gros temps l'avait retenu depuis onze heures dans une espèce de salle qu'on lui avait élevée sur des pilotis dans un endroit peu profond. Au moment où nous dépassions la douane, nous aperçûmes le cortége royal qui se dirigeait vers une grande jonque que Sa Majesté faisait construire afin de pouvoir aussi se livrer au commerce, et avoir quelque chose de mieux à envoyer à Singapour que les mauvais bateaux qui, jusque-là, avaient composé toute sa marine.

La rivière qui conduit à la ville a près de cent cinquante mètres de largeur; mais son cours est très-borné; elle prend naissance dans les montagnes voisines. Le principal avantage qu'elle offre, c'est de pouvoir amener à la mer les magnifiques bois de construction qui abondent dans les forêts de ses deux rives, et dont les Chinois ne peuvent se passer pour la mâture de leurs jonques.

Il y a continuellement de six à sept navires en charge dans la rade, de sorte que l'on voit souvent des bateaux chinois ou européens monter et descendre le fleuve. Quoique Kampôt soit actuellement l'unique port de Cambodge, il est loin d'avoir le même mouvement que le port de Bangkok, car la ville compte au plus trois cents maisons et une population à peu près égale à celle de Chantaboun; en outre, tout son petit commerce est alimenté par la basse Cochinchine, dont les ports ont été jusqu'à ces derniers temps presque constamment fermés aux Européens, de sorte que les navires ne trouvent guère à charger que du riz qui leur est amené par des bateaux, et presque comme contrebande, de la basse Cochinchine par Itatienne, le *Cancao* des

cartes, ou d'autres petits ports du voisinage. Hormis quelques tonnes de gomme-gutte, un peu d'ivoire, du poisson pêché dans le grand lac par des Annamites, du bois d'ébénisterie et de construction pour lequel il est célèbre, et du coton, le Cambodge ne fournit rien au commerce, et j'ose émettre l'opinion que le jour où les ports d'Annam seront ouverts aux Européens, les marchands chinois établis à Kampôt abandonneront cette ville; cependant, mieux gouverné, ce district pourrait alimenter le commerce d'un grand nombre de produits dont nous parlerons plus tard.

Ce qui reste de ce malheureux pays ne tardera sans doute pas à tomber sous la domination de quelque autre puissance. Qui sait? Peut-être la France a-t-elle les yeux fixés sur lui et se l'annexera comme elle fait en ce moment de la Cochinchine.

Le peu d'impôts et de taxes que les Cambodgiens ont à supporter, comparativement aux Siamois, me faisait penser que je trouverais ce peuple vivant dans l'abondance et le bien-être; aussi ma surprise fut grande d'y rencontrer, à très-peu d'exceptions près, presque tous les vices, sans aucune des qualités que l'on trouve chez les autres peuples, ses voisins: la misère, l'orgueil, la grossièreté, la fourberie, la lâcheté, la servilité et une paresse excessive sont l'apanage de cette misérable population.

On a répété souvent que l'on ne devait pas juger d'un pays où l'on n'a fait que passer; que ceux-là seuls pourraient le faire qui y ont séjourné longtemps. J'admets que dans un séjour rapide l'on est sujet à commettre des erreurs; mais, je le répète ici, je mentionne ce que je vois, et donne mes im-

pressions telles que je les reçois : libre à d'autres voyageurs plus expérimentés de me démentir, si ces impressions ou mon jugement ont été faussés. Je ferai remarquer en outre que la première impression est souvent ineffaçable, et que fréquemment je ne me fie pas à mon propre jugement et parle d'après l'expérience d'autrui.

Il est peu de voyageurs en Europe, en Amérique et sans doute sur plusieurs autres points du globe, qui n'aient eu à se plaindre de la manière offensante dont les représentants des lois douanières exercent leurs devoirs et souvent les outre-passent. Ces braves gens, en Europe, gagnent leur pain quotidien en faisant supporter le plus de vexations qu'ils peuvent aux voyageurs des deux sexes ; ici, c'est le contraire, ils le gagnent en le demandant ; ce sont des mendiants commissionnés : « Du poisson sec, de l'arack et un peu de bétel, s'il vous plaît. » Plus vous donnez, moins la perquisition est scrupuleuse.

Après avoir remonté la jolie rivière qui devait nous conduire à notre but l'espace de près d'un mille, nous aperçûmes une maison couverte de feuilles, surmontée du symbole de la religion chrétienne, de la consolante croix. Ce ne pouvait être que celle de l'abbé Hestrest, missionnaire apostolique de la congrégation des Missions étrangères. Vous qui lisez ces lignes, avez-vous voyagé au loin ? avez-vous jamais été pendant un temps plus ou moins long privé de votre société habituelle ? avez-vous été maltraité par le temps ou par les hommes ? avez-vous jamais échappé à quelque grand danger ? avez-vous quitté vos parents ou vos amis pour une longue ab-

sence? avez-vous perdu un être bien-aimé? enfin avez-vous jamais souffert? Eh bien, vous saurez ce que peut sur le voyageur errant loin de sa patrie ce signe divin de la religion. Une croix pour lui, c'est un ami, un consolateur, un appui. L'âme entière se dilate à la vue de cette croix; devant elle, on s'agenouille, on prie, on oublie. C'est ce que je fis.

J'avais pour l'abbé Hestrest des lettres de plusieurs missionnaires de Siam; je fis amarrer notre barque devant sa demeure et je mis pied à terre; mais les neuf jours de stagnation forcée auxquels j'avais été obligé de me soumettre m'avaient fait perdre pour un instant l'usage de mes membres, et j'eus quelque peine à marcher.

L'abbé Hestrest m'accueillit en frère et m'offrit un abri dans sa modeste case jusqu'à ce que je pusse me loger ailleurs. La première nouvelle qu'il m'apprit fut que la France était en guerre avec l'Autriche. J'ignorais même qu'il y eût quelque différend entre les deux gouvernements. L'Italie allait naître de ce conflit! A peine étais-je débarqué qu'on nous annonça le passage du roi qui revenait de son excursion. L'abbé Hestrest me conduisit au bord de la rivière. Dès que le roi eut aperçu un étranger à côté du missionnaire, il donna l'ordre à ses rameurs d'accoster le rivage, et, quand il fut à portée de la voix, il s'adressa à l'abbé :

« Quel est l'étranger qui est avec vous?

— Sire, c'est un Français.

— Un Français! » répondit-il avec vivacité.

Puis, comme s'il doutait de la parole du missionnaire, il ajouta en s'adressant à moi :

« Vous êtes Français ?

— Français, Sire, lui répondis-je en siamois.

— M. Mouhot vient de Paris, dit l'abbé en donnant à sa réponse un air mystérieux; mais il a été tout récemment au Siam.

— Et que vient-il faire dans mon royaume ?

— Il est en mission particulière, dit l'abbé d'un ton diplomatique, — mais qui n'a rien de commun avec la politique; c'est uniquement pour voir le pays; du reste, M. Mouhot ne tardera pas à rendre une visite à Votre Majesté. »

Après quelques minutes de silence de part et d'autre, le roi salua de la main et nous dit :

« Au revoir. »

Le cortége s'éloigna.

Je craignis un instant que l'abbé ne m'eût fait passer pour un personnage moins humble que je ne le suis réellement, et que, par suite, on ne m'interdît l'entrée du royaume. Le nom seul de la France cause une peur mortelle à ces pauvres rois. Celui-ci s'attendait chaque jour à voir flotter le pavillon français dans la rade. Le roi du Cambodge a près de soixante ans; petit de taille et replet, il porte les cheveux courts : sa physionomie annonce l'intelligence, beaucoup de finesse, de la douceur et une certaine bonhomie [1]. Il était mollement couché à l'arrière de son bateau de construction européenne, sur un large et épais coussin; quatre rameurs seulement et une

[1] Depuis le voyage de M. Mouhot au Cambodge, ce roi est mort, et c'est le second roi, dont il est question plus loin, qui lui a succédé.

douzaine de jeunes femmes le remplissaient. Parmi celles-ci, j'en remarquai une dont les traits étaient délicats et même distingués; vêtue moitié à l'européenne, moitié à l'annamite, et portant relevée toute sa longue chevelure noire, elle aurait passé pour une jolie fille en tous pays. C'était, je pense, la favorite du roi; car non-seulement elle était mieux mise que les autres et couverte de bijoux, mais elle occupait la première place auprès du roi et prenait grand soin que rien ne blessât le corps de son vieil adorateur. Les autres femmes n'étaient que de grosses filles à la figure bouffie, aux traits vulgaires et aux dents noircies par l'usage de l'arack et du bétel. Derrière le bateau du roi venaient, sans ordre et à de longues distances, ceux de quelques mandarins que je ne pouvais distinguer du vulgaire ni par la mine ni par la tenue. Une barque seule, montée par des Chinois et commandée par un gros personnage de la même nation qui tenait levée une espèce de hallebarde surmontée d'un croissant, attira mon attention; elle marchait en tête de l'escorte. C'était le fameux Mun-Suy, le chef des pirates et l'ami du roi. Voici ce que j'appris au sujet de cet individu :

A peu près deux ans auparavant, ce Chinois, obligé, par des méfaits que l'on ne connaît pas très-bien, de s'enfuir d'Amoy, sa patrie, arriva à Kampôt avec une centaine d'aventuriers, écumeurs de mer comme lui. Après y avoir passé quelque temps, faisant trembler tout le monde, extorquant, la menace à la bouche, tout ce qu'ils pouvaient aux gens du marché, ils conçurent le projet de s'emparer de la ville, de tout y mettre à feu et à sang, et de se re-

tirer ensuite avec le fruit de leurs vols s'ils n'étaient pas en force pour rester en possession du terrain. Mais leur complot fut révélé ; les Cambodgiens furent appelés de tous les environs et armés tant bien que mal, et le guet-apens avorta. Mun-Suy, craignant alors que les choses ne tournassent mal pour lui, s'embarqua sur sa jonque avec ses complices et tomba à l'improviste sur Itatienne. Le marché fut saccagé en un moment ; mais les Cochinchinois, revenus de leur surprise, repoussèrent les pirates et les forcèrent à se rembarquer après leur avoir tué plusieurs hommes. Mun-Suy revint à Kampôt, gagna le gouverneur de la province, puis le roi lui-même par de beaux présents, et se livra à des actes de piraterie tels que son nom devint redouté partout à la ronde, et cela impunément. Des plaintes s'élevèrent des pays voisins, et le roi, soit par crainte, soit pour se l'attacher et être protégé contre les Annamites en cas de besoin, le nomma garde-côtes. Depuis ce temps, ce pirate est devenu brigand commissionné et titré, et les meurtres et les vols n'en sont que plus fréquents, à un point tel que le roi de Siam a envoyé des navires à Kampôt pour s'emparer de ce malfaiteur et de sa troupe ; mais deux des brigands seulement furent arrêtés et exécutés sur-le-champ ; quant à Mun-Suy, il fut caché, dit-on, dans le palais du roi même.

Quelques jours après mon arrivée, je m'installai dans une maison construite par les ordres et aux frais du roi pour abriter les négociants européens, qui rarement viennent à Kampôt. L'abbé Hestrest me fit les honneurs de la ville : le marché, tenu en

majeure partie par les Chinois, est composé de cabanes faites en bambous et couvertes en chaume. On y voit exposés une quantité de verroterie, de faïence et de porcelaine chinoise, des haches et couteaux, des parasols chinois et d'autres produits de ce pays et d'Europe. Les marchands de poisson, de légumes et les restaurants chinois en plein air, se disputent la rue en concurrence avec des porcs, des chiens affamés et des enfants de tout sexe et de tout âge barbotant, tels qu'ils furent créés par la nature, dans la fange et l'ordure ; avec des femmes indigènes d'une laideur repoussante, et des Chinois au corps décharné, à l'œil hagard et terne, traînant péniblement leurs sandales chez le marchand d'opium, le barbier ou quelque maison de jeu, trois choses sans lesquelles le Chinois ne peut vivre.

Le commerce est tout entier entre les mains de ces derniers, et l'on rencontre dix de ceux-ci pour un indigène.

Je fus présenté par l'abbé Hestrest dans plusieurs maisons chinoises où nous fûmes reçus avec politesse et affabilité. Le roi attendait et comptait sur ma visite, car plusieurs fois il envoya de ses gens pour s'informer si je n'étais réellement pas un officier détaché de l'armée française, alors en Cochinchine et venant prendre des renseignements sur ce pays. Je priai M. Hestrest de m'accompagner chez Sa Majesté. Nous remontâmes le fleuve l'espace d'un mille et demi, et nous arrivâmes à Compong-Baie qui est la partie cambobgienne de la ville; c'est là que réside le gouverneur de la province et que campaient le roi et sa suite, qui n'étaient à Kampôt qu'en visite.

Quand nous arrivâmes, Sa Majesté donnait audience dans une maison construite en bambous avec assez d'élégance et recouverte en tuile rouge. L'intérieur était plutôt celui d'une salle de théâtre forain que celui d'une demeure royale. Ne trouvant à la porte ni suisse ni factionnaire, nous entrâmes sans nous faire annoncer. Sa Majesté trônait sur une vieille chaise de fabrication européenne. De chaque côté de sa personne, et rampant sur les coudes et les genoux, deux officiers de sa maison lui offraient de temps en temps une cigarette allumée, de l'arack ou du bétel dont ils tenaient toujours une « chique » à la disposition du souverain. A quelques pas se tenaient quelques gardes dont les uns étaient armés de piques ornées d'une touffe de crins blancs au sommet, les autres de sabres dans leurs fourreaux qu'ils brandissaient à deux mains. A quelques degrés au-dessous de Sa Majesté, les ministres et les mandarins se tenaient dans la même position que les *gardes-chique*. A notre arrivée, et sur un signe du roi, nous allâmes nous asseoir à côté de lui sur des siéges pareils au sien qui furent apportés par une espèce de page. Le roi, comme ses sujets, ne porte ordinairement qu'un langouti ; celui-ci était de soie jaune retenu à la taille par une magnifique ceinture d'or dont la plaque étincelait de pierres précieuses.

Au Cambodge, comme au Siam, si l'on veut obtenir les bonnes grâces du roi ou des mandarins, il faut commencer par donner des présents. J'avais donc apporté une canne à fusil anglaise d'un beau travail, avec l'intention de l'offrir à Sa Majesté. Ce fut la première chose qui attira son attention

« Veuillez me montrer cette canne, » dit-il en cambodgien. — Je la lui présentai.

« Est-elle chargée? ajouta-t-il en voyant que c'était une arme.

— Non, Sire. »

Alors il l'arma, me demanda une capsule et la fit partir; puis il dévissa le canon qui était à balle forcée et examina le travail avec attention.

« Si elle peut être agréable à Sa Majesté, dis-je à M. Hestrest, je serais heureux de la lui offrir. » L'abbé traduisit mes paroles.

« Q'a-t-elle coûté? » répondit le roi.

Et comme l'abbé, à mon instigation, lui faisait une réponse évasive, il me pria de lui faire voir ma montre : je la lui présentai, et quand il l'eut examiné avec attention, il m'en demanda aussi le prix. L'abbé, après le lui avoir dit, lui parla de mon intention d'aller à Udong, la capitale du Cambodge, et de parcourir le pays.

« Allez à Udong, c'est très-bien, promenez-vous, promenez-vous, » me dit-il en riant.

Puis il demanda mon nom, et, comme il cherchait à l'écrire, je tirai mon portefeuille et lui présentai ma carte. Ceci lui inspira le désir d'avoir mon portefeuille. Je m'empressai de le lui offrir.

« Sire, dit alors M. Hestrest, puisque M. Mouhot va à Udong, Votre Majesté daignera sans doute lui faciliter le voyage.

— Mais volontiers; combien voulez-vous de chariots? »

J'en aurais demandé dix, que je les aurais obtenus.

« Trois me suffiront, Sire, répondis-je.

— Et pour quel jour?

— Après-demain matin, Sire.

— Prenez note de cela et donnez vos ordres, » dit le roi à son madarin secrétaire; puis il se leva, nous donna une poignée de main et se disposa à sortir.

Nous fîmes de même et retournâmes à notre hôtel. Je dis hôtel, car c'est le seul endroit où peuvent loger les étrangers, et M. de Montigny, lors de son passage à Kampôt comme ministre plénipotentiaire, y était descendu aussi bien que nous, et si l'on ne me l'avait pas dit, je l'eusse deviné rien qu'à voir les magnifiques inscriptions charbonnées sur le mur par les marins de sa suite, telles que celles-ci :

« Hôtel du roi et des ambassadeurs. — Ici on loge à pied, à cheval et à éléphant *gratis pro Deo*. — Bon lit, sofa et table à manger.... sur le plancher. — Bains d'eau de mer.... dans la rivière. Bonne table.... au marché. — Bon vin.... à Singapour....

Rien.... pour la servante. »

XII

Détails ultérieurs sur le Cambodge. — Udong, sa capitale actuelle. — Audiences chez le second roi, etc.

Dans la matinée du jour fixé pour mon départ, et lorsque tous mes préparatifs furent terminés, l'abbé Hestrest vint me chercher pour me faire partager avec lui son modeste déjeuner et me conduire ensuite avec son bateau jusqu'à Kompong-Baie, où je devais trouver les chariots.

Arrivés à cet endroit, point de chariots. Nous nous rendîmes chez le premier mandarin, qui, tout en chiquant du bétel, nous montrait ses dents noires et son rire stupide; je vis que j'étais le jouet de ces individus faux partout et toujours, ne cédant qu'à la force et détestant avant tout le nom d'Européen. Après maintes réclamations auprès des mandarins de tous grades, on m'amena enfin trois chariots! Les voitures à chiens qui sont en usage en Hollande auraient mieux fait mon affaire. J'envoyai donc promener les trois brouettes du roi de Cambodge avec

mes compliments pour cette majesté, et j'en louai d'autres à mes propres frais.

Udong, la capitale actuelle du Cambodge, est située au nord-est de Kampôt, à deux lieues et demie de l'affluent du Mékong, qui vient du grand lac, et à cent trente-cinq milles à peu près de la mer, distance prise à vol d'oiseau.

On compte huit stations et huit jours de marche jusque-là, en voyageant avec des bœufs ou des buffles; les éléphants font facilement deux stations par jour; ce qui abrége le temps de moitié; mais il n'y a que le roi, les mandarins et les riches particuliers qui puissent posséder et nourrir de ces animaux. Les chariots que nous louâmes pouvant à peine contenir nos bagages, moi et mes hommes nous fûmes forcés de partir à pied.

Après avoir traversé une plaine marécageuse où nous abbattîmes quelques oiseaux aquatiques communs, nous entrâmes dans une belle forêt, qui, sans la moindre éclaircie, se prolonge jusqu'aux portes d'Udong. Pour traverser son sol marécageux, j'avais dû me chausser de mes bottes de chasse que je n'avais pas portées depuis quelque temps et dont le cuir s'était durci. Après deux heures de marche sous un soleil de feu, je sentis mes pieds s'écorcher dans plusieurs parties. Je fus obligé de me déchausser et de continuer la route pieds nus. Heureusement elle était presque partout unie et belle à cause de la sécheresse et des fréquentes communications entre Kampôt et la capitale. La chaleur était excessive, et nos chariots d'une lenteur désespérante. Enfin nous arrivâmes à la première station, où je fus casé dans

une vaste salle en bambou, revêtue de chaume et qui avait été récemment construite pour loger le roi et sa suite. La nuit, j'eus des gardes à ma porte, envoyées par les autorités afin de me garer de tous risques et évictions, et, grâce à la lettre du roi, que je présentai, je fus respectueusement traité. Le lendemain, je parvins à louer un éléphant pour me conduire à la prochaine station, ce qui me coûta un franc de notre monnaie.

Le jour suivant, je dus continuer ma route pieds nus. Ce que nous eûmes à souffrir de la chaleur dépasse tout ce que je m'étais imaginé jusque-là de l'effet du soleil dans la zone torride. Cet astre était alors au zénith, et ses rayons brûlants, répercutés par le terrain sablonneux, devenaient intolérables à dix heures du matin; c'était à ce point que les indigènes, qui ont la plante des pieds fort dure, ne pouvaient supporter le contact du sol et cherchaient les touffes d'herbe pour y poser le pied; les bœufs ne marchaient qu'en piétinant continuellement et donnaient tous les signes de la douleur et de l'épuisement; malgré l'aiguillon et le rotin, ils refusaient souvent d'avancer. L'eau des mares était non pas tiède, mais chaude; l'atmosphère semblait embrasée, tous les êtres sans force, et la nature languissante et accablée. Au milieu du jour, nous faisions halte, pour nous remettre en route à trois heures. Sur tout notre parcours il n'y avait pas une goutte d'eau potable, même pour nos animaux qui souffraient de la soif plus encore que nous-mêmes; et, pour cuire notre riz et faire notre thé, nous n'avions d'autre ressource que celle des mares et des bour-

biers imprégnés de voix nomiques tombées des arbres environnants. Le lendemain, je trouvai de nouveau un éléphant à louer; mais ce fut le dernier, et les quatre jours suivants je fis la plus grande partie du chemin à pied, l'autre, assis sur le coin d'une des charrettes. Du reste, le manque d'eau et les tourbillons de fine poussière qui s'élèvent de la route sont les seuls inconvénients qu'aient à subir les voyageurs. Dans la saison sèche, le terrain, quoique sablonneux, est dur et bien foulé, au milieu de la voie, par le fréquent passage des chariots et des éléphants; le reste de la chaussée, large de vingt-cinq à trente mètres, est revêtu de gazon et même de hautes herbes, puis, à peu de distance, s'offre la forêt avec ses bouquets espacés d'arbres à huile, aux troncs élevés, au port droit et majestueux, et couverts à leur sommet seulement d'un panache de larges feuilles d'un vert foncé. C'est comme une magnifique et immense avenue, et on pourrait croire que l'art y a mis la main.

Les stations sont toutes situées à une distance à peu près égale, douze milles environ. A toutes, outre les anciens caravansérails servant à abriter les voyageurs et les hommes de corvée, qui sont changés tous les cinq jours, je trouvai d'autres nouvelles maisons beaucoup plus vastes et plus belles, construites pour le passage du roi; de plus, entre les stations, on rencontre souvent d'autres salles où l'on peut se reposer au milieu du jour, avantage et confort qui ne sont nullement à dédaigner.

Jusqu'à la distance de vingt-cinq milles, en partant de Kampôt, j'aperçus sur ma droite une chaîne

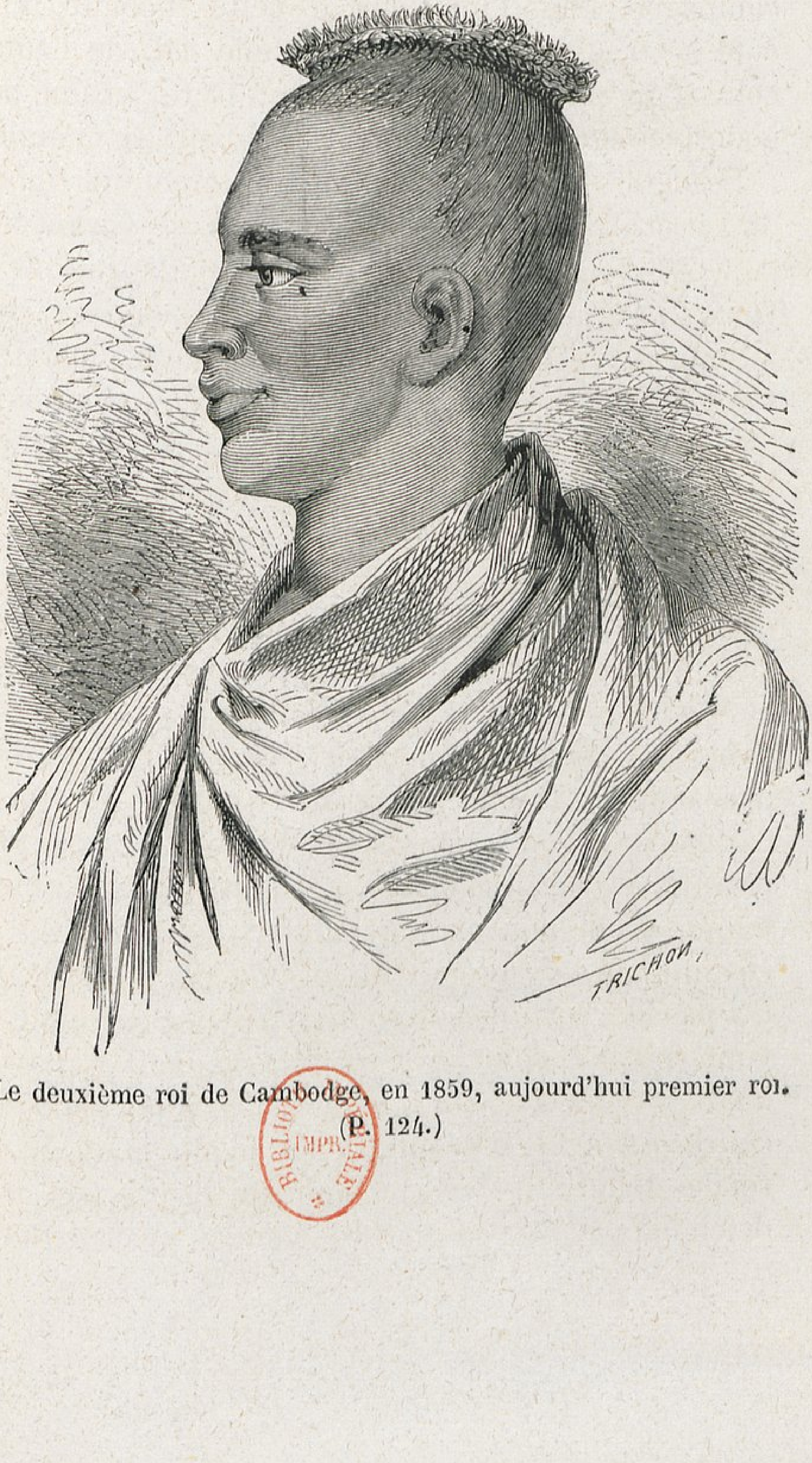
de montagnes peu élevée, derniers contre-forts de la chaîne qui sépare le bassin du grand lac Touli-Sap du golfe de Siam; mais je ne rencontrai, sur tout le parcours de mon voyage de Kampôt à Udong, qu'un terrain sablonneux, sauf en un seul endroit, où je le trouvai rocailleux, avec du minerai de fer. On ne voit qu'un seul petit village sur ce parcours, et là seulement quelques traces de culture; partout ailleurs je n'aperçus aucun sentier ni aucune trace pouvant faire supposer que l'intérieur de la forêt fût habité. Autour de la capitale seulement les champs de riz commencèrent à se montrer, ainsi que de petites maisonnettes entourées de jardins fruitiers, maisons de campagne de l'aristocratie cambodgienne, qui y vient chaque soir humer un air plus pur que celui qu'on respire à la cour et à la ville.

En arrivant aux portes d'Udong, je me trouvai en face d'un large fossé, surmonté d'un parapet et entouré d'une palissade de trois mètres d'élévation. Je pensais entrer dans une ville de guerre fortifiée, et, comme je savais mes compatriotes occupés en ce moment à donner une leçon aux Cochinchinois, je m'attendais à être reçu par un fonctionnaire la baïonnette croisée, avec le terrible : *On ne passe pas!* mais celui-ci ne se montrant pas, je donnai un coup de crosse de fusil à la porte et j'entrai. J'étais dans l'enceinte du palais du second roi, palais précédé d'une sorte de cage tenant le milieu entre une guérite et un pigeonnier, ayant à chacune de ses quatre faces une lucarne d'où l'on peut observer, en cas d'invasion, l'approche de l'ennemi, et donner le signal de la fuite avant son arrivée. J'arrivai au centre

d'une grande place autour de laquelle se prolongent les remparts, fermés de deux portes dont l'une donne accès sur le marché; la seconde conduit à la campagne. Dans l'intérieur de cette enceinte, d'un côté se trouve le palais du second roi, de l'autre celui d'un plus jeune prince, son frère, et une pagode avec son couvent, le tout recouvert en chaume.

J'espérais trouver là, comme à Kampôt, un « hôtel du roi et des ambassadeurs; » mais, ne voyant aucune *enseigne*, je me dirigeai vers un endroit où je voyais entrer et sortir beaucoup de monde. C'était la salle de justice, où les juges tenaient audience. J'envoyai Niou, mon domestique, en « députation, » demander à ces magistrats s'ils voudraient bien donner asile à un voyageur. La réponse ne se fit pas attendre; juges et plaideurs vinrent au-devant de moi et me conduisirent dans la salle de justice, où je commençai immédiatement mon installation sous les yeux de toute la foule accourue pour voir l'étranger et lui demander « ce qu'il vendait. »

La nouvelle de mon arrivée parvint bien vite au palais du roi, et deux pages me furent envoyés pour me demander si je n'irais pas de suite voir Sa Majesté. Mon bagage n'était pas encore arrivé; j'objectai que je ne pouvais me rendre auprès du roi en costume de voyage. « Oh! cela ne fait rien; le roi n'a pas de costume du tout, et il sera enchanté de vous voir. » A peine mes chariots étaient-ils arrivés, qu'un chambellan en langouti, suivi d'un page, accourut pour me dire que le roi m'attendait. Je me rendis donc au palais. La cour qui le précède était défendue par une douzaine de canons veufs de leurs



Le deuxième roi de Cambodge, en 1859, aujourd'hui premier roi.

(P. 124.)

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE

affûts, jetés au hasard sur le sol, et dans la gueule desquels nichaient les moineaux. Plus loin, une nuée de vautours dévoraient les restes du repas du roi et des gens du palais. Je fus conduit dans la salle d'audience, qui communique avec les appartements particuliers du roi; elle est pavée de larges carreaux chinois, et les murs sont blanchis à la chaux. Une foule de pages, tous Siamois, beaux jeunes hommes de vingt-cinq à trente ans, vêtus uniformément d'un langouti de soie rouge, se tenaient groupés et assis à l'orientale en attendant Sa Majesté. Quelques minutes après mon arrivée, le roi parut. Aussitôt tous les fronts se courbèrent jusqu'à terre. Je me levai, et Sa Majesté s'avança fort gracieusement près de moi, d'un air tout à la fois dégagé, distingué et digne.

« Sire, lui dis-je, j'ai eu l'honneur de voir S. M. le premier roi à Kampôt et d'en obtenir une lettre pour me rendre à Udong.

— Êtes-vous Anglais ou Français? dit le prince en m'examinant attentivement.

— Je suis Français, Sire.

— Vous n'êtes pas marchand; que venez-vous donc faire au Cambodge?

— J'y suis venu pour visiter votre pays et chasser.

— C'est très-bien. Vous avez été à Siam; moi aussi, j'ai été à Bangkok. Vous viendrez me voir encore?

— Toutes les fois que ma présence pourra être agréable à Votre Majesté. »

Après quelques instants de conversation, le roi me tendit la main; je le saluai et sortis. A peine

étais-je rentré que plusieurs de ses officiers accoururent chez moi en me disant : « Le roi est enchanté de vous ; il désire vous voir souvent. »

Le jour suivant, je parcourus la ville, dont les maisons sont construites en bambous et quelques-unes en planches ; le marché, tenu par des Chinois, est, par sa saleté, l'égal de tous les autres dont j'ai déjà parlé. La plus longue rue, je pourrais dire l'unique, a près d'un mille de longueur. Dans les environs habitent les cultivateurs et les gens de corvée, ainsi que les mandarins et autres employés du gouvernement. La population de cette ville est d'une douzaine de mille âmes à peu près.

Le grand nombre de Cambodgiens de la banlieue, des provinces, et surtout des chefs qui s'y rendent pour le commerce ou pour d'autres affaires, contribue à donner de l'animation à cette capitale. A chaque instant je rencontrais des mandarins en litière ou en filet, suivis d'une foule d'esclaves portant chacun quelque chose : les uns le parasol de couleur écarlate ou jaune, dont la dimension plus ou moins développée indique le rang ou la qualité du personnage ; d'autres la boîte d'arec, de bétel, etc. Je rencontrais souvent aussi des cavaliers montés sur de jolis petits chevaux vifs et légers, richement caparaçonnés, couverts de grelots et allant admirablement l'amble, tandis qu'un troupeau d'esclaves, couverts de sueur et de poussière, s'efforçaient de les suivre comme une meute d'animaux. Ailleurs passaient de légères carrioles traînées chacune par deux petits bœufs trottant rapidement et non moins bruyamment. Quelques rares éléphants, s'avançant majes-



Un page du roi. (P. 126.)

tueusement les oreilles et la trompe en mouvement, s'arrêtaient devant de nombreuses processions se rendant aux pagodes au son d'une musique bruyante, et plus loin des talapoins se suivaient à la file, quêtant leur pitance, drapés dans leur manteau jaune et la sainte marmite sur le dos.

Le troisième jour de mon arrivée à Udong, la séance de la cour de justice avait été bruyamment ouverte à huit heures du matin, et les cris des juges et des avocats retentissaient encore à cinq heures du soir sans avoir cessé un instant, lorsque tout à coup deux pages sortirent de la cour du palais en criant : « Le roi ! » La foudre serait tombée dans la salle qu'elle n'eût pas produit un effet pareil à ces mots; ce fut à l'instant un sauve qui peut général. Juges, accusés et curieux s'enfuirent pêle-mêle, se cachant dans tous les coins la face contre terre et comme pétrifiés. Je riais encore au souvenir de ces juges et de ces avocats en langoutis, de ces Chinois à longues queues, fuyant, se poussant, se culbutant les uns les autres à l'approche de leur maître, lorsque le roi parut, à pied, sur le seuil de la porte et suivi de ses pages. Sa Majesté me fit un petit signe de la main comme pour me saluer, puis m'appela près d'elle. Aussitôt deux pages apportèrent des chaises qu'ils placèrent sur le gazon en face l'une de l'autre. Sa Majesté m'en offrit une, et la conversation commença dans ce salon improvisé, tandis que toute l'escorte, ainsi que les passants, demeuraient prosternés. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, elle ne rencontrait aucun homme debout.

« Comment trouvez-vous ma ville ? dit le roi en

employant ce mot pour désigner son palais avec ses dépendances et les fortifications.

— Sire, elle est splendide et offre un aspect que je n'avais vu nulle part ailleurs.

— Tous ces palais et ces pagodes que vous voyez d'ici dans cette cour ont été construits en une seule année, depuis mon retour de Siam ; dans une autre année, tout sera achevé, et il n'y aura plus alors que des briques. Jadis, le Cambodge s'étendait très-loin ; mais les Annamites nous ont enlevé beaucoup de provinces.

— Sire, le moment est peut-être arrivé pour vous de les reprendre. Les Français attaquent vos ennemis d'un côté ; attaquez-les de l'autre. »

Sa majesté ne répondit pas ; mais elle me tendit un cigare en me demandant mon âge.

Je venais de me faire apporter une jolie petite carabine Minié que les officiers du roi étaient venus examiner dans la matinée ; je la lui présentai en le priant de bien vouloir l'accepter si elle lui plaisait. Il me dit de la charger. Je levai la bascule et poussai une cartouche dans le canon. « C'est fait, Sire.

— Comment donc ? ce n'est pas possible ; tirez alors. »

Il choisit lui-même pour but un poteau assez éloigné et m'indiqua l'endroit où je devais frapper ; je tirai, et aussitôt Sa Majesté et ses pages coururent s'assurer que le coup avait porté juste.

« Quand pensez-vous quitter Udong ?

— Sire, mon désir est de partir après-demain pour Pinhalu et les provinces d'au delà.

— Si vous pouviez rester un jour de plus, vous me feriez plaisir ; demain, vous dînerez chez moi ; le jour suivant, je vous conduirai voir la ville du premier roi, et le soir je ferai jouer la comédie. »

La comédie! pensai-je, cela doit être curieux; et pour la comédie je restai. Après avoir remercié le monarque de ses bontés pour moi, nous nous séparâmes avec une poignée de main. Evidemment, j'étais en grande faveur. Le lendemain matin, des pages vinrent m'offrir, de la part du roi, des chevaux pour me promener ; mais la chaleur était accablante. Vers quatre heures, le roi m'envoya un cheval pour me rendre au palais. J'étais en habit, pantalon et gilet de toile d'une blancheur éclatante; un *casque de liége*, modèle Romain et recouvert de mousseline blanche selon la méthode anglo-indoue [1], complétait ma singulière toilette. Je fus introduit par le chambellan dans un des appartements particuliers du roi. C'était un très-joli salon, meublé à l'européenne. Sa Majesté m'attendait en fumant un bouri, assise à côté d'une table chargée de mets. Dès que j'entrai, elle se leva, me tendit la main en souriant, et me pria immédiatement de prendre place et de commencer mon repas. Je vis qu'il se proposait, selon l'usage du pays, de me faire honneur en assistant au repas sans y prendre part lui-même. Après m'avoir présenté, avec une aménité et une grâce parfaites, son frère cadet, jeune prince de quatorze à quinze ans, prosterné à côté de lui, le roi ajouta :

[1] Coiffure excessivement légère, fraîche, commode et abritant bien du soleil le cou et la face. Je la recommande fort aux voyageurs dans ces pays.

« J'ai fait rôtir ce poulet et ce canard à la manière européenne ; vous me direz s'ils sont à votre goût. »

En effet, tout était excessivement bien préparé ; le poisson surtout était exquis.

« *Good brandy!* » me dit le roi en anglais, les seuls mots de cette langue qu'il connût, en me montrant une bouteille de cognac.

« Prenez et buvez. »

On me servit des gelées et des fruits confits exquis, des bananes du Cambodge et des mangues excellentes, puis le thé, que le roi prit avec moi en m'offrant un cigare de Manille. Enfin, il plaça une boîte à musique sur la table et la fit jouer.

Le premier air qui en sortit me fit un plaisir d'autant plus grand que je ne m'attendais pas à l'entendre dans le palais d'un roi.... régnant. C'était *la Marseillaise*. Le roi prit mon mouvement et mon sourire d'étonnement pour de l'admiration.

« Connaissez-vous cet air ?

— Un peu, Sire. »

Puis vint un autre, non moins bien connu, l'air des *Girondins* : « Mourir pour la patrie ! » etc.

« Le connaissez-vous aussi ? » me dit-il.

J'accompagnai l'air avec les paroles.

« Et Votre Majesté, comment aime-t-elle cet air ?

— Un peu moins que le premier ! Les souverains de l'Europe font-ils jouer souvent ces deux airs ?

— Sire, ils les réservent, comme choses solennelles, pour les grandes circonstances seulement. »

Mon Annamite était à côté de moi et remplissait les fonctions d'interprète avec un tact parfait qui

plut au roi. Le jeune prince demanda la permission de se retirer. Il salua son frère en se prosternant profondément et en élevant ses mains réunies au-dessus de la tête. Le roi lui recommanda de ne pas manquer de revenir le lendemain matin, afin de nous accompagner au palais du premier roi. Le prince passa alors dans la cour, où un page le mit à califourchon sur une de ses épaules et l'emporta dans son palais. Le roi me fit alors admirer ses meubles d'Europe : des tables d'acajou couvertes de vases en porcelaine, des fleurs sous cylindres et d'autres ornements d'un goût vulgaire. Il me fit surtout remarquer deux vieilles glaces entourées de cadres dorés, un divan et des choses semblables.

« Je commence seulement, dit-il ; dans quelques années, mon palais sera beau. »

Il me conduisit ensuite dans son jardin, où, parmi de rares et curieuses plantes, s'élève un rocher artificiel en miniature. En me ramenant au salon, il me fit passer devant toutes ses femmes (il y en avait au moins cent), que la curiosité avait attirées hors du sérail.

« Vous êtes le premier étranger qui soit jamais entré ici, me dit-il ; au Cambodge comme à Siam, personne, sauf les gens de service, ne peut pénétrer dans les appartements particuliers du roi. »

Je le remerciai de l'honneur qu'il daignait m'accorder, et, en prenant congé de lui, je le priai de me donner une lettre pour les chefs des provinces de son royaume et un ou deux éléphants pour continuer mon voyage. Il me promit d'acquiescer à ma demande. Ce jeune souverain, qui porte le titre de

second roi, est l'héritier présomptif de la couronne. Son père n'a dû son trône qu'au roi de Siam, qui l'a retenu longtemps captif dans ses États, et qui, pour garant de sa fidélité, a toujours gardé un ou deux de ses fils en otage. C'est ainsi que ce jeune roi a passé plusieurs années à Bangkok. Sans doute on lui apprit là l'art de régner, et on ne l'a laissé retourner dans son royaume qu'après s'être assuré qu'on aurait en lui un tributaire soumis et obéissant.

Son jeune frère vint aussi me faire une visite, mais pendant la nuit, afin que ses parents l'ignorassent, car il désirait avoir quelque cadeau ; très-enfant pour son âge, il manifestait le désir d'avoir tout ce qui lui frappait la vue. Il est au reste doux, aimable, poli, et a l'air distingué.

Le lendemain, à dix heures du matin, le roi me manda auprès de lui. Je le trouvai dans la salle de réception, assis sur son divan et distribuant des ordres à ses pages pour régler l'ordre de marche qu'il voulait qu'on observât pour l'aller et le retour. Le roi monta dans une jolie chaise à porteurs, magnifiquement peinte et sculptée, avec de beaux pommeaux d'ivoire. Il s'y assit nonchalamment, une jambe dessus, l'autre pendante, le coude appuyé sur des coussins de maroquin. Il avait la tête et les pieds nus, les cheveux coupés à la mode siamoise, et pour vêtement un superbe langouti de soie jaune entouré d'une large ceinture de pareille étoffe, mais plus claire. Le cortége se mit en marche : quatre pages portaient le palanquin sur leurs épaules; un autre soutenait une immense parasol rouge dont le manche doré avait près de quatre mètres de long; le prince

cadet, portant le sabre du roi, marchait à côté de lui, et sur la même ligne. J'étais de l'autre côté. Sa Majesté se tournait souvent de mon côté pour me faire remarquer les objets les plus frappants en traversant la rue, et pour lire aussi sur mon visage l'impression que me causait l'effet que sa présence produisait sur le peuple. A l'approche du cortége, toute la population accourue pour le voir se prosternait. En tête marchait trois licteurs, l'un devant, les deux autres à quelques pas derrière, portant à deux mains des faisceaux de rotins, symboles de la puissance; derrière le palanquin suivaient deux à deux les chambellans et les pages, au nombre de plus de trente, tous en langouti rouge et portant sur l'épaule des piques, des sabres et des fusils dans des étuis. Nous arrivâmes ainsi à la porte de l'enceinte du palais du premier roi.

Sa Majesté mit pied à terre, et, tout en conservant le même ordre de marche, nous suivîmes une charmante avenue d'un demi-mille à peu près de largeur plantée de jeunes arbres et entourée d'une muraille de planches.

De l'avenue, le terrain va en déclinant, couvert de pelouses et de jardins, et bordé d'une ligne d'une centaine de petits cottages aux murs d'argile et aux toits de chaume.

« Toutes ces maisons sont habitées par les femmes de mon père : il n'y a pas un seul homme, » me dit le jeune roi.

Plus loin s'étend un large bassin entouré de verdure et répandant la fraîcheur et la gaieté dans cet enclos. Sur un des côtés de ce petit lac, encadrés

dans le feuillage de ses bords et réfléchis dans sa nappe d'eau, s'étendent les bâtiments royaux, les uns blanchis à la chaux, les autres construits en simples bambous.

Nous traversons quelques chambres ou ateliers où de pauvres femmes annamites filent et tissent de la soie, puis nous passons devant le trésor et les magasins du roi, et nous arrivons dans une vaste salle construite à l'entresol et qui constitue ce que l'on nomme spécialement le palais. L'intérieur ne répond certes pas à l'extérieur. Cette salle est encombrée, comme un bazar, de bocaux, de vases de fleurs artificielles recouverts de globes, de coussins de toutes les couleurs et de toutes les dimensions; sur les tables, sur les rayons, sur le plancher, on a entassé des boîtes, des cadres chinois, des pantoufles, et une foule d'objets et d'instruments d'Europe, de vieux divans, des glaces, des lavabos, etc., etc. Après m'avoir fait de nouveau parcourir les jardins, le jeune roi, qui devait passer la journée dans ce palais, me fit reconduire par un de ses chambellans.

Peu après le coucher du soleil, le peuple accourut en foule pour assister au spectacle, qui devait commencer à sept heures, au retour du roi. La multitude était si compacte, qu'il n'y avait pas dans la cour un seul pouce de terrain inoccupé; les murs mêmes étaient couverts de monde. Sans doute qu'à ces réjouissances il est permis de déroger à l'usage général et que le peuple n'est pas tenu de se prosterner, car tout le monde, à l'intérieur comme à l'extérieur du palais, était assis à l'orientale. Ce spectacle était tout simplement une pasquinade fan-

tastique assez bien représentée et accompagnée d'une musique plus bruyante qu'harmonieuse, mais qui parut satisfaire complétement la curiosité publique. En somme, la mise en scène et les auteurs étaient fort inférieurs à ce que j'avais vu en ce genre à Bangkok.

XIII

Départ d'Udong. — Train d'éléphants. — Pinhalù. — Belle conduite des missionnaires. — Le grand lac du Cambodge. — Le fleuve Mékong.

Le 2 juillet, après avoir mangé le riz ordinaire du matin, nous étions prêts à nous mettre en route; nous n'attendions, pour cela, que les éléphants et les chariots que le roi m'avait promis. Les uns et les autres ne tardent pas à arriver, et nous traversons la ville au milieu d'une foule immense accourue de tous les points de la ville pour nous voir. Montés sur nos éléphants, suivis de notre bagage et de plusieurs pages du roi qui nous accompagnent jusque sur la route de Pinhalù, nous voyons toute la population prosternée sur notre passage, sans doute parce qu'elle m'a vu la veille avec Sa Majesté.

Nous cheminions ainsi majestueusement au train d'une lieue à l'heure, sur une très-belle chaussée élevée en certains endroits de plus de dix pieds au-dessus de la plaine boisée, mais marécageuse, qui s'étend jusqu'au grand canal de jonction du Touli-Sap avec le Mékong.

Parfois nous traversions de beaux ponts en bois et

en pierre, qui donnent certainement une meilleure et plus haute idée de l'administration du Cambodge que de celle de Siam, car à Bangkok même les ruisseaux et les canaux sont franchis sur des planches étroites et minces, ou simplement sur des troncs d'arbres jetés en travers par les soins des habitants et non par les autorités elles-mêmes.

A deux kilomètres à peu près d'Udong s'élève une espèce de rempart en terre, de la forme d'un fer à cheval, qui entoure une partie de la ville, et que l'on a eu pour but d'opposer, au besoin, à l'invasion des Annamites, qu'à cette époque on s'attendait encore chaque année à voir paraître au moment des grandes eaux.

Nous rencontrons sur la route une quantité de piétons allant à la ville ou en revenant, sans doute pour l'approvisionnement du marché. Elle est bordée de misérables cabanes en bambous, sur pilotis, semblables à des poulaillers et qui servent de demeures aux malheureux Thiâmes que le roi fit transporter là, il y a un an, des plaines situées à l'est du Mékong, pour les punir d'une tentative de révolte.

Nous arrivons de bonne heure le même jour à Pinhalù, village situé sur la rive droite du fleuve et assez considérable. Plusieurs de ses habitants descendent de Portugais et d'Annamites réfugiés.

La cité de Pinhalù est la résidence d'un évêque français, Mgr Miche, vicaire apostolique de la mission du Cambodge et du Laos.

Mgr Miche était absent pour le moment ; mais je trouvai chez lui trois bons et aimables missionnaires qui me prièrent d'attendre son retour et me reçurent

avec cette cordialité et cet empressement affectueux qu'il est si doux de rencontrer à l'étranger, et surtout de la part de compatriotes. M. Fontaine, le plus âgé des trois, quoique jeune encore, compte près de vingt années de mission. Il faisait autrefois partie de la mission de Cochinchine. Je l'avais vu à Bangkok, où il avait séjourné temporairement avant d'aller au Cambodge; il était faible et souffrant alors; je le retrouvai avec plaisir plus vigoureux et plein de gaieté. J'éprouvais beaucoup de sympathie pour ce digne homme; il ne peut y avoir assez de missionnaires comme lui.

Un de ses collègues, M. Arnoux, était non-seulement mon compatriote comme Français, mais comme enfant du même département : il est né dans le canton de Russey et moi dans celui de Montbéliard (Doubs). Il avait donc double titre à ma sympathie. Il appartient à la mission de Cochinchine, et était venu de chez les sauvages Stiêngs pour renouveler ses provisions; mais il s'était trouvé atteint de la dyssenterie par suite de la fatigue du voyage, et n'avait pu retourner à son poste avec ses gens. En entendant ces braves et dévoués soldats de l'Égliseraconter leur misère passée et présente, j'étais quelquefois autant amusé qu'ému, tant ils le faisaient gaiement. C'est le propre des enfants de notre vaillante nation de savoir souffrir et mourir le sourire sur les lèvres. Quatre jours s'écoulèrent promptement dans l'aimable compagnie de ces bons prêtres, qui ne tenaient pas moins à me procurer l'occasion de voir leur évêque que moi à faire sa connaissance. Je savais que je trouverais en lui un homme supérieur sous



Mission catholique à Pinhalù (Cambodge). (P. 138.)

BIBLIOTH. IMPÉRIALE IMPR

tous les rapports ; mais je ne m'attendais pas à trouver dans ce héros des missions une simplicité et une humilité égales à son instruction et à la force de son caractère. Mgr Miche est très-petit de taille ; mais sous une enveloppe chétive il concentre une vitalité et une énergie extraordinaires. Les annales de la mission de Cochinchine qui était la même que celle du Cambodge il y a peu de temps encore, doivent compter de belles pages consacrées aux actes de ce glorieux soldat du Christ.

N'étant encore que simple missionnaire, il fut emprisonné avec un de ses confrères et frappé de verges, affreux supplice qui à chaque coup fait jaillir le sang et entame les chairs. La sentence exécutée, on les ramenait dans leur cachot afin de renouveler le supplice le lendemain lorsque les plaies commenceraient à se cicatriser.

« Cela fait horriblement souffrir, dit l'autre missionnaire à Mgr Miche, et je crains de n'avoir pas la force de supporter une nouvelle épreuve.

— Soyez tranquille, lui répondit celui-ci, je demanderai à recevoir les coups pour vous. »

Et il en fut comme il l'avait dit!

Ici le missionnaire est tout pour ses pauvres catéchistes, médecin de l'âme et médecin du corps, juge, etc. Chaque jour, il passe plusieurs heures à entendre leurs différends et à remettre la paix où elle est troublée. Et elle l'est souvent dans une contrée où un débiteur qui ne peut payer son créancier devient, lui et sa famille, l'esclave de cet homme.

« Tu es mon esclave, dit un individu à une jeune fille qu'il rencontre par hasard.

— Comment cela? je ne vous connais pas.

— Ton père me devait; il ne m'a pas payé.

— Je n'ai jamais connu mon père ; il est mort avant ma naissance.

— Veux-tu plaider? Nous plaiderons. »

L'homme en appelle à quelque mandarin, débute par offrir un présent, lui en promet un autre; son procès est gagné, et la malheureuse, sans appui, devient l'esclave de son persécuteur. Cette antique histoire d'Appius et de Virginie se renouvelle fréquemment au Cambodge. Les Virginius seuls font défaut.

Depuis que j'avais mis le pied dans ce pays, la peur s'était emparée de mes domestiques; elle fut à son comble quand je leur annonçai qu'il fallait partir pour visiter les tribus sauvages de Stiêngs, au-delà du grand fleuve. Le Cambodge est certainement très-redouté des Siamois; les montagnes et surtout les forêts habitées par les Stiêngs ont, à cause de leur insalubrité, auprès des Cambodgiens et des Annamites, une réputation analogue à celle dont Cayenne jouit parmi nous.

Ces craintes ne pouvaient m'arrêter, et dès que j'eus reçu du roi de Cambodge la lettre qu'il m'avait promise, je quittai Pinhalù dans une petite barque conduite par deux rameurs, et me dirigeai vers le Mékong.

En descendant le cours d'eau qui y conduit, large d'à peu près douze cents mètres, je fus étonné de voir le flot remonter du sud au nord au lieu de descendre vers le fleuve dont il semble le tributaire.

Pendant près de cinq mois de l'année, le grand

lac du Cambodge, le Touli-Sap, couvre un espace immense ; mais après ce temps il diminue de profondeur, tout en conservant à peu de chose près la même dimension. A l'époque des pluies, ce ne sont pas seulement les eaux issues des montagnes qui le bordent à l'ouest, qui le gonflent, mais le trop-plein du Mékong arrête l'écoulement du lac, et finit par y déverser une partie de son excédant.

XIV

Départ de Pinhalù. — Le grand bazar du Cambodge. — Penom-Penh.— Le fleuve Mékong. — L'île Ko-Sutin. — Pemptiélan. — Les confins du Cambodge. — Voyage à Brelum et dans la contrée des sauvages Stiêngs.

Partis à onze heures de Pinhalù, à la nuit tombante nous étions rendus à Penom-Penh, le grand bazar du Cambodge. La distance qui sépare les deux localités est de dix-huit milles au plus. J'avais peu de chose à acheter, car Mgr Miche et M. Arnoux avaient absolument voulu charger ma barque d'une provision de riz et de poisson sec suffisante, non-seulement pour toute la durée de mon voyage, mais pour tout le temps que je me proposais de passer chez les Stiêngs.

Je m'arrêtai un jour entier, afin de voir la ville et faire emplette de verroterie, de fil de laiton et de cotonnade, qui devaient m'être utiles comme objets d'échange avec les sauvages.

Penom-Penh, situé au confluent de deux grands cours d'eau, renferme une dizaine de millé d'habitants, presque tous Chinois, sans compter une popu-

lation flottante au moins du double. Celle-ci est composée de gens venus du Cambodge et surtout de Cochinchine, et vivant dans leurs bateaux. C'était l'époque où beaucoup de pêcheurs, de retour du grand lac, s'arrêtent à Penom-Penh pour y vendre une partie de leur poisson, et où une foule d'autres petits commerçants y sont attirés pour acheter du coton, dont la récolte se fait avant les pluies. Après avoir parcouru la ville, longue et sale, j'arrivai sur une éminence au sommet de laquelle on a bâti une pagode sans beauté ni intérêt, mais d'où la vue s'étend sur une grande partie du pays.

D'un côté se déroule, comme deux longs et larges rubans, le Mékong, et son affluent, au milieu d'une immense plaine boisée ; de l'autre, c'est la plaine encore, et encore des forêts, mais bordées au sud et au nord-ouest par de petites chaînes de montagues.

Quoique Penom-Penh serve souvent de passage aux missionnaires, ma présence ne manqua pas d'exciter la curiosité du peuple. La guerre de Cochinchine était le sujet de toutes les conversations et la préoccupation de tous ici. Une quantité de malheureux pêcheurs chrétiens, qui revenaient du grand lac, n'osaient rentrer dans leurs foyers, parce qu'ils savaient qu'à chaque douane on les obligerait à fouler la croix aux pieds, et ils attendaient là des nouvelles de la paix que l'on était, disait-on, en train de conclure. D'un autre côté, ce que rapportaient les Chinois et les Annamites qui avaient vu la prise de la ville de Saigon aurait peut-être peu flatté l'orgueil d'un Français. Je n'avais pas vu les glorieux bulletins de l'amiral ; j'avais la douleur d'entendre

l'ennemi nous traiter de barbares, et, faisant retomber sur nous la responsabilité de faits partiels, sans doute inévitables en temps de guerre, et surtout dans un pays où le soldat souffre du climat et de privations de toute espèce, s'étonner, lui, le peuple le plus corrompu peut-être de tout l'Orient, de ne pas trouver en nous des hommes d'une supériorité morale aussi incontestable que notre supériorité intellectuelle et physique.

Le jour suivant, en descendant le fleuve jusqu'à l'extrémité sud de la ville, nous longeâmes comme une autre ville flottante, composée de plus de cinq cents bateaux, et pour la plupart d'assez grande dimension. Ils servent d'entrepôt à certains marchands et de résidence à d'autres. Par prudence, ils y laissent tout leur argent et la plus grande de leurs marchandises afin d'être, en cas d'alerte, toujours prêts à prendre le large.

Quelque temps après, nous voguions dans les eaux du Mékong, qui commençait seulement à grossir, car dans tout le pays la sécheresse avait été extrême et retardée de plus de deux mois.

Ce grand fleuve, dont le nom signifie « mères des fleuves, » me rappelait beaucoup le Ménam, à quelques lieues au nord de Bangkok; mais son aspet est moins gai, quoiqu'il y ait quelque chose de très-imposant dans sa masse d'eau plus grande et se précipitant avec la rapidité d'un torrent. De rares embarcations, à peine distinctes d'un bord à l'autre, le côtoient péniblement; ses rives, élevées de six à sept mètres en temps ordinaire, paraissent à peu près désertes, et les forêts ne se dessinent qu'à plus d'un mille par delà.

Le long du fleuve de Siam, l'élégant feuillage des bambous et des palmiers se détache et se dessine gracieusement sur le ciel bleu, et le chant des oiseaux retentit de l'une à l'autre rive. Ici des troupes de marsouins bondissant hors de l'eau et courant le nez au vent, des pélicans s'ébattant sur ces eaux profondes, ou bien des cigognes et des hérons que l'approche de l'homme fait fuir silencieusement du milieu des roseaux, viennent seuls nous distraire de notre pénible navigation.

Nous passons devant la grande île de *Ko-Sutin*, distante de quarante milles au plus de Penom-Penh, et que nous n'atteignons qu'après cinq jours d'une marche difficile et laborieuse. Le courant est si fort qu'à chaque détour du fleuve nous sommes obligés, tout en redoublant d'efforts avec nos rames, de nous cramponner aux joncs de la rive pour ne pas être entraînés en arrière.

Plus on remonte vers le nord, plus on trouve le courant rapide; c'est au point qu'à l'époque des grandes eaux on ne fait guère qu'un ou deux milles par jour, et que les rameurs vont souvent le soir chercher à pied du feu à l'endroit où ils ont fait cuire le riz le matin.

A vingt-cinq ou trente lieues au nord de Ko-Sutin, sur les confins du Laos, commencent les rapides et les cataractes; il faut alors quitter les bateaux pour prendre des pirogues que l'on est souvent obligé de transporter à dos d'homme, ainsi que tout le bagage, pour franchir ces passages. Je ne m'arrêtai à Ko-Sutin que quelques heures, et seulement afin de serrer la main à un autre pionnier de

la civilisation, M. Cordier, prêtre de beaucoup de mérite, provicaire de la mission du Cambodge et dont cette île forme la résidence.

Dès mon entrée dans la pauvre chapelle qu'il a fait construire lui-même, j'éprouvai une certaine compassion pour ce digne homme, en voyant la misère et le dénûment qui régnaient autour de moi. Depuis trois ans, le pauvre missionnaire souffre d'une dyssenterie passée à l'état chronique; cependant il ne se plaint ni de ses privations ni de ses maladies; la seule chose qui le peine, c'est le peu de chrétiens qu'il est appelé à baptiser, car les Cambodgiens sont fort attachés à leurs idoles.

« Mais vous, me dit-il, savez-vous où vous allez? Je suis étonné qu'on vous ait laissé dépasser Pinhalù. Demandez aux Cambodgiens ce qu'ils pensent des forêts des Stiêngs, et proposez à quelqu'un d'ici de vous accompagner, personne ne vous suivra. Les pluies ont commencé, et vous allez au-devant d'une mort presque certaine, sinon d'une fièvre qui vous fera souffrir et languir des années. J'ai eu cette fièvre, la fièvre des djungles; c'est quelque chose d'affreux, de terrible; jusqu'au bout des ongles je ressentais une chaleur que je ne puis appeler autrement qu'infernale, puis succédait un froid glacial que rien ne pouvait réchauffer; le plus souvent on y reste, comme tant de mes collègues que je pourrais nommer. »

Ces paroles étaient peu rassurantes; cependant j'avais tracé mon itinéraire; je savais que cette dangereuse région renferme des coquilles terrestres et

fluviales que je ne trouverais nulle part ailleurs[1], et que cette tribu de sauvages presque inconnue m'offrirait une étude curieuse et intéressante; il n'en fallait pas davantage pour me pousser en avant. Je me confiai en la bonne Providence et continuai ma route en recevant ces dernières bonnes paroles de M. Cordier.

« Que Dieu accompagne le pauvre voyageur ! »

Douzemilles plus haut, je dus laisser ma barque pour prendre la voie de terre. Je partis à deux heures de l'après-midi, espérant arriver le même jour à *Pemptiélan*, grand village où réside le mandarin auquel la lettre du roi était adressée; cependant ce ne fut que le lendemain matin, à onze heures, que nous y parvînmes; nous passâmes la nuit au pied d'un arbre, à côté d'un grand feu.

Je me rendis aussitôt auprès du mandarin qui administre toute cette partie du pays. Il me reçut fort bien, malgré le peu de valeur qu'avaient les présents que je lui offris. Il donna immédiatement l'ordre qu'on me préparât des chariots, puis m'offrit une provision de tabac, d'arec et de bétel. C'était un homme doux et assez distingué dans ses manières pour un Cambodgien; il me demanda des nouvelles de la guerre de Cochinchine, quelques renseignements sur l'Europe, le temps qu'il faut pour s'y rendre, etc.

En sortant de Pemptiélan, nous nous engageâmes, pour n'en sortir qu'à de rares intervalles, dans d'épaisses forêts, et nous dûmes passer les premières

[1] C'est de là que viennent le beau « Bulimus Cambogiensis » et « l'Hélix Cambogiensis » et aussi « l'Hélix-Mouhoti, » pour la première fois collectionnés et décrits.

heures qui suivirent notre départ dans des bourbiers où nos misérables chariots enfonçaient jusqu'aux essieux et d'où les bœufs ne purent nous tirer qu'à l'aide de nos hommes. La dernière partie de la route fut beaucoup plus agréable; à mesure que nous nous élevions, le chemin devenait sec et uni, l'aspect de la nature beaucoup plus varié.

Nous n'avions pu faire que vingt lieues en cinq jours, et il nous en restait près de trente jusqu'à Brelum. Ce qui me fatiguait le plus était le mauvais vouloir des habitants des villages qui me louaient des bœufs et la lenteur de ceux-ci. Quand nous n'avions pas d'abri pour la nuit, nous avions beaucoup à souffrir de la pluie et de l'humidité. Nous gardions presque constamment nos habits humides sur le corps, et, pour comble de misère, mes deux domestiques furent atteints de fièvre intermittente; l'Annamite surtout eut une fièvre tierce que je ne réussis à couper qu'au bout de dix jours.

Nous arrivâmes à Pump-ka-Daye, *srok* ou hameau à l'extrême frontière, habité par une vingtaine de Stiêngs qui se sont rapprochés du Cambodge afin d'échapper à l'esclavage dans leur tribu. Nos chariots s'arrêtèrent devant un petit caravansérail ouvert à tous les vents, et, aussitôt après avoir dégagé nos bagages, mes conducteurs s'enfuirent beaucoup plus lestement qu'ils n'étaient venus.

Le chef du srok ne tarda pas à se présenter, suivi de quelques hommes. Il avait du sauvage dans la physionomie et du Cambodgien dans le caractère. Je lui présentai ma lettre; il me la rendit en disant qu'il ne savait pas lire.

« En voici à peu près le contenu, lui dis-je :

« C'est l'ordre du roi à tous les chefs de village où je m'arrêterai, de me fournir des chariots pour continuer mon voyage, et je vais à Brelum.

— Nous n'avons pas de chariots, » fut toute sa réponse.

Bref, nous nous installâmes aussi bien que nous pûmes en attendant le lendemain. Un nouvel entretien avec ce chef me fit voir que je n'aurais pas d'aide de lui. Je pris le parti d'envoyer Niou, avec deux Cambodgiens, porter à Brelum une lettre à M. Guilloux, et d'attendre sa réponse. Celle-ci arriva le soir du quatrième jour ; le père Gulloux m'assurait, dans les termes de la plus franche cordialité, que je serais le bienvenu, qu'il s'intéressait à moi et m'aimait déjà sans me connaître, seulement parce que j'avais eu le courage de venir jusque-là. Ce bon père m'envoyait trois des chariots de la Mission et quelques-uns de ses Annamites, ainsi que deux Stiêngs pour m'aider à gagner sa station. Sa lettre me rassura complétement sur la crainte que je ressentais d'être peut-être un hôte importun et malencontreux pour le pauvre ermite que je venais surprendre ainsi.

Je partis donc avec confiance et plaisir. Nous avions deux grandes journées de marche pour arriver à Brelum ; nous campâmes une nuit près d'un torrent, sur nos nattes, autour d'un bon feu, pour éloigner les hôtes féroces qui abondent dans ces forêts, et la seconde dans une cabane abandonnée à quelques milles de Brelum ; enfin le 16 août, à neuf heures du matin, nous débouchâmes dans une clairière de deux cent cinquante à trois cents mètres car-

rés. Nous étions entre deux éminences dont toute la base plonge dans un profond marécage; sur la hauteur opposée, j'aperçus deux longues maisons de bambous recouvertes de chaume et entourées d'un jardin; puis, se dessinant sur le ciel, au-dessus des bambous du voisinage, la modeste croix plantée depuis deux ans au milieu de ces effrayantes solitudes par deux nobles Français. C'était la Mission de Brelum.

Notre apparition fut saluée par plusieurs décharges de mousqueterie; nous y répondîmes de notre mieux, tandis qu'au milieu de ce vacarme de feux roulants, répercutés par l'écho de la forêt et propres à faire rentrer au fond de leurs repaires tous les monstres du voisinage, le pauvre père Guilloux, les jambes couvertes de plaies envenimées, résultat des courses où l'entraînait son zèle et qui l'avaient retenu sur le grabat pendant plus de six mois, s'avançait en chancelant à ma rencontre sur les troncs d'arbres jetés en guise de pont au travers du marais.

Salut à toi, noble enfant de notre chère et belle patrie! à toi, qui braves la misère, les privations, les fatigues et les souffrances, et même la mort, pour apporter à ces sauvages les bienfaits de la religion et de la civilisation! Que Dieu te récompense de tes nobles et pénibles travaux, car les hommes sont impuissants à le faire, et, du reste, ta récompense n'est pas de ce monde!

La case de l'oncle Apaït était plus élégante que l'humble presbytère de Brelum au toit d'herbes sèches, aux parois de roseaux, au parquet de terre nue; mais j'y fus reçu en ami.

XV

Séjour de trois mois parmi les sauvages Stiêngs. — Mœurs de cette tribu — Produits du pays. — Faune. — Mœurs des Annamites.

Depuis près de trois mois je me trouve au milieu des sauvages Stiêngs, au sein des bois et des bêtes sauvages de toutes les espèces, et nous vivons presque comme dans une place de guerre assiégée. A chaque instant nous craignons une attaque de l'ennemi; nos fusils sont constamment chargés; mais beaucoup pénètrent dans la place en rampant sous les herbes et arrivent ainsi jusque sous nos couvertures. Ces forêts sont infestées d'éléphants, de buffles, de rhinocéros, de tigres et de sangliers; la terre autour des mares est couverte de leurs traces; on ne peut s'avancer de quelques pas dans la profondeur des bois sans les entendre; cependant, généralement, ils fuient tous à l'approche de l'homme, et, pour les tirer, il faut les attendre à l'affût, posté sur un arbre ou dans une hutte de feuillage, auprès des endroits où d'habitude ils viennent s'abreuver. Les scorpions, les centipèdes, et surtout les ser-

pents, sont les ennemis que nous redoutons le plus et contre lesquels il faut prendre le plus de précautions, de même que d'autre part les moustiques et les sangsues sont les plus incommodes et les plus acharnés. Pendant la saison des pluies notamment, on ne peut être trop sur ses gardes ; autrement, en se couchant comme en se levant, on risquerait de mettre le pied ou la main sur quelque serpent venimeux des plus dangereux. J'en ai tué plusieurs dans la maison, soit d'un coup de fusil, soit d'un coup de hache. En écrivant ces lignes, je suis obligé de faire le guet, car je m'attends à en voir reparaître un sur lequel j'ai marché ce soir, mais qui s'est enfui sans me mordre. De temps en temps je m'interromps aussi pour écouter le rugissement d'un tigre qui rôde autour de notre demeure, guettant les porcs à travers leur clôture de planches et de bambous, tandis que d'un autre côté j'entends le bruit d'un rhinocéros brisant les bambous qui s'opposent à son passage, pour venir dévorer les ronces qui entourent notre jardin.

Les sauvages Stiêngs qui habitent ce pays sortent probablement de la même souche que les tribus des plateaux et des montagnes qui séparent les royaumes de Siam et de Cambodge de celui d'Annam depuis le 11° de latitude nord jusqu'au-delà du 16°, entre les 104 et 116° 20' de longitude orientale du méridien de Paris. Ils forment autant de communautés qu'il y a de villages, et semblent être d'une race bien distincte de tous les peuples qui les entourent. Quant à moi, je suis porté à les croire les aborigènes ou les premiers habitants du pays et à

supposer qu'ils ont été refoulés jusqu'aux lieux qu'ils occupent aujourd'hui par les invasions successives des Thibétains qui se sont répandus sur le Laos, le Siam et le Cambodge, etc. En tout cas, je n'ai pu découvrir aucune tradition contraire.

Ces sauvages sont si attachés à leurs forêts et à leurs montagnes, que les quitter, pour eux, c'est presque mourir; et ceux qui sont traînés en esclavage dans les pays voisins y languissent et tentent tous les moyens de s'enfuir, souvent avec succès.

Les Stiêngs ont toujours paru redoutables à leurs voisins, et la peur qu'ils inspirent a fait exagérer, dans l'Annam et le Cambodge, leur extrême adresse au tir de l'arbalète, ainsi que la *malaria* de leurs forêts. Le fait est que les fièvres y sévissent d'une manière terrible ; beaucoup d'Annamites et de Cambodgiens y sont morts, et l'on m'assure que je suis l'unique étranger de tous ceux qui y ont pénétré jusqu'à présent, qui n'ai pas eu plus ou moins à en souffrir.

Le Stiêng aime l'ombre et la profondeur des bois; il vit pour ainsi dire avec les animaux sauvages; il ne trace aucun sentier, et il trouve plus court et plus facile de passer sous les arbres et les branches que de les couper. Du reste, s'il tient à son *pays du haut*, comme il l'appelle, il est peu attaché à son champ natal; car, pour peu qu'il ait un voisinage importun ou que l'un des siens vienne à mourir des fièvres dans le village, il lève son camp, met sa hotte sur le dos, y place pêle-mêle ses calebasses et ses enfants, et va s'établir ailleurs; le terrain ne manque pas, et la forêt se ressemble partout.

On pourrait dire que ces peuplades sont tout à fait indépendantes ; cependant les Cambodgiens d'un côté, les Laotiens et les Annamites de l'autre, en tirent ce qu'ils peuvent et prélèvent arbitrairement, sur les villages rapprochés d'eux, un tribut qui se paye tous les trois ans, et consiste en cire et en riz. Le roi de Cambodge surtout a fort envie de faire aux Stiêngs ce qu'il fit aux Thiâmes, afin de peupler quelques-unes de ses provinces désertes.

Le ternaire inscrit sur nos édifices publics en 1848 est ici, nonobstant l'esclavage, la devise du Stiêng, et il la met en pratique. Nous nous servons des mots, eux font usage du fait. Quand il y a abondance chez l'un, tout le village en jouit; mais aussi, quand il y a famine, ce qui est souvent le cas, ce qu'il n'y a pas chez l'un, on est sûr de ne pas le trouver chez l'autre.

Ils travaillent le fer admirablement, ainsi que l'ivoire. Quelques tribus du nord sont renommées, même dans l'Annam, pour la fabrication de leurs sabres et de leurs haches. Les vases dont ils se servent sont grossiers; mais ils les doivent à leur industrie, et leurs femmes tissent et teignent toutes les longues écharpes dont ils se couvrent.

Enfin, outre la culture du riz, du maïs et du tabac, ainsi que des légumes, comme les courges et les pastèques, etc., ils s'adonnent à celle des arbres fruitiers tels que bananiers, manguiers et orangers. Hormis quelques esclaves, chaque individu a son champ, toujours à une assez grande distance du village, et entretenu avec beaucoup de soin. C'est sur ce champ que, blotti dans une petite case élevée

sur pilotis, il passe toute la saison des pluies, époque où le mauvais temps ainsi que les sangsues, qui, comme dans les forêts de Siam, pullulent ici d'une manière prodigieuse, l'empêchent de se livrer à la chasse et à la pêche.

Leur manière de préparer un champ de riz diffère beaucoup de celle que nos cultivateurs emploient pour un champ de blé ou d'avoine : aussitôt que les premières pluies commencent à tomber, le sauvage choisit un emplacement et un terrain convenables et de grandeur proportionnée à ses besoins; puis il s'occcupe du défrichement. Ce serait une rude besogne pour un Européen; cependant le sauvage ne s'y prend pas à l'avance. Avec sa hachette emmanchée à une canne de bambou, en quelques jours il a abattu un fourré de bambous sur un espace de cent à cent cinquante mètres carrés; s'il s'y trouve d'autres arbres trop gros pour être coupés, il les laisse en place, et, au bout de quelques jours, lorsque ce bois est à peu près sec, il y met le feu : le champ est ouvert et fumé tout à la fois. Quant aux racines, on s'en occupe peu, et de labourage il n'en est pas question; sur ce terrain vierge il ne s'agit que d'ensemencer. Notre homme prend deux longs bambous qu'il couche en travers de son champ en guise de cordeau; puis, un bâton de chaque main, il suit cette ligne en frappant de gauche et de droite, pour faire de distance en distance des trous d'un pouce à un pouce et demi de profondeur. La tâche de l'homme est alors achevée, et c'est à la femme à faire le reste. A demi courbée, elle suit l'espèce de sillon tracé par son mari, prend dans un panier qu'elle porte

au côté gauche une poignée de grains de riz, en glisse une soixantaine au moins dans sa main qui les déverse dans les trous avec rapidité et en même temps avec une telle adresse que rarement il en tombe à côté.

En quelques heures la besogne se trouve achevée, car il n'est pas plus besoin de herse que de charrue. La bonne mère nature enverra avant peu quelques fortes ondées qui, en lavant le terrain, couvriront les graines. Alors, le propriétaire s'établit dans sa case, du haut de laquelle, tout en fumant sa cigarette faite de tabac roulé dans une feuille quelconque, il décoche quelques flèches aux sangliers, aux singes ou aux chevrotains, et s'amuse à tirer de temps en temps une corde de rotin qui met en branle deux bambous placés au milieu du champ ou au bout d'une perche au sommet de sa case, de manière à s'entre-choquer au moindre mouvement, et dont le bruit épouvante les colombes et les perruches, qui, sans cela, mangeraient toute la semence. La moisson se fait à la fin d'octobre.

Généralement deux mois avant les récoltes la misère et la disette se font sentir. Tant qu'il y a quelque chose sous la main, on fait bombance, on trafique, on partage sans jamais songer au lendemain, et quand arrive la famine, on est réduit à manger des serpents, des crapauds, des chauves-souris (ces dernières se prennent en quantité dans le creux des vieux bambous); puis on ronge quelques graines de maïs, des pousses de bambous, des tubercules de la forêt et d'autres productions spontanées de la terre.

Tous les animaux domestiques des pays voisins,

tels que bœufs, porcs, poules, canards, etc., se retrouvent chez les Stiêngs, mais en petit nombre. Les éléphants dressés y sont rares, tandis que plus au nord, dans la tribu des Benams, il n'y a pas de village, dit-on, qui n'en possède un certain nombre.

Les fêtes commencent après la moisson et lorsque le riz a été entassé au milieu du champ en meules oblongues d'où tous les matins on extrait ce qu'il faut pour la consommation du jour.

Un village en invite un autre, et, selon sa richesse, tue souvent jusqu'à dix bœufs. Tout doit disparaître avant la séparation; jour et nuit on boit et on mange au son du tam-tam chinois, du tambourin et du chant. L'excès après de longues privations amène des maladies : les plus communes parmi eux sont la gale et certaines affections cutanées et honteuses; plusieurs proviennent du manque de sel, car ils ne peuvent toujours s'en procurer.

Pour tous les maux internes, tels que maux d'estomac, d'entrailles, etc., le remède général est, comme au Cambodge, un fer rougi au feu que l'on applique sur le siége du mal. Il est peu d'hommes qui ne portent ainsi un grand nombre de cicatrices sur cette partie du corps.

Ces sauvages connaissent divers remèdes tirés des simples; ils ne recouvrent jamais une plaie ou une blessure; ils s'exposent au soleil avec des ulcères profonds qu'ils guérissent cependant généralement. Ils paraissent exempts de la lèpre, si commune parmi les Chinois; du reste, ils ont beaucoup de propreté; ils se baignent par tous les temps, et souvent trois fois par jour.

Le Stiêng n'a pas plus de rapport dans les traits avec l'Annamite qu'avec le Cambodgien; comme le premier cependant il porte la chevelure longue, tournée en torchon, mais fixée plus bas par un peigne de bambou; très-souvent il y passe pour ornement un bout de fil de laiton surmonté d'une crête de faisan. Sa taille est un peu au-dessus de la moyenne; sans être fort, il est bien proportionné et a une apparence robuste. Ses traits son généralement réguliers; d'épais sourcils et une barbe assez bien fournie, quand il ne s'arrache pas les poils des joues, lui donnent un air grave et sombre.

Son front est généralement bien développé et annonce une grande intelligence qui effectivement est fort au-dessus de celle du Cambodgien. Ses mœurs sont hopitalières, et l'étranger est toujours certain d'être bien accueilli et même fêté chez lui. Quand il en reçoit un, on tue un porc, ou l'on met la *poule au pot* et on *boit le vin*. Cette boisson ne se prend ni dans des verres ni dans des vases, mais on la hume dans une grande jarre, à l'aide d'un tube de bambou; elle est tirée du riz, fermentée, mais rarement distillée. Lorsqu'on vous offre le tuyau de bambou, le refuser est une grande impolitesse à laquelle plus d'un sauvage a répondu par un coup de couteau. La même étiquette exige aussi que l'on mange en entier le morceau qui vous est échu en partage.

Leur unique vêtement est une longue écharpe qui, lorsqu'elle est sur leur corps, ne paraît pas avoir plus de deux pouces de largeur; je les surpris souvent tout à fait nus dans leurs cabanes; mais alors ils se recouvraient aussitôt qu'ils m'apercevaient.



Sauvage stiĕng. (P. 158.)

Ils laissent la plus grande liberté à leurs esclaves, et ils n'infligent jamais de peine corporelle à un homme : pour vol, on condamne le fripon à tuer un porc ou un bœuf et à une ou plusieurs jarres de vin ; tout le village prend part au festin, et lorsque l'individu ne se soumet pas à cette condamnation, sa dette augmente promptement, et il ne tarde pas à en être pour quinze ou vingt buffles ; alors il est vendu comme esclave.

Les Stiêngs n'ont ni prêtres ni temples ; cependant ils reconnaissent l'existence d'un être suprême auquel ils rapportent tout bien et tout mal ; ils l'appellent *Brâ* et l'invoquent dans toutes les circonstances. Les mariages se font par-devant les chefs de la tribu et sont toujours accompagnés de réjouissances.

Les funérailles se font solennement ; tout le village y assiste ; les proches parents du défunt seuls restent quelquefois à la maison ; tous les assistants, tristes ou non, poussent des cris lamentables. On inhume les morts près de leurs demeures, on recouvre la tombe d'un petit toit de feuilles, puis on y dépose des calebasses pleines d'eau, des flèches, quelquefois de petits arcs, et tous les jours un des membres de la famille y sème quelques grains de riz, afin que le défunt puisse se nourrir et continuer à vivre comme jadis. Sous ce rapport, ils ont les mêmes habitudes que les Chinois. Avant chaque repas, ils ont soin de répandre à terre un peu de riz pour alimenter l'âme de leurs ancêtres ; dans les sentiers fréquentés autrefois par eux, dans leurs champs, ils font les mêmes petits sacrifices. Au bout d'un long bambou

planté en terre, ils suspendent des panaches arrachés aux roseaux ; plus bas, ils attachent de petits bambous qui contiennent quelques gouttes d'eau et de vin; et enfin, sur un petit treillage élevé au-dessus du sol, ils déposent un peu de terre, y plantent une flèche, y jettent quelques grains de riz cuit, un os, un peu de tabac et une feuille.

Selon leurs croyances, les animaux ont aussi une âme qui continue à errer après la mort; aussi, quand ils en ont tué un, dans la crainte que cette âme ne vienne les tourmenter, ils lui demandent pardon du mal qu'ils lui ont fait et lui offrent de petits sacrifices proportionnés à la force et à la grandeur de l'animal. Pour un éléphant, la cérémonie est pompeuse : on tresse des couronnes pour orner sa tête; le tam-tam, le tambourin et les chants retentissent pendant sept jours consécutifs. Tout le village, appelé au son de la trompe, accourt et prend part à la fête, et chacun a droit à un morceau.

Les Stiêngs fument la chair des animaux qu'ils veulent conserver longtemps; mais comme d'ordinaire tous ceux qu'ils tuent ou prennent à la chasse sont mangés sur le terrain même dans l'espace de deux ou trois jours, ils se contentent de les faire roussir en entier et sans les dépouiller; plus tard, ils les dépècent et les cuisent, soit dans le creux d'un bambou vert, soit sur des charbons.

Il est rare de rencontrer un sauvage sans qu'il ait son arbalète à la main, son couperet sur l'épaule et une petite hotte sur le dos, qui lui sert de gibecière et de carquois.

La chasse et la pêche occupent tout le temps que

ne réclame pas le champ. Ils sont infatigables à la course, et ils glissent dans les bois les plus épais avec la vélocité du cerf. Ils sont vifs, légers, et supportent la fatigue sans paraître la ressentir ; les femmes paraissent aussi agiles et aussi robustes que les hommes. Leurs arbalètes ont une grande force, et ils s'en servent très-adroitement, mais rarement à une distance de plus de cinquante pas. Le poison dont ils enduisent leurs flèches pour la chasse des gros animaux est d'une grande activité lorsqu'il est nouvellement employé. Si le dard atteint l'animal, éléphant, rhinocéros ou tigre, de manière à pénétrer tant soit peu dans les chairs et à communiquer le poison au sang, on est presque sûr de trouver le cadavre à quelques centaines de mètres de l'endroit où il a été frappé.

La manière de chasser le tigre est bien différente chez les Annamites qui confinent au territoire des Stiêngs. Là, dès qu'un tigre a enlevé quelqu'un dans une localité, tous les hommes accourent des environs au son du tam-tam pour se mettre aux ordres d'un chasseur rènommé et traquer l'animal.

Comme d'ordinaire, le tigre se couche toujours près de l'endroit où il a laissé les restes de son repas ; lorsqu'on trouve ceux-ci, on est presque sûr que « le seigneur » n'est pas loin. Ce titre ou celui de « grand-père » est toujours employé pour désigner le carnassier qui a l'ouïe fine et prendrait en mauvaise part une qualification moins respectueuse.

Lorsque l'on a donc découvert le gîte du tigre, tous les chasseurs, qui s'avançaient en groupe, se forment en cercle aussi grand que le comporte le

nombre d'hommes présents, et s'espacent de façon à ne pas se gêner mutuellement dans leurs mouvements. Cela terminé, le chef s'assure si la fuite est impossible à l'animal ; quelques-uns des plus braves pénètrent dans l'intérieur du cercle, et, sous la protection d'autres individus armés de piques, coupent les broussailles autour d'eux.

Le tigre, pressé de tous côtés, se retire lâchement dans les broussailles encore intactes. Roulant ses yeux sanglants autour de lui, et léchant ses pattes d'une manière convulsive, comme pour se préparer à la lutte, il pousse un effroyable hurlement et prend son élan ; mais aussitôt les hallebardes sont relevées, et l'animal, percé de coups, tombe sur le terrain, où on l'achève. Parfois, cependant, des accidents ont lieu dans ces sortes de chasses, et plusieurs hommes sont mis hors de combat ; mais les armes à feu étant prohibées dans le pays, l'Annamite est forcé d'avoir recours à sa pique, car la nécessité l'oblige à poursuivre partout « le grand-père, » qui ne lui laisse pas de repos, force les clôtures et enlève très-souvent des animaux et même des hommes, non-seulement sur les chemins et à la porte des maisons, mais jusque dans l'intérieur des habitations.

Les Stiêngs aiment beaucoup la parure, et leurs ornements de prédilection sont les fausses perles de couleur brillante, dont ils font des bracelets ; la verroterie et le fil de laiton sont pour eux une monnaie courante. Un buffle ou un bœut est estimé six brassées de gros fil de laiton ; un porc est presque aussi cher ; mais pour une coudée d'un numéro fin ou

pour un collier de perles, on peut avoir un faisan ou cent épis de maïs. Les hommes ne portent généralement qu'un bracelet au-dessus du coude ou au poignet, tandis que les femmes s'entourent les bras et les jambes des mêmes ornements.

Les individus des deux sexes ont les oreilles percées d'un trou qu'ils agrandissent chaque année en y introduisant des morceaux d'os ou d'ivoire de trois pouces de longeur.

La polygamie est en usage chez les Stiêngs, quoiqu'il n'y ait guère que les chefs qui soient assez riches pour se permettre le luxe de plusieurs femmes.

Je me trouvais parmi eux au moment d'une éclipse totale de soleil qui, je pense, fut visible en Europe; comme les Cambodgiens, ils prétendent que ce phénomène est causé par un être puissant qui engloutit la lune ou le soleil, et ils font, pour secourir l'astre en danger, un vacarme effroyable. Dans l'occasion dont il s'agit, ils battirent du tam-tam, poussèrent des cris sauvages tout en lançant des flèches dans l'air, jusqu'au moment où le soleil reparut.

Un de leurs amusements favoris est de lancer des cerfs-volants auxquels ils attachent un instrument de musique assez semblable à un arc. Pendant la nuit, lorsque le cerf-volant plane dans les airs, agité par le vent, il produit des sons doux et agréables qu'ils écoutent avec plaisir.

Leur mémoire est courte, et ils ont grand'peine à apprendre à calculer. Lorsqu'ils ont une centaine d'épis de maïs à vendre, ils les disposent par dizaines et mettent un temps infini pour s'assurer que le nombre est exact.

Ils ont des guerres fréquentes, mais jamais très-sérieuses, suites de représailles entre les villages voisins; ils cherchent à se surprendre dans leurs champs ou sur les chemins et à se faire prisonniers. Le captif est alors conduit la cangue au cou et vendu comme esclave aux Laotiens et aux Cambodgiens. On peut dire que leur caractère est doux et timide; à la moindre alerte, ils se retirent dans les bois et enfoncent dans les sentiers des dards de bambous aigus et taillés comme des stylets, qui très-souvent percent de part en part les pieds de ceux qui les poursuivent.

Il y a une différence très-notable entre les mœurs des sauvages de Brelum et ceux des villages environnants, et on doit cela à la présence de la croix, aux bons et courageux missionnaires qui, réduits à n'opérer que bien peu de conversions, — la plus grande de leurs peines, — ont au moins la consolation de pouvoir, par leur présence continuelle, leurs bons exemples et leurs conseils, adoucir les mœurs, éclairer l'intelligence, en un mot, civiliser ces malheureuses créatures.

La faune de ce pays ne diffère pour ainsi dire pas de celle du royaume de Siam. Ainsi, sauf quelques belles coquilles terrestres, de beaux insectes, dont plusieurs spécimens nouveaux dans ces deux genres, et un très-petit nombre d'oiseaux intéressants, je ne rapporterai de mon excursion que le plaisir d'avoir pu étudier les mœurs de ce peuple curieux, et contribué à le faire connaître; si toutefois mes notes de voyage, prises à la hâte et sans autre prétention que celle d'une exactitude scrupuleuse, sont appelées à



Labour et semailles chez les sauvages stièngs. (P. 164).

voir le jour à mon retour, soit que Dieu me réserve le bonheur de revoir ma patrie, soit que, tombé victime des fièvres ou d'un tigre affamé, je laisse à quelque bonne âme le soin de recueillir ces feuilles, barbouillées le plus souvent à la lueur d'une torche au pied d'un arbre, au milieu d'un tourbillon d'affreux moustiques.

Je passai trois mois à Brelum, rayonnant de ce centre hospitalier partout où m'entraînait l'ardeur de la chasse ou les exigences de l'étude. Celles-ci me poussèrent au nord, dans la vallée du grand fleuve, jusqu'à mi-chemin de Bassac, dans un district métallurgique où d'excellent minerai de fer attend l'industrie européenne. La chasse m'entraîna souvent au sud-ouest, dans la zone forestière que les haines de races ont ménagée entre les tribus du Mékong et l'empire annamite, sorte de marche déserte dont les tigres seuls font la police.

Pendant ces trois mois, mes deux pauvres serviteurs furent presque constamment malades des fièvres. Je m'estime fort heureux d'avoir eu jusqu'ici la chance de conserver ma santé; même dans ces forêts, je n'ai pas eu une seule attaque de fièvre. Dans la saison des pluies, l'air est d'une humidité et d'une pesanteur extrêmes; au milieu des forêts les plus épaisses et où le soleil pénètre à peine, on se croirait dans une étuve, et au moindre exercice un peu violent je rentrais mouillé de transpiration. Pendant les mois de septembre et d'octobre, des pluies torrentielles tombèrent sans interruption le jour et la nuit. En juillet et août, nous n'avions guère eu que quelques violents orages, éclatant tous les deux ou

trois jours. Au commencement de novembre, le vent changea et nous amena quelques nuits fraîches qui firent tomber le thermomètre centigrade à douze degrés. De midi à trois heures, la température variait peu, c'est-à-dire de trente à trente-trois degrés du même thermomètre.

XVI

Retour à Pinhalù. — Rencontre de neuf éléphants. — Oppression du peuple. — Sur la régénération éventuelle du Cambodge. — Le grand lac Touli-Sap.

Le 29, je quittai mon aimable compatriote et ami M. Arnoux à notre commun regret, j'ose le dire, et me mis en route accompagné du P. Guilloux, qui avait quelques affaires à terminer à Pinhalù. Tous deux auraient bien voulu que je restasse en leur compagnie jusqu'à ce que la Cochinchine fût ouverte et que je pusse la traverser. Je l'aurais désiré si j'avais prévu une fin prochaine à la guerre; mais dans l'état où étaient les choses, c'était de toute impossibilité.

Jusqu'à Pump-ka-Daye, qui est, ainsi que je l'ai déjà dit, le premier village que l'on rencontre en venant de Brelum, j'eus la société et l'aide des missionnaires et du vieux chef des Stiêngs, qui me fournirent trois chariots pour mon bagage, tandis que Phraï et les Annamites de la suite du P. Guilloux se chargèrent de mes boîtes d'insectes qui